

**Mon djihad.
Itinéraire d'un
repenti (ESSAIS-
DOCUMENT)**

**Dounia Bouzar
Farid Benyettou**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

autrement

Dounia BOUZAR
Farid BENYETTOU

Mon djihad

Itinéraire d'un repent



Dounia Bouzar
Farid Benyettou

Mon djihad

Itinéraire d'un repentir

Éditions Autrement

Dounia Bouzar, Farid Benyettou

Mon djihad, Itinéraire d'un repent

Autrement

Maison d'édition : Flammarion

L'éditeur remercie Irène Gallois pour sa précieuse collaboration.

© Éditions Autrement, Paris, 2017.

www.autrement.com

ISBN numérique : 978-2-7467-4506-3

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-7467-4476-9

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

À 20 ans, on l'appelle « l'émir des Buttes-Chaumont ». Intimement lié à la filière française d'Al-Qaida, il devient le mentor des frères Kouachi. Comment ce jeune homme timide est-il devenu une des têtes pensantes du djihadisme français ? Par quels détours est-il finalement parvenu à se libérer du fanatisme religieux ? Aujourd'hui, pour la première fois, Farid Benyettou raconte son engagement djihadiste et le long chemin de sa déradicalisation.

Un témoignage inédit porté par l'analyse lucide et rigoureuse de l'une des plus grandes expertes de l'embrigadement religieux.

Ouvrages de Dounia Bouzar

- Ma meilleure amie s'est fait embrigader*, La Martinière Jeunesse, 2016.
- La Vie après Daesh*, Éditions de l'Atelier, 2015.
- Comment sortir de l'emprise « djihadiste » ?*, Éditions de l'Atelier, 2015.
- Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer*, Éditions de l'Atelier, 2014.
- Désamorcer l'islam radical. Ces dérives sectaires qui défigurent l'islam*, Éditions de l'Atelier, 2014.
- Combattre le harcèlement au travail et décrypter les mécanismes de discrimination, à partir de l'expérience pionnière de Disneyland Paris*, avec Lylia Bouzar, Albin Michel, 2013.
- Laïcité, mode d'emploi. Cadre légal et solutions pratiques, 42 études de cas*, Eyrolles, 2010.
- La République ou la burqa. Les services publics face à l'islam manipulé*, avec Lylia Bouzar, Albin Michel, 2009.
- Allah a-t-il sa place dans l'entreprise ?*, avec Lylia Bouzar, Albin Michel, 2009.
- Allah, mon boss et moi*, Dynamique Université, 2008.
- Être musulman aujourd'hui*, illustré par Frédéric Rébena et Judith Gueyfier, De La Martinière Jeunesse, 2007.
- L'Intégrisme, l'islam et nous*, Plon, 2007.
- Quelle éducation face au radicalisme religieux ?*, Dunod, 2006.
- Ça suffit !*, Denoël, 2005.
- Monsieur Islam n'existe pas. Pour une désislamisation des débats*, Hachette Littératures, 2004.
- Le voile, que cache-t-il ?*, avec Alain Houziaux (dir.), Jean Baubérot et Jacqueline Costa-Lascoux, Éditions de l'Atelier-Éditions ouvrières, 2004.
- L'une voilée, l'autre pas*, avec Saïda Kaba, Albin Michel, 2003.
- Être musulman aujourd'hui*, illustré par Frédéric Rébena, De La Martinière Jeunesse, 2003.

À la fois française et musulmane, illustré par Sylvia Bataille, De La Martinière Jeunesse, 2002.

L'islam des banlieues : les prédicateurs musulmans, nouveaux travailleurs sociaux ?, Syros, 2001.

Mon djihad

Ce livre est dédié à tous les jeunes qui seraient tentés de croire que l'engagement dans le djihad mène à un monde meilleur et à tous ceux qui combattent ce fléau et qui pourraient penser que les djihadistes n'arriveront jamais à changer d'engagement.

L'amour est plus fort que la mort. C'est ça le vrai djihad : sauver des vies et non pas détruire au nom de Dieu.

D. B. et F. B.

Prologue

Une rencontre décisive

par Dounia Bouzar

La France est bouleversée non seulement par la mort des victimes des odieux attentats sur son sol depuis mars 2012, mais aussi par le nombre de jeunes Français qui, quelles que soient leurs origines, adhèrent à l'idéologie djihadiste. Constaté que de plus en plus de jeunes socialisés à l'école de la République cherchent à rejoindre les rangs de Daech déstabilise le pays. Découvrir que certains jeunes (de 12 à 30 ans), auparavant décrits comme « sans histoire », sont heureux à chaque attentat sur le territoire français, nous glace tous d'effroi. À l'époque de la suprématie d'Al-Qaida¹, ce mouvement paraissait plus éloigné et circonscrit. Ses membres s'attaquaient d'abord aux gouvernements qu'ils considéraient comme impies, et à ceux qui les servaient : militaires, policiers, politiques... Depuis que Daech² a planté son drapeau en Irak et en Syrie en juin 2014, tous les commentateurs constatent que son influence s'accroît. Et « ces nouveaux djihadistes » considèrent que les simples citoyens sont complices de leurs gouvernements dans la mesure où ils paient des impôts et obéissent à des lois humaines. Les assassinats se multiplient au nom de Dieu de manière de plus en plus diversifiée et terrifiante, allant d'une cible isolée mais symbolique à la foule anonyme.

Farid Benyettou m'a contactée un peu avant les attentats de novembre 2015 à Paris, en proposant de m'aider à compléter la compréhension du processus de radicalisation djihadiste. Il s'agissait d'une période où l'on essayait de communiquer le moins possible sur la déradicalisation, afin d'éviter que Daech ne s'adapte à nos avancées en la matière. Cela agaçait certains journalistes qui, du coup, nous

attaquaient frontalement sous différents prétextes. Ils voulaient fournir le scoop au grand public terrorisé, qui perdait ses repères. Nous avons refusé de participer à ce qui est devenu une « télé réalité du djihadisme », qu'elle soit relayée par les journaux d'informations en continu ou les réseaux sociaux. Dans une phase où personne n'avait de recul, il était fondamental de travailler humblement, de ne pas exposer les courageuses familles ayant fait confiance au CPDSI, de protéger leur anonymat et la confidentialité de leur situation. Et si c'était à refaire, nous le referions. De nombreux journalistes n'arrivaient pourtant pas à comprendre que changer le nom et la voix du jeune ne garantissait pas son anonymat. Daech reconnaît ses recrues à leur histoire : celui qui a refusé de se marier, celui qui a refusé de combattre, etc. Face à notre refus de communiquer, de fausses informations circulaient, rebondissaient sur les réseaux sociaux et étaient reprises par les médias sur le net, sans qu'aucune affirmation ne soit documentée ou étayée. À peu près à la même époque, Mediapart³ annonçait que nous refusions de répondre à Farid Benyettou alors que nous étions en plein travail avec lui. Non seulement nous lui avons répondu, mais nous l'avons embauché ! Certaines querelles politiques se sont également jouées sur notre nom. La sénatrice de l'opposition UDI, Nathalie Goulet, ne nous ménageait pas non plus : alors que notre protocole de sécurité nous interdisait de nous réunir à la même adresse deux jours de suite, elle nous reprochait de ne pas avoir de bureau et une adresse bien identifiée... Alors qu'un comité interministériel⁴ contrôlait tous nos faits et gestes chaque mois, elle racontait partout que nous détournions des fonds publics sans aucun résultat⁵... Rajoutons à ce contexte tous ceux qui déclaraient qu'il était impossible de déradicaliser un djihadiste... Peu importait : nous serrions les dents et nous retournions tous les matins au combat. Nos réussites nous nourrissaient et les jeunes qui s'en sortaient nous aidaient à déradicaliser les suivants... Nous étions obligés d'avancer.

Quand nous avons désamorcé trois tentatives d'attentats sur le sol français dont un contre notre propre équipe, cela est devenu très angoissant. Daech nous avait clairement repérés et, contrairement aux polémiques françaises, ne doutait pas de notre efficacité. Au même moment, plusieurs individus ont tenté de nous approcher avec des fausses identités, ce que les services spécialisés ont appelé « tentatives

d'infiltration ». On nous a demandé de déménager de manière urgente, moi, mais aussi toute ma famille et les membres de l'équipe. Les services spécialisés ont rigidifié mon protocole de sécurité et je suis passée en UCLAT 2. Je ne pouvais plus bouger sans six officiers au lieu de trois. Ils ont aussi imposé une protection à la chef d'équipe. C'était à la fois rassurant et anxiogène. Certains salariés, se retrouvant sans protection dans cette tension permanente, ont craqué et décidé de ne plus travailler au CPDSI.

Quand j'ai évoqué le nom de Farid Benyettou à notre comité interministériel, je me suis heurtée à un refus immédiat. Il était connu sous le nom du « leader de la filière des Buttes-Chaumont », autrement dit le mentor des frères Kouachi. Pour avoir embrigadé et mené au djihad quantité de jeunes, Farid avait écopé de quatre ans de prison ferme. Depuis, il n'y avait pas d'éléments contre lui, mais tout le monde, magistrats et policiers, s'en méfiait énormément, du fait qu'il était un chef idéologique, et non pas un simple « exécutant du djihad ». Le ministère de l'Intérieur refusait qu'il nous approche. Cette interdiction était difficile pour moi, car cela signifiait qu'un ancien djihadiste stabilisé depuis plus de huit ans (depuis sa sortie de prison) restait un djihadiste à vie aux yeux de la société. Or nous étions mandatés pour perfectionner notre méthode de déradicalisation et la transmettre aux équipes des préfectures. Quel sens avait notre travail si par ailleurs, au bout de tant d'années, tout ancien djihadiste était encore considéré comme tel ?

J'avais donc besoin d'y voir plus clair et j'ai commencé par communiquer avec Farid par téléphone. Après quatre ans de prison, trois ans de questionnements puis trois ans de reprise d'études et deux ans d'interdiction d'exercer son nouveau métier d'infirmier, il voulait faire le point et aider les autres à lutter contre ce fléau. Il avait d'abord proposé ses services aux écoutants du Numéro Vert, sans succès. Il s'était ensuite tourné vers nous, en désespoir de cause.

Dès les premiers échanges, il m'a envoyé des écrits sur ses réflexions théologiques. Depuis les attentats de janvier 2015, il avait commencé un journal de bord qui s'intitulait *Pourquoi moi aussi je suis Charlie*. Sur la première page, il avait tracé un grand rectangle noir où étaient inscrits le prénom, le nom et la profession de chaque victime. Dès notre deuxième conversation, il m'a parlé d'un bouleversement intérieur lié aux attentats commis par Mohammed Merah à Toulouse.

J'ai tout de suite compris que les militaires et les enfants juifs étaient redevenus des humains à ses yeux, car je connaissais bien le processus de déshumanisation des victimes d'attentat opéré par le discours djihadiste. J'ai été touchée par son honnêteté : implicitement, il me confiait que sa déradicalisation n'était pas très ancienne...

Au début, il semblait dilué dans les textes religieux qu'il me citait à tout va. C'était comme s'il avait disparu, noyé sous le poids des arguments théologiques. Cela m'inquiétait car je savais bien que c'était justement un symptôme de la radicalité : la conviction envahit la globalité du psychisme et des affects de l'individu. L'individu n'existe plus en dehors de son idéologie. Je me suis mise à l'interroger sur ses ressentis. Surpris, il cherchait ses mots mais me répondait. J'avais l'impression qu'il se retrouvait lui-même au fil de mes questions. Nos conversations ont pris de l'ampleur : on se téléphonait plusieurs heures par semaines, et je reprenais là où l'on s'était arrêté.

Un jour, je lui ai proposé de témoigner de son parcours devant un jeune qui venait d'être incarcéré quelques semaines pour avoir tenté de rejoindre Daech. La première étape de notre méthode de déradicalisation s'appuie sur les proches du jeune : il s'agit de mettre en place une approche émotionnelle, afin de contrer l'embrigadement relationnel que nous avons repéré et analysé. La deuxième étape s'appuie, elle, sur l'intervention des repentis : il s'agit cette fois d'une approche cognitive, qui vise à contrer l'embrigadement idéologique, par le biais de la raison et non plus par celui de l'émotion. Pour chaque jeune embrigadé, nous cherchions un repentis dont la motivation d'engagement correspondait. En effet, pour déradicaliser un jeune, il faut avoir cerné son motif d'engagement, autrement dit la mission que lui a fait miroiter Daech en fonction de son histoire personnelle. Farid avait gravi les mêmes étapes que Brian : il était passé des musulmans aux salafistes, puis des salafistes aux djihadistes. Ce n'est pas le cas de tous les radicaux. Certains passent directement de l'athéisme au djihadisme ! Et quantité de salafistes luttent contre les djihadistes... Tous les deux partageaient l'intime conviction d'être élus et de posséder la vérité et estimaient que la régénération du monde passerait par l'application de la charia (loi d'Allah). Une sorte de recherche de toute-puissance les avait attirés mais pas seulement : les deux hommes voulaient être utiles. J'avais l'habitude de cette contradiction : de nombreux jeunes passent de l'envie de sauver les

Syriens massacrés par Bachar Al-Assad à la certitude qu'il faut exterminer tous ceux qui ne s'engagent pas avec eux pour le faire.

L'équipe avait bien expliqué le contexte à Farid : Brian, amené par ses parents, ignorait où il venait. Quand il allait entrer dans la salle que nous avions louée à cet effet, il devrait être happé par le témoignage de Farid qui ressemblait au sien. Il allait se reconnaître en miroir et accepter de s'asseoir, ne serait-ce que par curiosité. Entendre son histoire dans la bouche d'un autre, avec les mêmes noms de références d'émirs et de savants, le déstabiliserait. Progressivement, Farid raconterait le décalage entre son utopie et la réalité de ce qu'il avait vécu, ses déceptions, ses doutes... Si tout fonctionnait bien, Brian pourrait conscientiser lui aussi ses premiers doutes, ce qui constituait notre accroche. Une fois que la fenêtre de son esprit s'ouvrirait, il reviendrait de lui-même poursuivre son auto-analyse avec nous pendant de nombreux mois. Car autant l'entrée en radicalité peut aller vite, autant la sortie prend du temps.

Cette première séance s'est très bien passée. Comme nous l'avions anticipé et conçu, Brian s'est identifié à Farid et s'est mis lui aussi à partager ses premiers doutes. Il m'a fallu du temps pour le conscientiser : tous les djihadistes, malgré la toute-puissance qu'ils recherchent et affichent, ont toujours des doutes au fond d'eux-mêmes, au moins sur la légitimité de tuer des civils... À chaque séance de déradicalisation, le nouveau venu exprime les siens. C'est toujours un moment intense : on a vraiment le sentiment que le jeune retrouve pendant ces quelques heures un peu de son individualité et de son libre arbitre. Il se remet à penser en dehors de son groupe, ce qui l'émeut lui-même. Au départ de nos travaux, nous pensions que la déradicalisation s'était complètement opérée pendant cette séance. Avec le temps, nous avons compris qu'une fois reparti, le jeune retombait souvent presque aussitôt dans son groupe radical qui resserrait d'autant plus son étau sur lui. C'est ainsi que nous avons mesuré l'importance de ce que nous appelons l'embrigadement relationnel : l'adhésion du jeune à son groupe et l'absorption de son individualité au sein du collectif. Pour les adolescents, l'embrigadement relationnel est plus dur à combattre que l'embrigadement idéologique. Une fois qu'ils font le deuil de l'utopie djihadiste, reste à leur faire oublier ce sentiment d'exaltation de l'appartenance au groupe.

Farid décrit avec minutie cette ambivalence tout au long de son témoignage, ambivalence qui ne s'évapore finalement qu'aux derniers chapitres. Il n'a en effet réalisé la dimension relationnelle de son embrigadement que très récemment... Alors qu'il avait basé sa défense judiciaire sur le fait que le djihadisme n'est jamais le produit d'un embrigadement mais uniquement le résultat d'un engagement idéologique, il a compris que les deux s'étaient entremêlés durant son parcours. Je me souviens de Brian affirmant haut et fort : « À ma sortie de centre fermé, jamais je ne retournerai voir mon groupe ! » Farid a relevé la tête et lui a répondu : « Je me suis répété la même phrase pendant mes quatre ans de prison, et la première chose que j'ai faite en sortant, ça a été de retourner les voir ! » C'est en déradicalisant les jeunes du CPDSI et en écrivant ce livre que Farid a pris pleinement conscience de la force de son lien au groupe. C'est un classique : les hommes ont plus de mal que les femmes à reconnaître la dimension relationnelle dans leur engagement djihadiste. Il leur semble plus viril de se percevoir comme un héros de la résistance musulmane plutôt que d'avouer qu'un groupe les a rassurés sur leur rôle dans ce bas monde.

Lorsque j'ai commencé à étudier les conversations des jeunes avec leurs recruteurs et à les comparer aux techniques d'embrigadement de type sectaire (isolement de l'individu de son entourage socialisant, absorption au sein d'un groupe, remplacement de la raison par la répétition, utilisation de l'univers de l'adolescence dans les vidéos djihadistes, etc.⁶), certains anciens djihadistes⁷ m'ont directement attaquée : je n'avais rien compris à leur révolution. Cette analyse dérange aussi de nombreux journalistes ou « experts Twitter », tous masculins, plus ou moins consciemment fascinés par les djihadistes... Farid en faisait partie avant l'écriture de cet ouvrage, alors que maintenant, c'est probablement la personne qui déconstruit la superposition des deux phénomènes, relationnel et idéologique, le plus finement.

Cette complexité explique la difficulté des « experts » à se mettre d'accord sur l'analyse du phénomène. Les observateurs qui se basent sur les déclarations explicites des djihadistes n'arrivent pas aux mêmes résultats que les chercheurs qui ont accès à l'ensemble du processus de radicalisation, donc au changement de perception du monde de l'apprenti djihadiste. Très peu d'observateurs ont accès aux petits pas

de l'engagement car ils étudient la personne uniquement quand sa manière de penser et d'agir s'est complètement transformée.

Depuis mon premier ouvrage à ce sujet en 2006⁸, je pars du postulat qu'un discours fait toujours autorité sur un individu parce qu'il donne du sens à sa vie, donc parce qu'il « fait sens ». En tant qu'anthropologue, j'essaye de décrypter ce qui sous-tend l'engagement de chaque jeune. Je ne fais jamais de théologie. Même si je parlais arabe, je ne me donnerais jamais le droit de décider quel est le « bon islam ». C'est un acquis de la laïcité, mon cœur de métier : aucun humain ne peut devenir le juge de conscience de l'autre. C'est aussi une éthique de musulmane : seul Dieu peut évaluer qui Le comprend le mieux. En revanche, je tente de voir ce qui relie les choses les unes aux autres, et de ne pas m'arrêter à celle qui est la plus visible ou qui me plaît le plus. C'est là tout l'enjeu de la pensée complexe. C'est d'ailleurs pour cette raison que je suis capable de rappeler que la liberté légale d'exprimer ses convictions soit appliquée de façon égalitaire aux juifs qui portent la kippa et aux musulmanes qui portent le foulard, alors que je n'adhère pas à la conviction du « port du foulard ». Mes convictions ne dictent pas mes analyses et mes postures.

Impossible pour moi d'en rester aux déclarations des djihadistes eux-mêmes, une fois leur système cognitif transformé. À mes yeux, l'étude isolée des djihadistes alors qu'ils ont regagné le territoire de Daech ne peut aboutir à une analyse du phénomène complexe et global de leur engagement dans le djihadisme. Il est vrai que peu de chercheurs ont eu accès, comme nous, aux conversations des jeunes avec leurs recruteurs. C'est l'étude de ces échanges qui nous a permis de mettre en évidence ce que nous appelons l'« individualisation de l'embrigadement ». Nous avons pu constater que les recruteurs faisaient parler les jeunes sur le net et les réseaux sociaux afin de cerner leur profil psychologique et leurs idéaux. À partir de là, ils leur proposent le motif d'engagement qui leur correspond⁹. Ce procédé psychologique souterrain est souvent insoupçonné par les observateurs qui travaillent sur des djihadistes déjà sur zone de conflit, sans étudier les interactions sociales, culturelles et psychologiques de leur parcours. On ne peut pas appréhender le phénomène de l'embrigadement djihadiste en faisant l'économie des interactions sociales, culturelles et psychologiques.

Ce livre aurait été très différent si je m'étais arrêtée aux premières déclarations de Farid. J'ai essayé de ne jamais analyser un élément isolé sans tenir compte de l'ensemble qu'il me donnait sur lequel il se greffe. C'est cela la complexité : tenter de ramasser les morceaux éparpillés. À chacune de ses phrases, je l'arrêtais et lui demandais : « Pourquoi as-tu cru cette interprétation ? Cela évoquait quoi pour toi ? Cela t'arrangeait en quoi ? Quel était ton bénéfice personnel ? Comment le vivais-tu ? Et maintenant, tu en penses quoi ? » C'est sous cet angle que nous avons construit tous ces chapitres.

Son témoignage ne prétend donc pas être strictement fidèle à la réalité. Mais ce qui m'intéressait était justement l'évolution de sa subjectivité : comment avait-il vécu son entrée et sa sortie du djihadisme. Car, comme je l'ai dit et redit, de mon point de vue, je reste persuadée que seuls les repentis peuvent nous aider à combattre cette utopie djihadiste. C'est parce qu'ils y ont cru qu'ils peuvent nous aider à démêler les fils invisibles qui les ont conduits à cet amour de la mort. Pendant plusieurs mois, j'ai enregistré Farid dans chacune de ses introspections. Son témoignage est précieux : il confirme et démontre que la sortie de l'idéologie djihadiste passe par le deuil de l'utopie qu'elle prétend offrir, utopie à la fois d'un « soi meilleur » et d'un « monde meilleur ». Mais ce deuil ne peut être obtenu par la force : le radicalisé lui-même, confronté à de nouvelles informations, doit pouvoir exprimer ses questions jusqu'à ce que, doute après doute, il ne considère plus les éléments du discours radical comme porteurs de vérité.

Cet aspect est fondamental car l'impact psychologique de Daech est supérieur à son impact militaire ; c'est en cela que les djihadistes ne font pas vraiment « une simple guerre », mais recherchent avant tout à créer une désorganisation émotionnelle au niveau individuel et à ébranler les repères civilisationnels au niveau collectif. C'est la fameuse phrase de Daech : « Nous vaincrons parce que nous aimons la mort plus que vous n'aimez la vie. » Certains jeunes djihadistes se nient eux-mêmes en tant qu'êtres humains (et pas uniquement en tant qu'êtres pensants). Ils se sont identifiés à leur croyance et à sa toute-puissance. Ils n'existent qu'à travers elle, quitte à se sacrifier pour l'imposer. Seule compte la croyance, l'être humain est nié. À ce stade final, ils se situent sur un registre où ils deviennent incapables d'avoir

une vraie relation à autrui car ils imaginent que cela les rendrait trop dépendants et les éloignerait de Dieu. Ils perçoivent le lien humain comme une preuve de faiblesse ou de fragilité. Ils préfèrent investir dans une relation de toute-puissance, de contrôle, une relation d'emprise sur les autres. Un djihadiste rejette *in fine* tous les sentiments qui font l'être humain.

Suivre les étapes de déradicalisation de Farid, c'est suivre ses étapes de réhumanisation progressive, par le biais des rencontres successives : en prison, à la mission locale, à la mairie, à l'hôpital... Ce n'est qu'à partir du moment où il est redevenu un humain qui s'autorise à ressentir des sensations que Farid va réhumaniser les victimes des attentats en ne les considérant plus comme de « simples choses ».

En filigrane, on perçoit à quel point la cohérence et la transparence de la gestion politique sont fondamentales, au niveau national et international. Chaque dysfonctionnement alimente le rejet de tout système humain. C'est au contraire le professionnalisme des juges, des policiers, des éducateurs, qui a permis à Farid de réinvestir l'humain. À la fin de son récit, Farid admet que ce qu'il présentait comme une « mission divine » était en fait une déclinaison de sa problématique personnelle : c'est lui qui voulait fuir le monde réel. Il n'y avait rien de divin dans ses convictions. Et pourtant, il a convaincu tant de jeunes qu'ils étaient élus pour posséder la vérité et régénérer le monde.

Combattre l'embrigadement djihadiste fait aujourd'hui partie de sa résilience. Clamer haut et fort qu'il aime la France et qu'il se sent français constitue sa revanche. Empêcher les jeunes de perdre dix ans de leur vie et de vivre avec la mort des autres sur leur conscience est son objectif. Prouver que Dieu n'est qu'amour est son nouveau rêve. Montrer que l'on peut être à 100 % musulman et 100 % français est sa certitude. Toutes les étapes intimes de sa radicalisation et de sa déradicalisation qu'il partage avec nous doivent nous permettre de mieux nous unir contre ce phénomène.

Il faut comprendre pour combattre. Au-delà des grands discours politiques, des grandes théories abstraites d'intellectuels qui n'ont jamais rencontré un djihadiste, des fascinations de certains journalistes qui deviennent porte-parole de Daech, cette rétro-analyse de Farid nous permet de croiser nos regards pour compléter notre

perception et de mieux lutter ensemble, policiers, magistrats, élus, préfets, psychologues, éducateurs, responsables des cultes, journalistes, chercheurs, simples citoyens, croyants ou athées. Ne les laissons pas nous diviser pour mieux régner.

LE RÉCIT DE FARID

Je remercie du fond du cœur :

– ma famille, qui a toujours été là pour moi ; qui m’a toujours soutenu et encouragé, qui a toujours cru en moi et sans qui je ne serais rien ;

– Julian, l’entraîneur de sport de la prison de la Santé qui m’a demandé si ce que j’avais fait avait été utile ;

– le policier qui m’a sermonné en me disant que je ferais mieux de mettre mon énergie à suivre des études ;

– M. Duhamel, le responsable de l’enseignement de la prison de la Santé, qui s’est battu pour que je passe mon bac ;

– Alexis Saurin et Karine Navarro qui m’ont fait réviser en prison en croyant en moi ;

– le chef du bâtiment D, qui m’appelait « l’étudiant » dans les couloirs ;

– Philippe Coire, juge d’instruction, qui m’a laissé lire mes livres, malgré le fait qu’ils parlaient d’islam ;

– Jacqueline Rebeyrotte, la magistrate qui m’a jugé d’après les faits, malgré le manque de respect qu’elle a dû ressentir quand je refusais de me lever à son arrivée, de peur de faire du Chirk ;

– Louise Masson, travailleur social, qui n’a pas voulu que je devienne plombier ;

– Mme Robert, sa collègue, qui m’a dit que j’avais le droit de rêver ;

– M. Artini, qui m’a entraîné à la réunion de formation où j’ai décidé de devenir infirmier ;

– Farid C., mon ancien patron, qui m’a fait remarquer qu’il n’était jamais trop tard pour changer de vie ;

– mes voisins juifs, qui ont renoué avec moi après mon incarcération ;

– la directrice de l'école d'infirmiers, qui m'a traité comme un étudiant lambda ;

– la cadre de santé du service ORL qui m'a fait raser ma barbe et mes cheveux ;

– mes copines, que j'appelle « la famille » (Cécile, Samira, Lilia, Elisabeth, et toutes les autres), que j'aime tant et qui se reconnaîtront ;

– Kamel B., qui croit en la deuxième chance ;

– Khadija, grâce à qui je suis redevenu un être humain ;

– Maître Grignard, que j'ai révoqué parce qu'il appliquait les lois humaines mais qui ne m'a jamais lâché, et qui m'a conduit à Dounia Bouzar et au CPDSI¹ ;

– les jeunes du CPDSI que j'ai aidés mais qui m'ont aussi aidé en acceptant que je les aide ;

– l'équipe du CPDSI, mon équipe, qui me fait confiance alors que personne n'a voulu m'accepter, même en tant que simple bénévole ;

– et Dounia Bouzar, qui me comprend et que je comprends, la seule avec qui j'ai pu écrire ce livre.

J'implore la miséricorde de Dieu pour qu'Il me pardonne.

Farid Benyettou

Mon entrée dans le monde et dans l'islam

J'ai grandi dans un milieu musulman pratiquant, avec des parents qui faisaient la prière. Ce n'était pas exactement le cas au moment où je suis né, d'ailleurs mon père a choisi mon prénom en relation avec son ancienne passion pour le répertoire classique de la musique arabe. Je m'appelle Farid en mémoire de Farid El Atrache, ce grand chanteur égyptien. En fait, mon père est entré dans la religion quelques mois après ma naissance, le 10 mai 1981, jour de l'élection de Mitterrand, lorsqu'il a découvert que sa mère l'avait adopté. Il était alors âgé de 24 ans. Cela a été un choc. Jusqu'à présent, il n'a jamais abordé ce sujet devant moi. À l'époque, il avait retrouvé un frère biologique très pratiquant, un imam qui avait la réputation d'être très rigoureux. Mon père s'est rapproché de lui. Depuis lors, je l'ai toujours connu strictement religieux. Durant mon enfance, j'allais régulièrement à la mosquée suivre des cours d'arabe et des conférences religieuses. Je partais en colonie de vacances avec les Frères musulmans de l'institut de Château-Chinon. Mon père me punissait quand j'avais des mauvaises notes à l'école et nous parlait peu. J'étais plus proche de ma mère, musulmane, croyante et pratiquante, avec qui je partageais des moments de la vie quotidienne.

Je m'entendais bien avec mes trois frères et sœurs, et la vie était paisible dans notre F5 du 19^e arrondissement, près des Buttes-Chaumont.

Ma principale difficulté était de m'investir à l'école. Mes amis m'ont très vite considéré comme « religieux », bien que je ne le mette jamais en avant, car j'étais calme et contemplatif, presque un peu en retrait. Je me souviens qu'un camarade de classe n'arrêtait pas de dire à tout le collège que Dieu était avec moi parce que j'avais réussi une

interro « surprise » sans réviser. Pourtant, je m'ennuyais et je rêvassais constamment. Impossible de me concentrer sur un sujet... Au fil des années de collège, j'étais de plus en plus solitaire et je ne pensais qu'à une chose : sortir de classe et faire l'école buissonnière.

Je me rappelle que les copains avaient des projets professionnels et savaient dans quelle direction s'orienter. Pour moi, c'était le néant. Je ne me projetais dans rien. J'étais là parce qu'il fallait être là. L'avenir n'existait pas. Les profs m'encourageaient à rencontrer la conseillère d'orientation. J'étais mal à l'aise de me livrer à un adulte que je ne connaissais pas. Une telle intervention, dans un domaine aussi privé, me semblait intrusive. Après tout, cela relevait de mon intimité de ne pas savoir ce que je voulais faire... Et puis, j'avais du mal à parler de moi, à exprimer des émotions ou des sentiments. J'ai toujours été quelqu'un d'effacé. Le simple fait de parler devant des amis me donnait le sentiment désagréable de monopoliser l'attention. Cette timidité malade générait des frustrations : je souffrais de ne pouvoir m'exprimer. La situation s'est améliorée quand je suis arrivé au lycée car personne ne me connaissait. C'était l'occasion d'écrire une nouvelle page.

Par une sorte d'effet de vases communicants, mon investissement à l'école diminuait à mesure que mon investissement en tant que bénévole au Secours islamique grandissait. J'étais très sensible à ce qui se passait en Bosnie. Depuis l'âge de 11 ans, j'avais l'impression que les musulmans bosniaques étaient abandonnés et que l'opinion publique avait commencé à s'intéresser à cet endroit du monde uniquement à partir du moment où les Croates avaient été touchés. Jusqu'alors, il n'avait pas été question d'intervenir contre les Serbes. Au Secours islamique, on lançait plusieurs actions pour aider les victimes de Bosnie : je vendais des pin's, collectais des vêtements et toutes sortes de dons, faisais du secrétariat. Nos actions humanitaires ne s'arrêtaient pas à la Bosnie : on distribuait aussi des repas aux sans-abris, des colis alimentaires aux familles déshéritées du quartier, ce genre de choses. On aidait toutes sortes de personnes, pas que des musulmans... D'ailleurs, on avait des partenariats avec la Croix-Rouge et le Secours populaire, dont de nombreux bénévoles sont athées. Ce qui comptait, c'était d'aider les autres. Cela donnait un sens à ma vie. J'aurais adoré en faire mon métier. Mais au lieu de me donner les moyens de poursuivre mes rêves, je scindais les deux espaces, l'école

d'un côté et le Secours islamique de l'autre. Je ne parvenais pas à relier les deux. C'est comme si j'avais deux vies parallèles. Mes copains d'école me demandaient toujours où j'allais le mercredi et le week-end, et je répondais que j'allais voir des amis. Le Secours islamique, c'était mon jardin secret, le lieu où je m'épanouissais : je pouvais m'occuper des autres à travers l'humanitaire, mais aussi me retrouver moi-même à travers la religion. Les deux me comblaient. C'était comme une deuxième famille : on mangeait ensemble, on priait ensemble, on discutait ensemble, on organisait des conférences ensemble... Ils s'occupaient de moi, ils me demandaient comment ça allait à l'école, je me confiais, ils se confiaient, j'étais moi-même et j'avais toute ma place... À l'école en revanche, on partageait la cour de récré, rien de plus. J'étais juste de passage... Curieusement, il ne m'est jamais venu à l'idée d'orienter mes études dans ce domaine. Ce n'est que bien plus tard que ma vocation d'infirmier a vraiment surgi.

Si je cherche la raison de mon désintérêt total pour le domaine scolaire, il me semble que c'est lié à ce qui s'est passé dans notre famille à ce moment-là. En effet, au milieu des années collège, après le redoublement, j'avais connu deux bonnes années d'épanouissement et découvert le plaisir d'apprendre. Ma brusque chute d'intérêt est survenue au moment où la mère de mon père est décédée en 1994. Non pas sa mère biologique, mais sa mère adoptive, celle qui l'avait élevé. Mon père est parti aussitôt pour l'Algérie. Dans un premier temps, je n'ai rien perçu de ses émotions, je savais juste que ma grand-mère était décédée. Quand il est revenu, ça a été le choc. Mon frère m'a appris que mon père était tombé dans l'alcool. Je ne l'ai pas cru, je ne pouvais pas y croire. Mon père avait toujours été un homme droit, grâce à l'islam. Et puis un jour, j'avais alors 14 ans, je l'ai aperçu ivre mort. Ma mère avait tenté de me le cacher, mais c'était trop tard. C'était il y a vingt ans mais je m'en souviens encore distinctement. Il était avachi dans la cuisine. Tout s'est effondré autour de moi : je n'arrivais plus à respirer, le temps s'était figé, je ne savais pas si j'étais en train de faire un cauchemar ou si c'était réel... Je n'avais plus de figure paternelle. D'emblée, je savais qu'il ne pourrait plus rien m'imposer, que son autorité s'arrêtait là. À partir de ce jour-là, il était présent à nos côtés mais ce n'était plus vraiment un père. Quand je suis entré au lycée, j'ai mis un point d'honneur à signer seul tous mes dossiers scolaires. J'étais fier de me dire qu'il ne savait

même pas dans quel lycée j'étais inscrit.

Inconsciemment, j'ai dû chercher une compensation à cette perte à la fois affective et symbolique. C'était comme si je me retrouvais dans le vide. Mon investissement au Secours islamique prend donc tout son sens au regard de ce bouleversement. J'y trouvais probablement des pères de substitution, d'ailleurs je ne me sentais bien qu'auprès de personnes ayant au moins le double de mon âge, la plupart pères de famille. Inconsciemment, j'avais intériorisé l'idée que la pratique rigoureuse de l'islam permettait de devenir un adulte fiable. Les Frères musulmans² qui tenaient le Secours islamique correspondaient à l'idée que j'avais de l'islam. Avant l'effondrement de mon père, je me rappelle avoir dit à mon frère : « Papa est dur, mais au moins, il ne boit pas et ne fume pas. » C'était comme s'il y avait un lien direct entre le fait de devenir un homme droit, de ne pas toucher à l'alcool ni aux cigarettes, et l'islam. À mes yeux, il n'y avait pas d'autre façon d'être un homme responsable. Mon père est devenu en quelque sorte mon modèle inversé : pour ne pas devenir comme lui, je devais pratiquer la religion de manière la plus rigoureuse possible. C'était mon seul espoir pour me construire.

Le *qamis*, ma nouvelle peau

Ma rencontre avec la Salafiya³ est arrivée quelques mois plus tard, l'année de mes 15 ans. La première chose qui m'a attiré était leur apparence vestimentaire. C'était comme une sorte de fascination. Depuis mon plus jeune âge, j'avais envie de porter le *qamis*⁴. Quelques années plus tôt, en colonie de vacances à l'institut musulman de Château-Chinon⁵, j'en avais porté un lors d'un spectacle. Je me souviens encore de la sensation que j'avais eue. Je me sentais si fier... C'était un habit de grande personne. Aussi, lorsque j'ai aperçu de jeunes salafis⁶ à peine plus âgés que moi le porter au quotidien, j'ai tout de suite su que je voulais devenir comme eux. Le *qamis* revêtait une importance fondamentale pour moi car c'était l'habit du Prophète (PSL⁷). Je le considérais comme sacré. Les frères en *qamis* étaient à mes yeux des musulmans qui pratiquaient la religion sans concession, tout simplement. Contrairement à la masse des musulmans qui faisaient des compromis pour ne pas se faire « mal voir » de l'Occident, eux restaient fidèles à l'islam. Ils se fichaient du regard des autres. Une seule chose leur importait : pratiquer de manière assidue. Cela correspondait à mon besoin de stabilité et de discipline : plus la pratique serait rude, plus elle me conviendrait. Le discours qui me dictait ce qui était permis et ce qui était interdit me rassurait, il me donnait un cadre.

Les frères du Secours islamique étaient capables de changer d'avis et de remettre en question certaines interprétations du Coran, ce n'était pas le cas des salafis ! Eux restaient stricts en toutes circonstances. Par exemple, les frères du Secours islamique ont changé d'avis sur la permission d'écouter la musique. Après ces années où ils m'avaient appris que toute musique était interdite à part les chants

religieux, ils changeaient subitement de position : la musique devenait licite à condition qu'elle ne mène pas à la débauche. J'avais le sentiment qu'ils étaient influençables, perméables aux modes de l'époque. Le cadre qu'ils proposaient était donc bien fragile ! J'ai perdu toute confiance en eux. L'utilisation de la raison, selon laquelle il faudrait s'adapter au monde, m'apparaissait comme une faiblesse de la foi.

Ce changement de position était surtout lié au fait que les frères du Secours islamiste avaient choisi une nouvelle référence religieuse, un cheikh égyptien qui animait une émission hebdomadaire sur la chaîne Al Jazeera : Youssef Al Qaradawi, référence des Frères musulmans. Avec mes nouveaux frères salafis, on se moquait de lui. Il avait écrit un livre qui s'intitulait *Le Licite et l'Illicite* que nous appelions « Le licite et le licite » ! Pour les salafis, ce cheikh de la tendance Frères musulmans permettait tout, même les choses interdites.

De plus, les frères du Secours islamique refusaient que je porte le *qamis* par peur d'être taxés d'intégristes ; cela a renforcé mon doute sur leur engagement. Un jour, je me suis aperçu qu'ils m'avaient effacé des photos du groupe. Je l'ai appris par la personne qui avait réalisé la maquette de leur brochure publicitaire. Je distinguais tout de même un bout de mon *qamis* qui dépassait, que moi seul pouvais reconnaître. Mon corps avait été découpé, comme s'ils avaient honte de l'image que je renvoyais. Comble de leur hypocrisie, cette maquette publicitaire avait pour slogan : « Pour passer des vacances conformes à la Sunna » (tradition du Prophète) !

Ma rupture avec les Frères musulmans était à présent inéluctable. En me rejetant, les Frères musulmans avaient fait le jeu des salafis sans le savoir. C'est dommage, cela m'aurait fait du bien de rester avec eux car j'appréciais cet espace d'échange.

À partir de ce moment, le *qamis* est devenu le signe de mon engagement dans la démarche religieuse. C'était la marque d'un choix de vie, celui d'une vie conforme aux enseignements de l'islam. Revêtir l'habit du Prophète (PSL) constituait la garantie que j'allais reproduire ses faits et gestes dans tous les actes du quotidien. Mon *qamis* était comme une enveloppe, une protection... Les frères me disaient que c'était comme une orange : il faut une peau pour protéger le fruit. Si tu enlèves la peau, le fruit pourrit. Quand ils ont énoncé cette phrase la première fois, j'en ai eu des frissons. Tout s'éclairait devant moi, je

comprenais pourquoi je l'aimais tant. Le *qamis* était ma nouvelle peau.

En fait, quand tu mets le *qamis*, tu deviens un religieux. Les non-pratiquants qui vont en boîte de nuit et qui boivent de l'alcool te perçoivent comme quelqu'un de sage. Mon *qamis* me protégeait. Lorsque les gars du quartier me croisaient, ils me respectaient, faisaient attention à leur langage, et éteignaient la musique, par crainte de me souiller ; ils s'excusaient même quand ils avaient des écarts de langage... Ils me percevaient comme un homme pieux et pur. En fait, le *qamis* permettait de « faire la différence », autant pour les pratiquants que pour les non-pratiquants. C'était ma distinction. On parlait de moi comme d'un frère *moultazim* (pratiquant). Dans la rue, en revanche, les non-musulmans me regardaient mal. Eux aussi me percevaient comme un musulman très pratiquant et cela leur faisait peur. Pourtant, je n'étais pas aussi pratiquant que j'en avais l'air. Que ce soit en matière de comportement ou au niveau de la prière, c'était désastreux ! J'étais incapable de tenir la discipline sur la durée. Au bout de quelques semaines, je cessais de faire toutes mes prières. Puis, au fil du temps, je ne les faisais plus du tout ! Mais j'étais comme pris au piège dans ma seconde peau. Mon *qamis* avait symbolisé mon entrée en religion. Le retirer aurait signifié que je n'étais plus dedans. Je ne pouvais plus faire marche arrière... C'est comme si le *qamis* contenait ma foi à lui tout seul.

Mes parents ne s'y trompaient pas et ma mère a déclaré la guerre au *qamis* à la maison. Elle le refusait, purement et simplement. J'avais le sentiment d'être incompris. Pourquoi ma propre mère m'empêchait-elle de revêtir l'habit du Prophète (PSL) et ainsi d'être dans le *dîn* (la religion) ? Il m'arrivait de le porter en cachette, mais il m'importait vraiment de lui faire entendre raison. Contrairement à ma mère, qui refusait toute discussion, mon père a pris le temps de m'écouter. Après mon argumentation, il a juste énoncé cette phrase, comme une sentence : « Si tu veux faire comme le Prophète (PSL), sache que celui-ci ne portait pas de keffieh mais un turban. » À l'époque, j'arborais un keffieh sur la tête. Je pense qu'il voulait me montrer mon ignorance et pointer du doigt mon imitation aveugle. Sur le coup, ma réaction a été plus affective qu'intellectuelle. En portant le turban, j'allais désormais me sentir à la fois proche du Prophète (PSL) et de mon père. Le turban était très mal vu de la part des salafis car il renvoyait au style vestimentaire d'un autre groupe religieux (les tablighs). Peu importait,

j'avais probablement besoin de renouer avec ce père qui n'était plus un père à mes yeux ! J'ai échangé mon keffieh contre un turban, et j'ai continué mon chemin avec mon turban et mon *qamis*. Ces accessoires représentaient une protection et une distinction. J'avais le sentiment d'avoir une nouvelle identité, une nouvelle vie. En fait, c'était une renaissance. La preuve en est que j'avais toujours détesté les livres. Je n'ai jamais pu lire un seul livre recommandé par l'école. Et là, soudain, je m'étais mis à dévorer les textes religieux. Non seulement j'ai lu, mais j'ai appris l'arabe pour lire en arabe. À l'époque, les livres religieux n'étaient pas encore traduits en français. En fait, je voulais vraiment marquer une rupture avec ma vie passée. L'ancien moi ne lisait pas et ne s'intéressait pas aux études, le nouveau moi n'aurait de cesse d'étudier et de lire. Je me sentais comme un converti, ce n'était pas seulement ma pratique religieuse, mais aussi mon identité, ma personnalité qui avaient changé.

Comment je suis devenu l'imam du lycée

J'étais en cours au lycée Voltaire. Par je ne sais quel miracle, j'avais réussi à être admis au lycée général. C'était un vrai changement et lorsque je suis arrivé au lycée, j'ai commencé à m'intéresser aux études, et à rattraper mon retard accumulé au collège. Cet intérêt a malheureusement été de courte durée. M'ayant aperçu en *qamis* avant que je ne le retire pour les cours, ma professeure de français s'était braquée contre moi. Un jour, je l'ai entendue dire à sa collègue : « Si tu veux voir l'intégrisme, il est devant toi. » Elle m'ignorait le reste du temps et ne s'adressait jamais à moi directement. Mes camarades m'ont rapporté qu'elle me détestait depuis que je portais le *qamis*. À la fin de l'année, elle s'est opposée à mon passage en première. Il faut dire que je n'avais pas d'excellentes notes en français. Mais certains avaient la même moyenne et sont passés. J'ai donc redoublé ma seconde et, à la rentrée, j'avais la même prof de français. D'emblée, je me suis senti coincé. J'ai tout fait pour changer de classe : sans succès. J'ai quand même essayé de travailler au maximum.

Un jour, la prof de français a fait la grève. À son retour, elle annonce qu'elle va faire un contrôle, qui servira pour le trimestre. Je suis révolté qu'on ne soit noté que sur une seule copie. Mes camarades me persuadent de venir quand même parce qu'elle aurait promis que cette note ne figurerait pas sur le bulletin, mais servirait uniquement pour établir son appréciation.

Je me présente donc à ce contrôle avec les autres, et je me retrouve à côté de Benjamin, son chouchou. Je n'avais pas de grande difficulté puisque j'avais déjà fait le programme de l'année précédente, alors que Benjamin décrochait complètement. Lorsque Benjamin s'est rendu compte que je savais répondre aux questions, il a effacé toutes

ses réponses au Tapp-Ex pour me copier mot pour mot. La tricherie était évidente, et il n'était pas bien difficile de savoir qui était en faute. Pourtant, la prof, ignorant délibérément l'évidence de mon innocence, nous a annoncé que nous aurions tous les deux zéro. Je n'ai rien dit. Plus tard, j'ai appris par des camarades que Benjamin avait finalement obtenu une bonne note. De telles injustices m'ont toujours révolté, celle-ci a été la goutte d'eau qui a précipité mon décrochage de l'école.

Parallèlement à ce vécu scolaire douloureux, je m'étais mis à discuter de religion avec les élèves. Cette année-là, j'avais à cœur de propager tout ce que j'apprenais pendant mes cours et mes lectures, si bien qu'on m'avait surnommé « l'imam Voltaire », du nom du lycée. Désireux d'appliquer les préceptes salafistes, j'ai commencé à me battre contre les filles qui portaient une main de Fatma car je considérais qu'elles accrochaient une petite divinité, une petite idole, autour de leur cou. Elles ne respectaient donc pas le Tawhid (l'Unité de Dieu). Cela allait à l'encontre de la religion ; seul Dieu pouvait les protéger. J'attrapais les filles une par une et je discutais avec elles. La plupart m'écoutaient et enlevaient leurs bijoux. J'étais devenu la référence en matière de religion. Ce sont elles qui venaient à moi pour me questionner. Il m'arrivait de parler du voile, bien entendu. Je considérais cette pratique comme une obligation religieuse : porter le voile était pour moi à la fois une façon de se relier à Dieu et de respecter la pudeur musulmane vis-à-vis des hommes. J'avais le sentiment que c'était mon devoir de leur éviter l'enfer. Certaines se questionnaient sur ce sujet. De plus en plus de filles ont commencé à le porter. Je rappelais également l'importance de la prière à tous, garçons et filles. Je donnais des cours pendant la récréation. Plus on me posait des questions, plus je lisais ; plus je lisais, plus j'avais à cœur de transmettre mon message aux autres. Ils m'admiraient. J'avais l'impression d'être important. Je voulais consacrer ma vie à enseigner la religion, ma décision était prise.

Mes professeurs en revanche voyaient tout cela d'un très mauvais œil. J'avais de gros problèmes avec les conseillers d'éducation. Celui de ma classe m'a expliqué que j'allais être mis à la porte si je continuais. Cette menace a mis un point final à ma trajectoire scolaire : l'école était désormais derrière moi. Je savais que l'année suivante, je ne serais plus là et j'ai redoublé d'énergie prosélyte : je

prônais le bon islam dès que je pouvais. J'essayais de ne brusquer personne, j'étais pédagogue... Je commençais à soutenir le FIS⁸ en Algérie. Certains, qui avaient parfois de la famille là-bas, m'opposaient les meurtres des civils, les femmes enceintes éventrées par les islamistes. Je répondais que c'était l'armée qui commettait ces meurtres, précisément pour délégitimer les islamistes. Je racontais que les militaires se faisaient pousser la barbe et allaient massacrer des enfants dans les villages. C'était un peu le même procédé qu'utilise aujourd'hui Daech dans ses vidéos en prétendant que c'est le Mossad qui a payé des gens pour se faire passer pour des intégristes et faire des attentats en France...

À la fin de l'année, j'avais ma petite phrase toute prête qui ne voulait rien dire pour répondre à mes camarades quand ils me demandaient ce que j'allais devenir : « J'ai arrêté l'école et je vais commencer l'alcool. » Ça rimait. J'aimais dire des bêtises. J'étais encore un enfant.

La rupture avec le monde de l'enfance

Les salafis m'ont ouvert de nouveaux horizons. Ils habitaient loin, en banlieue parisienne, du côté de Colombes exactement. C'était un groupe de frères âgés d'une vingtaine d'années qui se retrouvait régulièrement après les prières, à la sortie de la mosquée de Colombes. Certains vendaient des habits religieux sur les marchés, d'autres étaient au chômage, car ils disaient haut et fort qu'« il fallait toujours s'en remettre à Dieu ». La plupart étaient en couple et survivaient avec leurs maigres allocations. J'étais le plus jeune du groupe. Pour les rencontrer, je devais me déplacer à Colombes, Sartrouville, à La Défense... autant de villes que je découvrais. Cet éloignement cloisonnait encore davantage mes univers. Mes autres connaissances musulmanes n'avaient pas l'occasion de les rencontrer.

Et puis les salafis me dissuadaient de fréquenter d'autres personnes. Ils me coupaient surtout des autres musulmans, en prétendant que ces derniers allaient me mettre des ambiguïtés dans la tête, m'écarter de la bonne voie, m'inciter à des déviations... Ils ne justifiaient pas réellement cette interdiction, mis à part la citation répétée d'un hadith : « L'islam a commencé étranger et redeviendra étranger. » L'autoexclusion était comme une évidence face à laquelle je m'inclinais. J'ai fini par ne me sentir à l'aise qu'avec les salafis. Je m'identifiais de plus en plus à eux et je me méfiais des autres musulmans aussi bien que des non-musulmans. Les musulmans constituaient à mes yeux une menace intérieure, dans la mesure où, connaissant mieux la religion, ils étaient davantage susceptibles de me détourner du véritable islam. Je m'appliquais donc à ne pas m'habiller comme eux, à ne pas parler comme eux, à ne pas penser comme eux... J'étais persuadé de faire partie des rares musulmans à détenir la

Vérité. On appelait cela « être dans le Haqq », la Vérité. Je nageais dans un discours latent selon lequel tous les autres cherchaient à m'éprouver dans ma foi. Nous étions les seuls dans le vrai et les autres, jaloux, allaient tenter de nous faire dévier. Le *qamis* permettait de se protéger de cette persécution en rejetant les autres. C'était aussi un signe de ralliement : des rencontres naissaient à partir du *qamis*, dans le métro ou dans la rue. On savait qu'on partageait les mêmes valeurs, on se reconnaissait entre nous. Le *qamis* a permis de m'isoler des autres, et surtout des autres musulmans, tout en renforçant mon appartenance à mon nouveau groupe.

Le lien au groupe est fondamental. C'est une dépendance. Elle m'a obsédée pendant des années. C'est la peur de me retrouver seul qui chaque fois, plus tard, m'a incité à rejoindre mes frères ; c'est cette peur qui m'a donné envie de partir pour l'Afghanistan. Je crois que j'aurais pu tout quitter du jour au lendemain pour échapper à la solitude. On ne part jamais seul : on part avec quelqu'un ou pour quelqu'un. J'ai d'ailleurs rencontré un chef djihadiste dont je me sentais très proche, et j'ai attendu en vain qu'il me propose de partir. Mais cela ne s'est pas produit. Il avait ma vie entre ses mains. J'ai également pu expérimenter la force du lien au groupe au moment de ma sortie de prison, en 2009. Pendant mes quatre années d'incarcération, je m'étais juré de ne plus fréquenter mes frères djihadistes, pour tourner la page et couper avec tous les projets de djihad. Et pourtant, le jour de ma sortie, mon premier réflexe a été de les retrouver. Le lien qui nous unissait était inébranlable. L'un de nous commençait une phrase et l'autre la finissait... C'était d'autant plus fort que « les autres » ne comprenaient rien et nous craignaient.

Plus qu'un simple fait conjoncturel, l'appartenance au groupe fait partie intégrante de la doctrine salafi. D'ailleurs, ils le disent à leur façon : Satan est plus proche de celui qui est seul que de celui qui est en groupe... Un autre hadith est utilisé en même temps pour rejeter « les autres » et pour renforcer la cohésion à l'intérieur des salafis. L'hadith annonce que la communauté musulmane se divisera en soixante-treize sectes et qu'une seule ira au paradis. De facto, nous étions le groupe sauvé, le groupe victorieux. Cela renforçait l'idée que se rapprocher des autres ne pouvait que nous mener qu'en enfer. On devait rester entre salafis qui détenaient le Haqq (la Vérité). Moi, mon groupe habitait loin, je ne les voyais pas souvent. Pourtant, j'étais l'un

des leurs. Des nouvelles conceptions du monde et de la religion apparaissaient dans ce groupe et devenaient miennes. C'est parce que j'appartenais au groupe que les idées du groupe devenaient mes idées. Et réciproquement : parce que je partageais ces idées, je restais lié au groupe. Nous ne formions qu'un, au point que je n'étais plus capable de formuler une pensée personnelle. Je me trouvais même démuné quand je n'avais pas de prêt-à-penser sur tel ou tel sujet, et je sollicitais très vite mon groupe pour sortir de l'incertitude. En fait, je ne me rendais pas compte que le groupe pensait à ma place, j'avais le sentiment que le groupe pensait comme moi, et du coup, ça validait et amplifiait ma propre perception.

L'un de nos sujets de discussion préféré était la Hijra (l'immigration pour cause de persécution). Pour mes amis, elle était justifiée parce que les musulmans ne peuvent vivre parmi des mécréants. Refuser de vivre sur une terre mécréante et partir sur une terre musulmane étaient présentés comme une issue inévitable. C'était en accord avec mon sentiment de devoir me protéger « des autres », c'est-à-dire des non-salafis. Le leitmotiv était un hadith : le Prophète (PSL) aurait annoncé qu'au jour de sa résurrection, il désavouerait tout musulman qui vit parmi les mécréants. Les destinations envisagées étaient l'Arabie Saoudite ou la Jordanie, pas n'importe quel pays musulman. Nous voulions vivre au cœur de l'islam salafiste. Nous échangeions alors des conseils pratiques pour nous rendre dans ces pays, connaître leurs habitudes de vie, y trouver un hébergement, etc. Nos discussions tournaient toujours autour de cette obsession : partir. À mes yeux, la communauté des croyants était très restreinte. Faire la Hijra, au fond, c'était donc vivre entre nous.

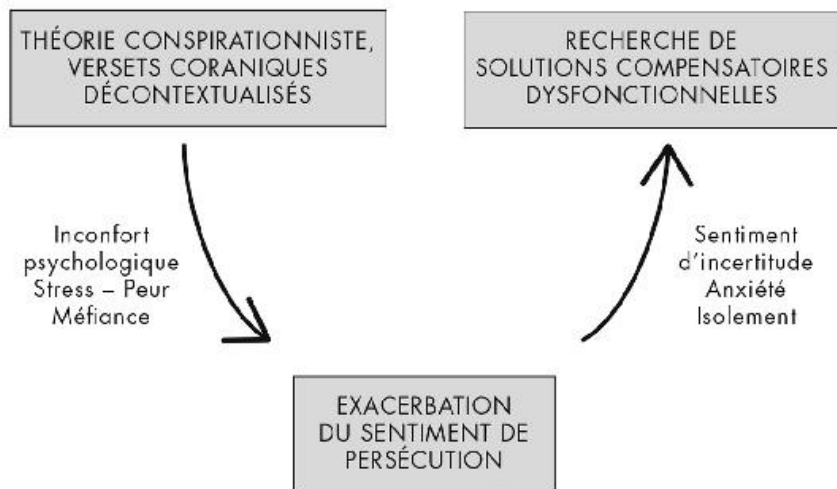
Très vite, l'Arabie Saoudite nous a semblé la seule destination envisageable. À nos yeux, c'était le seul pays où la charia était appliquée.

La loi divine était présentée comme incompatible avec les lois de la République française. Les salafis ne mettaient en lumière aucun point commun, comme l'interdit du meurtre, du mensonge, du vol, etc. Au contraire, ils accentuaient les différences jusqu'à nous acculer à un choix : l'islam ou la France. On nous disait : « Dieu a ordonné la prière et, en France, tu as le droit de ne pas la faire, ce qui signifie que le législateur a autorisé une chose que Dieu a interdite (l'abandon de la prière). C'est la preuve que les deux lois sont incompatibles. »

C'était très différent du discours des frères du Secours islamique, qui estimaient que l'on pouvait à la fois être français et musulman et qui mettaient en évidence les valeurs communes. À cette époque, les Frères musulmans n'avaient pas encore clairement autorisé le droit de vote, mais ils nous encourageaient à participer à la vie sociale de notre pays. Pendant les colonies de vacances à Château-Chinon, les Frères musulmans organisaient des ateliers pour créer des associations. Chacun devait jouer un rôle : moi, j'étais le trésorier. Les animateurs nous évaluaient sur le projet que notre association fictive mettait en place. Aujourd'hui, l'Éducation nationale appellerait cela des « ateliers de citoyenneté ». Dans la vision du monde des salafis, c'était tout le contraire : il n'y avait aucune possibilité d'être vraiment musulman et de rester en France ; la citoyenneté exigeait de vivre sous des lois humaines, donc nous excommuniait de l'islam.

C'était un cercle vicieux : je ne parvenais pas à me projeter dans la société, j'ai donc choisi un groupe qui me donnait un projet. Ce projet, c'était faire la Hijra, donc de fuir la société. Je portais le *qamis* pour me séparer et me protéger des autres. Et les autres me rejetaient et me regardaient mal, ce qui m'arrangeait... Cela me confortait dans l'idée qu'il fallait quitter ce pays. J'ai fini par avoir besoin du rejet des autres pour les rejeter à mon tour. Les rejets s'alimentent mutuellement.

LES EFFETS DU DISCOURS CONSPIRATIONNISTE



Les mécréants et le sentiment de persécution

Je me sentais persécuté par le monde entier. J'entamais alors ma dix-septième année. Il fallait rester avec les gens qui pensaient comme nous, de cette manière-là, et surtout ne pas se mélanger aux autres. J'étais persuadé que les médias essayaient de nous détourner du droit chemin, mais aussi les voisins, les professeurs, les éducateurs, n'importe quel passant dans la rue... Je percevais les autres musulmans comme tout aussi dangereux. De véritables ennemis de l'intérieur dont il fallait s'écarter d'autant plus qu'ils étaient décidés à nous détourner de notre voie. On baignait dans une théorie du complot teintée d'arguments religieux. Ces discours, basés sur des semi-vérités largement déformées, faisaient écho en moi. Je me souviens d'un cheikh⁹ qui parlait sans cesse de la fin du monde. Il analysait l'actualité pour trouver des signes de la fin des temps annoncés dans le Coran. Pour qu'on ne puisse pas réfuter ses propos, il évoquait des hadiths ici et là... Son discours devenait alors indiscutable. Quand la théorie du complot apparaissait dans son discours, elle était toujours couverte de ce vernis religieux, un mélange de spirituel, de mystique, de signes de la fin des temps, donc irréfutable. Il était tout simplement impossible de rétorquer : « Où sont tes preuves ? » Remettre en cause une telle théorie relevait du blasphème, car la théorie était aussi sacrée que le hadith sur lequel elle reposait... À la fin, tu étais obligé de croire à la théorie du complot pour être un bon musulman. S'interroger serait revenu à douter de sa foi. Quand cette théorie était formulée par des frères ou des gens considérés comme ayant de la science¹⁰, c'était le summum : elle devenait une vérité absolue. Il ne s'agissait plus d'une simple théorie dont on pouvait débattre. C'était une information fiable,

transmise par des frères qui étaient en Afghanistan, sur le terrain, ou qui venait d'un site tenu par des frères... On respectait énormément ces frères. Donc, par extension, on respectait ce qu'ils disaient.

Il y a un mot qui revenait sans cesse, qui était *Tachabouh*. Il signifie « ressemblance » et était employé à tout bout de champ. Cette focalisation venait d'un hadith qui énonce : « Quiconque imite les mécréants en fait partie¹¹. » Il ne fallait donc absolument pas ressembler aux autres et la notion de ressemblance était interprétée de manière extrêmement large : pour éviter de ressembler aux mécréants, il ne fallait pas manger comme eux, ne pas s'habiller comme eux, ne pas célébrer des fêtes communes, etc. Aucune similitude, aucun élément de culture partagé n'était tolérable. Je mettais ma montre au poignet droit pour me différencier¹². Le port du *qamis* revêtait une importance fondamentale, c'était la garantie de se distinguer, d'échapper à la menace de ressembler aux égarés et aux mécréants. Quand j'allais au collège en jean, j'avais beau le retrousser aussi haut que possible au-dessus des mollets, cela restait un jean... Je le retroussais car les salafis m'avaient expliqué qu'aucun habit masculin ne pouvait descendre en dessous des mollets. Ils citaient un hadith qui énonçait : « Tout ce qui est en dessous des chevilles sera en enfer¹³ » et « Celui qui laisse traîner ses habits par orgueil, Dieu ne le regardera pas le jour de la résurrection¹⁴ ». Pour les musulmans, l'idée sous-entendue est que les habits ne doivent refléter ni la richesse ni la vanité d'être riche. Pour les salafis, en revanche, il faut interpréter le texte au pied de la lettre : aucun vêtement ne doit traîner au sol, tout simplement. Je ne percevais même pas la contradiction entre ce principe et le fait que je gardais mes Nike aux pieds ! Je contredisais ainsi l'esprit du texte en appliquant au pied de la lettre l'interdiction des salafis...

Notre sentiment de persécution était porté par le principe religieux *Al-walaa wal-baraa*¹⁵, qui signifie « L'alliance et le désaveu ». C'est un vrai principe musulman mais déformé. Selon les salafis, le musulman doit garder proximité, amitié et fraternité avec le musulman et tout le contraire avec le mécréant. Ce précepte était présenté comme la base même de la religion. Ce sujet revenait très souvent, mais personne ne le maîtrisait ou ne l'avait étudié. Le fait même que ce précepte existe était la preuve du bien-fondé de notre sentiment de persécution : les flics nous contrôlaient au faciès ? Qu'importe ! Il ne faut pas se

mélanger aux *koffars*¹⁶ : *Al-walaa wal-baraa*... Personne ne bouge quand des musulmans se font massacrer ? Qu'importe ! *Al-walaa wal-baraa*... Cela permettrait de donner un nom à notre sentiment. On s'en fichait d'être rejetés car on devait les rejeter. Il a fallu finalement que j'étudie ce thème pour comprendre de quelle manière il était manipulé par les radicaux : ce qui est interdit, c'est d'aimer la croyance des autres ; au niveau religieux donc, on n'a pas le droit, en tant que musulman, de suivre la croyance des juifs ou des chrétiens, ce qui est assez logique, autrement on deviendrait juif ou chrétien. Mais en dehors du terrain religieux, le musulman peut tout à fait se mélanger aux juifs et aux chrétiens, nommés les gens du Livre dans le Coran, puisqu'ils ont le même dieu. D'ailleurs, le Prophète (PSL) a fréquenté quantité de non-musulmans... La différence est même valorisée comme porteuse de richesse. Mais cet aspect était totalement gommé dans l'idéologie des salafis...

La diabolisation de la raison et de toute philosophie

Si je remonte à ma période salafi, qui accompagne mon passage vers l'âge adulte, je m'aperçois que j'avais besoin qu'on me dicte le moindre de mes faits et gestes. Faire le bon geste renforçait le sentiment d'être dans la vérité. À l'époque, les salafis se distinguaient des autres musulmans par la manière de faire la prière. Le mode opératoire était chirurgical : il fallait poser les mains à un endroit précis et surtout pas à un autre... Le souci du détail était obsessionnel et chaque geste du quotidien devenait une source d'angoisse : a-t-on le droit de se coiffer de telle manière ? de se laver les dents avec du dentifrice ? On était non seulement incapables de penser par nous-mêmes, mais on devenait incapables de vivre sans injonctions. J'étais hanté par l'idée de trahir nos enseignements salafis. La répétition méticuleuse me donnait l'impression d'être fidèle. Plus j'appliquais les règles, plus j'avais le sentiment de cheminer dans la vérité, c'est-à-dire dans les pas du Prophète (PSL). Ne pas manger comme lui revenait à le trahir. Dormir du mauvais côté devenait un drame. La relation à Dieu était réduite à un ensemble de rituels. Il n'y avait plus aucune place pour le spirituel, tout était concentré autour de gestes répétitifs. Je me focalisais tellement sur la manière de plier les bras pendant la prière que j'en oubliais le plus important : la concentration et la relation à Dieu !

Nos cours se déroulaient dans des appartements. On se retrouvait entre salafis pour se distribuer des livres ramenés de Jordanie et d'Arabie Saoudite. Il n'y avait pas d'Internet et nous étions obligés de nous retrouver plusieurs fois par semaine, pour communiquer et échanger nos cassettes audio. Ces cours tournaient principalement

autour du Tawhid. J'étais heureux car ils se déroulaient en arabe, de manière très académique. Le Tawhid signifie littéralement « Unicité de Dieu » : adorer un seul dieu et ne pas lui associer d'autre divinité. Ce terme, qui n'est pas autant évoqué par les autres musulmans, était nouveau pour moi. Pourtant, les salafis m'apprenaient que le Tawhid était le fondement même de la religion, l'attestation de foi, « il n'y a de dieu que Dieu ». C'est même ce que tout musulman devrait savoir. Je me demandais pourquoi les autres musulmans ne se focalisaient pas autant sur ce précepte. Ils auraient dû commencer par là... En fait, pour les salafis, ce principe d'Unicité de Dieu était si strict qu'il constituait la principale justification pour nous couper de tout ce qui constituait la société. En effet, les salafis nous expliquaient que les autres musulmans entravaient le principe du Tawhid, parfois sans en avoir conscience. Ils tendaient vers le Chirk, l'associationnisme, qui est le contraire du Tawhid : alors que l'on devait adorer une seule divinité (Allah), certains musulmans vouaient aussi des actes d'adoration à d'autres personnes que Dieu, sans même s'en rendre compte... Pour eux, aimer une musique revenait à placer le musicien au même niveau que Dieu, aimer une peinture revenait à placer l'artiste au même niveau que Dieu, se recueillir sur le tombeau d'un saint (pratique des musulmans soufis) revenait aussi à le placer au même niveau que Dieu. Les passionnés de football « adoraient » indirectement leur joueur préféré. En fait, développer des centres d'intérêt autres que la religion constituait des violations du principe de base musulman de l'Unicité de Dieu, donc menait en enfer.

Nous étions persuadés d'être les seuls à réaliser que « les autres » adoraient des choses en dehors de Dieu. Nous en étions préservés parce que nous en parlions sans cesse, en guise de rappel : « Déjà regarde les noms qu'on leur donne, ce n'est pas anodin de parler de "stars", comme si c'étaient des étoiles... Les astronomes vénèrent les étoiles, c'est la même chose ! Tu as vu comment on parle des footballeurs ? On dit : "C'est mon idole" ! En réalité, quand tu aimes quelque chose, tu es en train de le vénérer et de l'associer à Dieu ! » Même énoncer que j'adorais le chocolat me posait un problème. Je me reprenais : j'aime le chocolat, c'est tout. Il n'y avait que Dieu que je pouvais adorer.

Les salafis savaient comment semer le doute et la culpabilité dans les esprits : ils commençaient par relever une petite vérité dans

laquelle on ne pouvait que se reconnaître, par exemple le fait qu'une coupe de cheveux ressemble à celle de tel joueur de foot. Or on ne devait avoir qu'un seul modèle : le Prophète (PSL). Attention, on ne devait pas adorer le Prophète non plus, mais on devait le prendre comme modèle. Si notre Unicité de Dieu n'était pas correcte, le reste de la religion ne servait à rien ! Aimer qui que ce soit revenait à le vénérer donc à faire du Chirk.

Je percevais toute activité comme pouvant me détourner de Dieu. Je me sentais coupable par le simple fait de penser à un loisir. Je vérifiais constamment que mes activités ne soient pas en contradiction avec nos règles religieuses. Je ne m'autorisais à jouer au foot que si je pouvais revêtir un survêtement ample, s'il n'y avait pas de femmes aux alentours, d'alcool, de gens qui fument et si je pouvais prier à l'heure. J'avais tellement peur de ne pas respecter nos interdits que je préférais me priver de tout. Je m'écartais de tout ce qui nous était présenté comme proche du Chirk : au-delà du chanteur et du footballeur, toute représentation de créature vivante était interdite. Les salafis estiment que représenter un animal ou un humain revient à concurrencer Dieu. Cette croyance est issue d'un hadith qui explique : « Celui qui fait une représentation sera puni le jour de la résurrection et il lui sera dit : "Donne une vie à ce que tu as créé." » Les autres musulmans interprètent cette parole de manière symbolique : celui qui se prendrait pour Dieu en voulant donner la vie à Sa place serait puni. En revanche, comme à leur habitude, les salafis le prennent au pied de la lettre et interdisent tout dessin, toute photographie, toute vidéo et toute sculpture. Comme si regarder une image revenait à vouloir prendre la place de Dieu pour donner vie à cette image... C'est pour cela qu'il fallait proscrire toute photographie ; même les photos de mariage étaient interdites, il ne fallait pas garder de souvenir d'une personne car c'était la porte ouverte à l'idolâtrie. Chaque fois que je passais dans la rue et qu'une personne prenait une photo, je faisais un détour car j'avais peur de me retrouver dans le cadre. Le simple fait « d'entrer dans le cadre de la photo » aurait fait de moi un complice du Chirk ! À l'époque où j'avais un petit boulot de nettoyage dans une gare parisienne, j'avais dû revêtir une tenue de barman. Nous étions des balayeurs en tenue un peu « classe ». Une touriste s'était approchée et m'avait demandé la permission de me prendre en photo. Je m'en souviens parfaitement parce que j'étais incapable de lui

expliquer pourquoi je refusais. Mais j'étais affolé à l'idée d'être pris en photo et j'ai répondu à toute vitesse : « Non, non, surtout pas ! », comme si ma vie était en jeu. C'était complètement irrationnel. En même temps, je comprenais sa demande car la scène était atypique.

Pour me protéger, je devais m'écarter de tout ce système. Je ne pouvais pas aimer mon pays non plus. Ce serait revenu à mettre ma nation au-dessus de l'islam. La France était perçue comme la grande idole qui venait concurrencer Dieu. Le lien qui se construit entre les gens appartenant à la même nation était interdit. Le seul lien permis devait être lié à la foi. À partir de là, il fallait carrément détester sa patrie, pour bien montrer qu'on ne la vénérât pas, que ce soit le Maroc ou la France.

Même en adorant Dieu, un seul Dieu unique, nul n'était à l'abri de mettre un égal à Son niveau. Chacun devait avoir peur de faire du Chirk. Très vite, je me suis dit que si les autres musulmans ne parlaient pas de Tawhid, c'était probablement qu'ils étaient tombés dans ce péché de l'associationnisme sans le réaliser. J'avais peur de moi-même. Après tout, peut-être qu'à mon insu, je me livrais à des actes de Chirk... Peut-être que j'associais quelqu'un à Dieu et que j'aurais des comptes à rendre le jour de la résurrection... N'étais-je pas voué à l'enfer éternel ? Le doute se généralisait de manière exponentielle et j'entrais dans un délire sans limites : je croyais adorer un seul Dieu, mais n'étais-je pas en train d'adorer un autre Dieu ? J'avais du mal à considérer les autres comme des musulmans. J'étais persuadé qu'ils faisaient du Chirk, consciemment ou non. Raison de plus pour ne fréquenter que des frères de mon groupe. Lorsque l'un d'entre eux me disait : « Ne prie pas derrière cet imam parce qu'il fait du Chirk », je ne me posais jamais la question : « Ah bon ! Qu'est-ce qu'il fait concrètement ? » Il suffisait simplement qu'on m'informe de l'existence de Chirk pour que je fuie immédiatement la personne soupçonnée, comme si je pouvais être contaminé. Il ne fallait surtout pas que j'écoute cet imam pour ne pas créer de lien avec lui !

L'idée sous-jacente à tout cela était que, bien évidemment, nous étions les seuls à bien comprendre l'islam. Les autres musulmans s'étaient pervertis quand ils s'étaient écartés du fondement de leur religion, et notamment du Tawhid.

Pour les salafis, respecter le Tawhid exigeait aussi d'adopter une certaine lecture des attributs et des quatre-vingt-dix-neuf noms divins.

En effet, Dieu se décrit dans le Coran à travers de nombreux textes. Par exemple, Dieu dit qu'il a des mains, qu'il est miséricordieux, qu'il descendra au dernier tiers de la nuit, qu'il est au-dessus de son trône... Les salafis comprennent toujours le texte coranique au pied de la lettre et ne l'interprètent pas. Pour eux, c'est une façon de rester fidèles à la façon dont leurs prédécesseurs – les trois premières générations de musulmans – les ont compris. Ils ne font jamais d'exception pour comprendre ces attributs de Dieu. Cela génère un vrai débat avec les autres musulmans, pour qui adopter une telle lecture mènerait à comparer Dieu à Ses Créatures. Ils soulignent que Dieu ne peut pas avoir la même apparence qu'un humain ou qu'un animal. Donc l'expression « Dieu a des mains » ne peut être prise que dans son sens symbolique, pour exprimer Sa force. De même, « Dieu est établi au-dessus de son trône » ne peut indiquer une position concrète (être assis au-dessus des cieux) de Dieu mais signifie qu'Il domine l'Univers. Les salafis rétorquent que la main de Dieu n'a rien à voir avec la main d'un humain ou d'un animal, et que Son établissement au-dessus du trône n'est pas comparable à celui d'une Créature. Pour les salafis, si les autres musulmans se trompent d'interprétation, c'est que leur pensée est nourrie et pervertie par la philosophie grecque. Les salafis accusent les musulmans de s'être éloignés de la vérité en mêlant la philosophie à la religion et en plaçant la raison au-dessus des textes divins. C'est la raison pour laquelle ils entament une guerre contre le raisonnement personnel et l'effort intellectuel. À leurs yeux, il y a une incompatibilité de nature entre la raison et l'islam. La compréhension des textes ne peut être que littérale. Les seuls savants légitimes pour expliquer les textes sont les salafis. Celui qui chercherait à comprendre dans quel contexte telle parole divine a été révélée adopterait à leurs yeux le même raisonnement qu'un philosophe et s'éloignerait de Dieu. Faire rentrer la raison dans la sphère religieuse reviendrait à adopter les philosophies qui ont perverti la religion. Ma seule possibilité d'utiliser mon cerveau était la recherche des avis des savants salafis. Si un autre savant interrogeait cet avis, je devais immédiatement le considérer comme un égaré... D'ailleurs, on nous martelait sans cesse qu'il fallait faire un choix : « revenir aux textes du Coran et de la Sunna conformément à la compréhension de nos pieux prédécesseurs » ou alors suivre ses passions, la raison ou la philosophie. Ce sujet devenait une véritable hantise.

Le passé revenait souvent dans nos conversations. La plupart de mes frères avaient connu pas mal de situations extrêmes, aussi bien la violence que la consommation de drogues. Plusieurs d'entre eux avaient bénéficié de prises en charge éducatives ou psychologiques. Mais ni la pédagogie ni la prison n'avaient réussi à les faire changer. Ils avaient besoin d'un cadre fort et de règles strictes pour ne pas revenir à leurs anciens démons. Ils aspiraient à une seule chose : créer un cadre en rupture avec le monde extérieur, une enveloppe idéologique qui les maintiendrait « à part », une sorte de bulle relationnelle et géographique. Pour eux, seule la religion pouvait aider à changer et à devenir meilleur. Plus on respectait les règles à la lettre, plus on avait le sentiment de cheminer vers une amélioration. Pour mes copains anciennement délinquants ou toxicomanes, le passage par le salafisme a été dans un premier temps salutaire. Plus ils se rapprochaient de la pratique du Prophète (PSL), plus ils avaient le sentiment de devenir de bonnes personnes. Seule l'identification au Prophète (PSL) pourrait les sauver de leur ancienne vie de débauche. Cela renforçait mon sentiment que la pratique radicale était la seule voie pour devenir un homme droit. Seul le salafisme, par sa rigueur, pouvait nous aider à nous construire. Plus on était en rupture, plus on voulait être en rupture. Il y a des corrélations entre le salafisme, la soif de rigueur, la recherche de rupture avec le passé.

Les sensations, les plus grands ennemis de la foi

Pour la musique, c'était la même logique. Elle était toujours présentée comme quelque chose qui nous ferait oublier Dieu. Je faisais tout pour ne pas en entendre, je ne regardais plus la télé et lorsque quelqu'un jouait d'un instrument dans le métro, je me sentais mal, comme si j'avais fait une bêtise. Quand un clochard montait dans ma voiture de métro, j'étais oppressé, j'avais du mal à respirer et je m'empressais de descendre à l'arrêt suivant pour en changer. J'avais les mêmes sensations quand je faisais mes courses dans un magasin, j'hésitais toujours avant d'y entrer car j'avais peur qu'il n'y ait une musique de fond. Je n'allais donc plus que dans les magasins où ils ne mettaient pas la radio, de peur qu'une chanson ne surgisse...

Les salafis ont une position très rigide en ce qui concerne la musique. Ils la considèrent comme un outil de Satan pour détourner les musulmans de la vérité. Ils se basent sur de nombreux textes qui pourtant n'y font pas référence directement : par exemple, le verset 6 de la sourate 31 : « Et parmi les Hommes, il est [quelqu'un] qui, dénué de science, achète des plaisants discours pour égarer hors du chemin d'Allah et pour le prendre en raillerie. Ceux-là subiront un châtement avilissant », ou le verset 64 de la sourate 17 : « Excite par ta voix ceux d'entre eux que tu pourras. » En réalité, le seul texte qui concerne la musique est un hadith dont l'authenticité aussi bien que le sens qu'on lui donne sont controversés. L'imam Al-Boukhari, l'un des plus grands compilateurs de la Sunna du IX^e siècle, exprime cet hadith ainsi : « Il y aura des gens dans ma communauté qui se permettront la soie, l'alcool, la fornication, ainsi que les instruments de musique. » D'autres commentateurs citent ce hadith d'une autre manière : « Il y

aura des gens dans ma communauté qui se permettront la soie, l'alcool, la fornication, et des gens joueront de la musique à coté d'eux. »

Pour les musulmans, la musique est donc permise si elle ne conduit pas à la débauche. Ce n'est donc pas la musique en elle-même qui est proscrite, mais les dérives possibles qu'elle pourrait engendrer en menant les croyants à boire de l'alcool, à oublier leurs prières, à forniquer en dehors du mariage, etc. Pour les salafis, la musique à elle seule pervertit les croyants. Ils font toutefois une entorse à cet interdit lorsque les femmes jouent des percussions parce qu'un hadith raconte que du temps du Prophète (PSL), elles jouaient du tambourin le jour de l'Aïd. Pour rester cohérents, les salafistes ont transformé le terme arabe « instruments de musique » en « instruments à vent » dans le premier hadith cité. Ce qui donne : « Il y aura des gens dans ma communauté qui autoriseront la soie, l'alcool, la fornication, ainsi que les instruments à vent. » Ils ne se rendent même pas compte que les Arabes du temps du Prophète (PSL) ne classaient pas les instruments de cette façon, et que c'est le produit de leur instruction occidentale qui leur permet de les catégoriser. Ils ne se rendent pas non plus compte qu'ils ont oublié les instruments à cordes dans leur reformulation. Donc l'interdiction d'écouter ou de jouer de la musique s'étend à tous les instruments par glissement progressif, à partir d'une base très incertaine.

La conviction que j'avais à propos de la musique ne reposait pas que sur cet hadith mais avait été renforcée par la lecture d'un petit document distribué par les salafis qui expliquait que les artistes recevaient leur révélation de Satan et qu'en prenant le texte musical à l'envers, on pouvait découvrir un message subliminal qui nous éloignait de Dieu. Je ne connaissais pas celui qui avait écrit ce document, mais j'adhérais à son analyse parce qu'elle m'avait été transmise par mes frères. L'auteur de l'article m'avait convaincu lorsqu'il m'avait donné comme exemple les chansons des Beatles, dans lesquelles apparaît sans arrêt le mot « like ». Comme « like » à l'envers faisait penser à « kill », j'étais persuadé que leurs chansons poussaient au meurtre. Et comme je n'étais pas encore djihadiste, cela me choquait profondément. Le fait qu'il ait enlevé une lettre au verlan de « like » et qu'il rajoutait un « l » m'importait peu. Pour nous, la démonstration reposait sur la phonétique, l'orthographe importait peu.

Si nous avions eu une once d'esprit critique, nous nous serions rendu compte que même la démonstration phonétique était fautive puisque « like » se dit /laïk/, ce qui aurait dû aboutir en réalité à /kial/. Cette pseudo-démonstration était tordue de A à Z... J'ai même du mal à l'expliquer aujourd'hui tellement rien n'est rationnel. Pourtant, j'y croyais dur comme fer. J'avais été nommé en mémoire d'un grand chanteur, et la musique incarnait désormais à mes yeux le diable dans sa plus simple expression.

Bien plus tard, en travaillant avec le CPDSI, j'ai appris que cette histoire de message subliminal satanique dans la musique des Beatles provenait en réalité d'un pasteur évangéliste chrétien intégriste ! Quelle ironie !

ANALYSE DES SIGNES D'EMBRIGADEMENT

Quand s'inquiéter ?

ALERTE		Deshumanisation du djihadiste et de ses futures victimes	Condamnation des imams non djihadistes et dissimulation de tout signe religieux
		Participation au processus de recrutement	Diffusion de l'idéologie sur Internet et apologie des crimes terroristes
VIGILANCE		Légitimation du recours à la violence	Embrigadement d'autrui
		Rupture avec le cercle familial et amical	Perte des contours individuels
QUESTIONNEMENT		Paranoïa, méfiance	Expression d'une vision du monde binaire
		Cessation des activités de loisirs et de la fréquentation des espaces religieux traditionnels	Décrochage scolaire ou professionnel
ÉLÉMENTS NON SIGNIFICATIFS		Prières	Signes religieux
		Participation à la vie religieuse	Régime alimentaire religieux

Sur un fil, entre salafisme et djihadisme

La transition s'est faite naturellement, à peu près un an plus tard. Je ne voyais tout simplement pas en quoi les djihadistes étaient différents de mes frères salafis. J'ai fait leur connaissance par mon beau-frère, pendant le mois de ramadan. À cette époque, on se rencontrait quotidiennement, au moment de la rupture du jeûne. Ces gens fréquentaient la Grande Mosquée de Paris, qui était le repère de ceux qu'on appelait les « taxis ». De nombreux djihadistes étaient en effet chauffeurs de taxis. À la rupture du jeûne, nous suivions des cours ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Tout le monde se disputait pour que le prochain cours soit organisé chez lui.

Les djihadistes avaient les mêmes apparences vestimentaires, le même *qamis*, la même barbe, les mêmes codes, les mêmes références théologiques, les mêmes savants, le même thème du Tawhid, le même Chirk, le même Taghout¹⁷ que les salafis... Loin de se présenter en opposition avec ces derniers, ils se présentaient eux-mêmes comme les véritables salafis. Le seul point de divergence entre les deux groupes était la question du djihad... Le Tawhid avait une importance prédominante pour les djihadistes. Ces nouveaux frères m'expliquaient que l'étude des autres thèmes fondamentaux, tels que l'adoration de Dieu, était secondaire. Il fallait avant tout « rectifier son Tawhid », et surtout le Tawhid de l'adoration : non seulement il ne fallait pas associer à Dieu d'autres divinités, mais avant de l'adorer, il fallait rejeter les autres divinités. Il ne suffisait pas de prier pour être monothéiste mais il fallait se débarrasser de choses invisibles, vestiges cachés du temps du polythéisme. En fait, on ne pouvait adorer Dieu que si l'on rejetait les lois humaines. À défaut, on tombait dans le Chirk, dans l'association, puisque l'on permettait à un humain de dire

le licite (le permis) et l'illicite (l'interdit). À partir de là, le Parlement, la Constitution ou encore la démocratie devenaient Satan. « Faire du Chirk » ne se réduisait plus à aimer un footballeur, un chanteur ou même un pays. Pour respecter le Tawhid, il ne fallait pas se soumettre aux lois humaines.

Ceux que je prenais pour des salafis étaient en fait des anciens activistes algériens. Ils ont commencé à accentuer l'incompatibilité entre les lois de la République et l'islam. Salafis aussi bien que djihadistes considèrent que les dirigeants des pays n'ont pas le droit d'appliquer une autre loi que celle de Dieu. Mais la différence principale entre les salafis et les djihadistes concerne le statut de la faute de celui qui n'applique pas la loi de Dieu. Pour les salafis, il s'agit d'un péché. Pour les djihadistes, il s'agit d'un acte d'apostasie : on n'est plus musulman si on se soumet à une loi humaine. Cela entraîne aussi des conséquences pour les gouvernés. Pour les salafis, le musulman peut vivre dans un pays où sont appliquées des lois humaines. Il ne porte pas la responsabilité du Chirk puisqu'il ne fait pas partie des gouvernants. Il doit simplement rester à l'écart de cette gouvernance, par exemple en ne participant pas aux élections. Les salafis partent du principe que « le gouvernement est à l'image de son peuple ». Cela signifie que lorsque tous les citoyens seront salafis, le gouvernement le deviendra automatiquement. Pour eux, la politique se fait par le bas. Les djihadistes raisonnent dans l'autre sens : ils estiment que la politique doit s'imposer par le haut. Le peuple n'avancera pas tant que le gouvernement n'imposera pas les bons choix. Les gouvernés ne pourront être de bons musulmans qu'à condition de se soumettre à la loi divine. C'est pour cette raison que le Tawhid revêt une si grande importance à leurs yeux, aux dépens des autres dogmes (qui sont parfois inapplicables en l'absence d'État islamique). Seule l'imposition de la loi divine permettra de respecter les principes et les interdits de l'islam. Les djihadistes sont donc beaucoup plus exigeants avec les musulmans. Ils considèrent que celui qui se soumet à la loi humaine commet du Chirk. Autrement dit, un musulman n'a pas le droit de vivre dans un pays dont le gouvernement n'applique pas la loi de Dieu. Rester sur une « terre mécréante » revient à reconnaître implicitement que la loi humaine est supérieure à celle de Dieu. Par conséquent, le musulman doit tout faire pour corriger cette situation. C'est exactement cette logique qui

mène au djihad, qui devient la seule possibilité de pratiquer son islam.

À cette époque, je m'intéressais de plus en plus aux autres points de vue moins radicaux, non pas pour raisonner et m'enrichir, mais pour mieux les condamner. C'était l'époque de Tariq Ramadan, et la société française avait peur qu'il n'impose la charia en France. Cela me faisait bien rire, moi qui n'adressais même pas le salut musulman à ses disciples ! Je le considérais comme un égaré... Car Tariq Ramadan ne concevait pas la loi islamique comme nous. Il s'intéressait à sa finalité et non à son application à la lettre. Se prévalant de l'héritage des réformateurs de l'islam comme Mohammed Abdou et Jamal al-Dīn al-Afghani, Tariq Ramadan estime que le Coran dicte des lois qui transcendent les époques, et dont la vocation est de concrétiser un certain nombre de finalités : préserver la religion, la vie, la raison, les biens, les liens de parenté et l'honneur. D'après lui, il faut donc avoir une double lecture des textes sacrés, s'attacher à leur contenu mais aussi comprendre leur finalité. Si l'on applique les textes de manière trop rigide, on risque d'aller à l'encontre de l'esprit de la loi islamique. Tariq Ramadan a remis en avant un penseur du VIII^e siècle oublié, Abu Ishâq Chatibi, qui avait affirmé que les versets révélés dans la période mecquoise établissaient les objectifs supérieurs et universels du droit islamique, les versets de Médine n'étant qu'une illustration contextualisée de ces objectifs. Pour ce savant, l'Ijtihad (le raisonnement) doit opérer une double médiation du texte divin et du contexte humain. Tariq Ramadan n'arrêtait pas de dire qu'il fallait tenir compte du contexte pour savoir appliquer le texte. Il remettait en question de nombreuses applications saoudiennes de l'islam. Pour ce type de Frères musulmans, la loi divine a été révélée à un moment précis pour un nombre d'objectifs précis. Et ce sont ces objectifs qu'il s'agit de poursuivre : la justice sociale, la solidarité, la fraternité, l'égalité, etc. Ils vont jusqu'à dire que certaines lois françaises sont plus fidèles à l'esprit de l'islam que celles appliquées en Arabie Saoudite. Pour moi, à cette époque, c'était carrément un blasphème, la preuve que les Frères musulmans étaient tous des apostats.

Ma fascination croissante pour le djihad

Au début, j'évoluais donc dans une idéologie à la jonction du salafisme et du djihadisme. Je ne me suis rendu compte de la différence entre les deux qu'à partir du moment où les salafis ont commencé à me mettre en garde. Ce sont eux qui ont évoqué en premier le terme « djihad » devant moi, car mes « nouveaux frères » se gardaient bien d'en parler ouvertement. Nous avions l'habitude de nous rendre au Salon du Bourget pour la rencontre annuelle des musulmans de France.

Je suis en train de marcher d'un stand à l'autre et tout à coup, un frère sort de nulle part et se dresse devant moi. Il me regarde dans les yeux et me dit d'un ton solennel, un peu lugubre : « Si tu restes avec eux, tu vas tomber dans un trou noirrrrrrr », en insistant sur le *r*, comme pour me faire prendre conscience de la durée de ma chute. Il disparaît aussi rapidement qu'il est apparu. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je suis perdu. Je trouve ça un peu lâche de m'attraper de cette manière, le seul moment où je suis détaché de mes frères. J'en déduis qu'il doit avoir un compte à régler avec eux. Un peu plus tard, je pars manger tout seul parce que mes frères ont déjà pris leur repas. Pendant que je fais la queue, un homme qui porte le *qamis* m'interpelle. Le *qamis* lui confère automatiquement de la crédibilité à mes yeux. Il me demande si j'appartiens au Minraj. Ce terme signifie « la voix », « le chemin ». Il est employé à la fois par les salafis et par les djihadistes pour propager la vérité. Comme sa question me semble un peu bizarre, je lui réponds : « Quel Minhaj ? » Il rétorque : « Le seul, le vrai. » À partir de là, il s'adresse à moi comme un grand frère et me met en garde contre un certain Ali Belhadj : ce dernier aurait pris les habits salafis pour mieux détourner les musulmans de la vérité

et les tromper. Cet homme voudrait ramener le politique dans la religion. Il se servirait de l'islam comme d'un prétexte pour tuer des gens. Je me sens en accord avec lui. Pour moi, nous partageons les mêmes idées alors que, sans m'en rendre compte, je fréquente déjà des frères proches de Belhadj que je m'apprête justement à rejoindre.

Ces mises en garde me restaient dans la tête. Mais comme je ne faisais pas de discernement entre mes anciens frères et mes nouveaux frères, cela ne me perturbait pas plus que ça. Jusqu'au jour où j'ai entendu le nom d'Ali Belhadj dans une discussion après nos cours. Là, j'ai déclaré benoîtement : « Je pensais qu'il n'était pas salafi, Belhadj. » Cela a provoqué une réaction vive des frères : je me suis fait gronder comme un petit enfant qui n'a rien compris à la vie. Ils me sont tombés dessus de manière assez agressive, comme si j'étais un ignorant : « Comment ça, Ali Belhadj n'est pas salafi ? Mais si lui n'est pas salafi, qui peut prétendre l'être alors ? »

À partir de ce moment, ils ont commencé à me donner des cassettes vidéos qui montraient les manifestations du FIS en Algérie. J'avais alors 18 ans. J'ai découvert que des musulmans luttaienent contre leur gouvernement pour faire appliquer l'islam et je me suis immédiatement senti solidaire. Belhadj figurait sur ces vidéos ; ses discours sont si convaincants qu'ils exaltaient des foules entières. Parfois, il parlait dans un stade rempli de gens qui l'acclamaient. J'aurais pu me rendre compte immédiatement qu'il prônait le djihad, mais dans la mesure où tous les frères qui l'écoutaient portaient le *qamis*, je ne me méfiais pas. Nous devions nécessairement partager les mêmes valeurs. Ces frères révoltés évoquaient le même islam que moi, ils ne prônaient pas de violence explicite. J'ai eu honte d'avoir posé ma question ; mes frères avaient raison : j'étais vraiment ignorant, Ali Belhadj était un héros. Il représentait nos idées, n'avait pas peur de parler, ne craignait pas la prison... Belhadj me fascinait. De jour en jour il devenait mon modèle. J'étais de plus en plus captivé par l'actualité de l'Algérie. J'avais le sentiment que les islamistes avaient subi une énorme injustice par le pouvoir en place. Je percevais le FIS comme un véritable mouvement populaire. Si la police les réprimait, c'était la preuve qu'ils étaient dans la vérité. Je m'identifiais complètement à eux.

En vérité, je franchissais une nouvelle étape idéologique sans m'en apercevoir. En tant que salafi, je savais depuis longtemps qu'il fallait

vivre sous les lois de Dieu, et que celles-ci étaient incompatibles avec les lois de la République. Je pensais désormais que cet état de fait ne regardait pas que les gouvernants. Nous étions concernés et il fallait absolument changer cette situation. C'est cette idée de partage des responsabilités qui rend les djihadistes dangereux pour la société.

Les frères étaient de nouveau très gentils avec moi. Depuis que je regardais les vidéos du FIS, ils me dorlotaient. Progressivement, ils me donnaient d'autres cassettes, qui m'expliquaient que le djihad faisait partie de l'islam. Il fallait casser le tabou : globalement, le « djihad » est rejeté par tous les musulmans. Pour eux, au contraire, cela faisait partie de notre religion. Je savais bien que le djihad existait en islam, mais je ne le liais pas à l'actualité. Cela restait une notion abstraite, liée à celle de la légitime défense. J'avais conservé beaucoup d'idées de ma période « salafi » et notamment la fameuse phrase : « L'encre du savant est plus sacrée que le sang du martyr. »

Comme j'avais gardé dans un coin de ma tête la mise en garde du Salon du Bourget, j'ai immédiatement questionné mes nouveaux frères. À leur tour, ils ont inversé la mise en garde : les salafis leur reprochaient de parler de djihad et de politique, alors que ce sont des thèmes présents dans le Coran. Interdire d'en parler reviendrait à réécrire le Coran ! Je me retrouvais coincé entre deux mises en garde contradictoires.

Dans cette période un peu confuse, j'étais heureux de « parler djihad » car cela créait encore plus de fusion à l'intérieur du groupe. C'était comme partager un secret, notre complicité et notre proximité étaient renforcées. J'avais enfin « mon groupe », pas très loin de chez moi. Je me sentais vraiment membre d'un tout, c'était fort. À partir de ce moment-là, le djihad est devenu mon identité. Ma perception du monde changeait complètement. Ceux que j'avais auparavant considérés comme des criminels devenaient mes modèles. J'avais du mal à comprendre pourquoi les frères ne prenaient pas les armes en Algérie pour se défendre des persécutions policières. Il fallait recourir au djihad pour régler cette situation. C'était une obligation et un devoir, la seule solution à mes yeux. J'étais tombé dans un trou noir, alors que j'étais persuadé d'accéder enfin à la lumière et d'être un élu de Dieu.

Le djihad ou la clarté de l'évidence

Dans mes cours, la démocratie était désignée comme le Taghout (ce qui est adoré en dehors d'Allah), l'ennemi à combattre. Moi qui ne parlais pas encore couramment arabe, je ne prononçais pourtant pas « démocratie » en français, je disais « démocratia » en arabe, comme si je voulais me détacher de mon ancien univers scolaire, dans lequel « démocratie » rimait avec liberté. Quand je le prononçais en arabe, « démocratia » renvoyait à une sorte d'idole inventée par les mécréants...

Notre professeur ne parlait jamais directement de djihad, mais toujours de Tawhid et de combat du Taghout. En revanche, quand les cours étaient terminés, mes frères et moi étions obsédés par l'actualité de l'Algérie. Longtemps, je ne percevais pas de rapport direct entre nos cours et ces discussions.

Un fait, mineur en apparence, m'a permis de faire le lien entre les cours de mon prof et notre obsession pour l'Algérie, c'est-à-dire entre l'islam et le politique. Nous étions au milieu du square de la mosquée de Paris avec notre professeur, Cheikh Coco. Les enfants l'appelaient ainsi car il ressemblait à un personnage de dessin animé. Il avait les cheveux gris et la barbe couleur henné. On l'appelait « cheikh » parce que, à nos yeux, il détenait le savoir. D'origine algérienne, exilé en Allemagne, il se présentait comme le spécialiste de l'exorcisme musulman.

Cheikh Coco est adossé au grand poteau extérieur de la mosquée et nous parle doucement. Quelqu'un lui demande : « C'est quoi le Taghout, au juste ? » Il en parlait sans arrêt sans vraiment en expliquer le sens précis. Cheikh Coco répond d'un seul coup, comme si c'était évident pour tout le monde : « C'est l'Amérique, la démocratie,

l'ONU, les lois... » En débitant cette évidence, il me regarde droit dans les yeux.

Ce cheikh était très important pour moi. Je m'identifiais énormément à lui. Cette réponse avait la clarté de l'évidence. Elle me permettait enfin de relier mes pensées. Mes idées, jusqu'alors morcelées, formaient désormais un système cohérent, limpide. La boucle était bouclée : Cheikh Coco était bien le meilleur. Nous nous appliquerions dès lors à suivre à la lettre tous ses enseignements. C'était comme s'il m'avait envoyé un clin d'œil pour me dire : « Continue, tu es sur le droit chemin. » Tout me fascinait chez lui, notamment sa manière de parler arabe : c'était de l'arabe littéraire, mais qui restait très accessible. Lorsqu'il faisait ses cours, il n'utilisait jamais de note. Cela accroissait mon admiration et quand je suis devenu moi-même un professeur, j'ai eu à cœur de prendre exemple sur lui. J'admirais sa pensée aussi. Quand il me parlait en tête à tête, c'était fort. Un jour, il m'a demandé de l'aider à refaire la tapisserie de l'appartement d'un frère. J'étais aux anges : il m'offrait un moment privilégié avec lui. Je me souviens encore que j'avais acheté pour l'occasion un poulet avec une sauce aux oignons que j'appréciais particulièrement. Nous l'avons partagé avant de travailler. Il a beaucoup aimé ce poulet et m'a demandé d'où il provenait. J'ai répondu que je l'avais acheté dans un foyer de travailleurs africains au bas de mon immeuble. Il a cessé de manger aussi sec et a déclaré : « Les Africains commettent des actes de Chirk ! » Suite à cet épisode, j'étais tellement écoeuré que je ne voulais plus me rendre dans la salle de prière de ce foyer. Lorsque je n'avais pas le choix, j'y allais mais je priais tout seul. Ou plus exactement, je faisais semblant de suivre leur prière collective, mais en réalité, je priais seul. Je m'explique : quand on prie en islam, on suit l'imam, dont le nom signifie « celui qui est devant », le guide. Je refusais de considérer un Africain comme guide, mais je n'avais pas d'autre lieu pour prier ; je me mettais au fond, mais dans mon cœur, donc devant Dieu, je déclarais en quelque sorte que je ne le suivais pas. Je me considérais donc comme mon propre imam. Je me suivais moi-même pour ne pas suivre l'imam africain.

En réalité, bien entendu, on était profondément raciste dans tous les sens du terme puisqu'on assignait à cet imam un islam pas orthodoxe du fait qu'il était noir... Pourtant, on connaissait notre Sunna sur le bout des doigts, notamment la fameuse phrase du

Prophète (PSL) : « Ô gens ! Vous avez un seul Dieu et vous venez d'un seul père ! Il n'y a pas de différence entre un Arabe et un non-Arabe ni entre un Blanc et un Noir si ce n'est par la piété. »

Djihadiste en âme et conscience

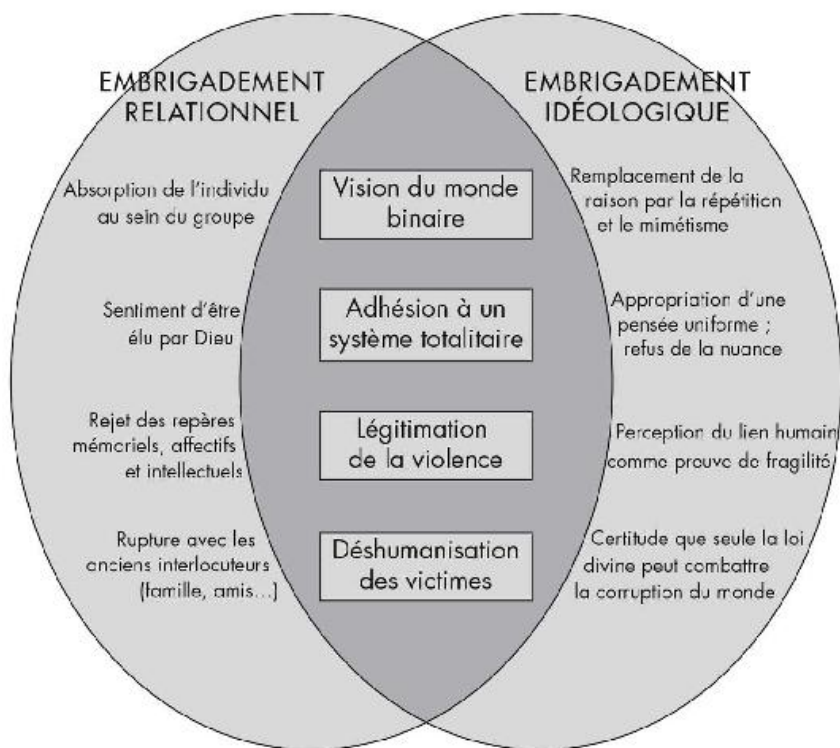
Le Taghout était une notion très utilisée chez les djihadistes. On en parlait énormément. À l'époque, comme je l'ai évoqué précédemment, la démocratie n'était rien de moins que Satan. Je n'étais pas capable d'expliquer pourquoi. Je la percevais uniquement comme un système qui permettait d'ériger des lois humaines, donc d'égaliser Dieu. On citait le verset 44 de la sourate 5 : « Ceux qui ne jugent pas d'après ce que Dieu a fait descendre, ceux-là sont les mécréants », le verset 45 de la même sourate : « Ceux qui ne jugent pas d'après ce que Dieu a fait descendre, ceux-là sont les injustes » et le verset 47 : « Ceux qui ne jugent pas d'après ce que Dieu a fait descendre, ceux-là sont les dévergondés. »

Ces versets cristallisaient les divergences entre tous les musulmans. La plupart comprennent ce verset dans le sens où on ne peut se soumettre qu'à une loi qui ne va pas contre l'éthique de l'islam : celle qui nous demanderait de faire du mal à son prochain ou de voler des pauvres ne serait pas légitime. Pour les salafis et les djihadistes, ces versets signifient que l'on ne peut se soumettre qu'à une loi divine. Leur désaccord ne concerne que l'interprétation du terme « mécréants », employé dans le premier verset. Pour les salafis, ces versets évoquent un grave péché, et la mécréance dont ils parlent relève de la baisse de foi. Pour les djihadistes en revanche, ces versets évoquent la mécréance pure et simple, c'est-à-dire l'apostasie : celui qui ne juge pas d'après la loi divine n'est plus musulman, même s'il respecte les cinq piliers de l'islam et qu'il a un bon comportement. J'ai vu apparaître le terme *takfiri* à partir de ce moment-là. Lors de nos débats, les salafis se sont mis à traiter les djihadistes de *takfiri* (ceux qui jettent l'anathème sur un autre musulman parce qu'il a commis un

péché). Eux aussi étaient capables de juger mécréant un musulman qui avait, de leur point de vue, commis un acte d'apostat, par exemple celui qui ne fait pas la prière. Mais ils n'acceptaient pas que les djihadistes fassent le *takfir*¹⁸ de tous ceux qui n'appliquent pas la loi divine. J'étais perdu et je voulais résoudre ce débat par moi-même. À partir de quand peut-on faire le *takfir* d'un musulman ? J'avais déjà atteint un niveau de raisonnement où je trouvais normal qu'un musulman puisse faire le *takfir* d'un autre, autrement dit, je trouvais normal que certains possèdent la vérité et d'autres non. Aujourd'hui, ces propos me choquent. Je réalise que finalement, on prenait la place de Dieu sans problème. Mais je ne l'aurais jamais exprimé ainsi à cette époque : loin de moi l'idée de remettre en cause l'idée de jugement ! Mes questionnements concernaient la manière de trouver le jugement qui correspondait à l'erreur commise. Et certaines erreurs méritaient que leur auteur soit traité d'apostat, tout simplement. En faisant le *takfir* d'un musulman, on avait l'impression d'appliquer la loi de Dieu.

En comparant les textes de savants très différents, ceux des salafis et ceux des djihadistes, j'en suis venu à considérer que l'argumentation des salafis était basée sur de la malhonnêteté intellectuelle : certaines citations étaient inventées, d'autres étaient arrangées, certains livres étaient même reconnus comme mensongers par certains d'entre eux. J'avais le sentiment que les savants salafis avaient les mêmes raisonnements que les djihadistes mais que, pour une raison obscure, ils refusaient de s'aligner sur la compréhension des djihadistes... Plus je lisais, plus j'en arrivais à la conclusion que les salafis, ou pseudo-salafis comme on aimait les appeler, faisaient fi d'un grand nombre de vérités, qu'ils allaient jusqu'à cacher les avis de leurs propres savants lorsque ces derniers n'allaient pas dans leur sens. Pour moi, c'était devenu clair comme de l'eau de roche : puisque ces derniers ne disaient pas la vérité sur certains points, comment leur faire confiance ? Mes frères djihadistes avaient en revanche raison sur tous les plans : l'obligation d'appliquer la loi divine, l'apostasie pour celui qui ne s'y soumet pas, le devoir du djihad pour la rétablir en pays musulman. En fait, lorsqu'un musulman ne peut vivre que dans un pays où la loi divine est appliquée, on tend à imposer cette loi divine dans le même mouvement et on légitime le djihad. Passer de l'un à l'autre va très vite. C'est presque instantané.

LA DOUBLE FACE DE L'EMBRIGADEMENT



À partir de là, j'ai donc pris conscience des grandes différences entre salafis et djihadistes. Je suis alors consciemment devenu pro-djihadiste. Je traitais les salafis de *mourjis* (musulmans qui considèrent que la foi est dans le cœur, quelles que soient les fautes que l'on commet). Eux me traitaient de *takfiri*, ce qui me procurait en vérité une certaine fierté. Bien sûr que j'étais un *takfiri*, bien sûr que certains musulmans ne méritaient pas d'être considérés comme musulmans s'ils n'appliquaient pas la loi divine. Cela ne me posait aucun problème. Le glissement a été très simple parce que j'étais convaincu que les djihadistes étaient les seuls vrais salafistes. J'ai pris alors pour « islam comptant » tout ce qui provenait des djihadistes.

Prendre les armes contre l'agresseur

Avant de basculer dans la légitimation de la violence, je me méfiais du monde. J'y vivais comme en terrain étranger, sans chercher à m'y faire une place, mais je n'avais aucune volonté de violence. Tout a basculé à partir du moment où j'ai entendu parler d'Ali Belhadj et de l'actualité politique de l'Algérie. Je percevais le peuple algérien comme opprimé, obligé de prendre les armes pour pouvoir appliquer les lois de l'islam. La politique de l'Algérie me donnait l'occasion d'imaginer concrètement ce qu'il faudrait faire pour améliorer la situation, ce qui me portait à légitimer la violence. Tout m'a été apporté sur un plateau : le problème et la solution. Je ne pouvais plus être contre le djihad, sinon cela aurait signifié que j'étais favorable à l'armée du gouvernement algérien. Mon monde était déjà binaire, mais l'étendue de mes options se rétrécissait comme une peau de chagrin : le djihad d'un côté, l'armée du gouvernement algérien qui oppresse les musulmans de l'autre. Je légitimais la violence pour combattre ce gouvernement. J'ignorais que j'entrais dans une logique infernale, à partir de laquelle j'allais légitimer la violence dès que j'aurais le sentiment qu'un musulman était opprimé.

Mes frères ont rapidement attiré mon attention sur d'autres groupes djihadistes, qui se présentaient comme les défenseurs des musulmans opprimés aux Philippines, au Daghestan, en Tchétchénie. Alors que je prenais les djihadistes pour des meurtriers quelques mois auparavant, je me sentais désormais immédiatement proche d'eux et ils étaient au cœur de toutes nos conversations. On s'identifiait à eux. Ils étaient actifs, ils étaient des héros, des hommes qui allaient au bout de leurs convictions. On parlait d'opérations et non d'attentats. Il ne s'agissait pas de jouer sur les mots, on estimait vraiment que les

djihadistes agissaient en légitime défense. On s'échangeait des nouvelles à chaque fois qu'on se voyait, le plus souvent à Mantes-la-Jolie. On se donnait des instructions pour avoir accès à des informations fiables. Même sur Arte, considéré comme relativement fiable par mes compagnons djihadistes, il fallait prendre l'information avec des pincettes : quand ils donnaient un chiffre de morts dans les rangs des gouvernements par exemple, il fallait le multiplier par dix car les *koffars* refusaient toujours d'avouer leur échec... C'était le début de la banalisation du djihad.

Alors qu'on prétendait détenir la vérité en islam, il ne m'est jamais venu à l'esprit d'examiner le bienfondé du djihad sous un angle théologique. Je n'ai assisté qu'à un seul débat, dans lequel les invités se demandaient si le djihad était une obligation collective ou individuelle. En fait, il faut savoir que dans la théologie musulmane traditionnelle, le djihad signifie « effort » et qu'il s'agit d'abord d'une lutte intérieure pour faire le bien et combattre le mal, les tentations et les sentiments qu'on estime néfastes : la jalousie, l'envie, l'orgueil, le manque de solidarité... On appelle « djihad de l'âme » ou « djihad intérieur » le fait d'accomplir des efforts sur soi pour être plus généreux, comme je suis en train de le faire en écrivant ce livre. Ensuite, il y a l'autre djihad, celui qui est lié à la notion de légitime défense, assez similaire à la notion de guerre juste dans la théologie chrétienne. Dans la littérature musulmane, pour avoir l'autorisation de se défendre, les conditions sont énoncées depuis des siècles : il y a une relation entre l'agression d'un espace musulman, la population de cet espace mise en danger, et la permission du gouvernement de se défendre. Les savants ont toujours fait la différence entre deux types de djihad : le djihad défensif et le djihad offensif. Dans le premier cas, quand l'ennemi vient attaquer les musulmans sur leur terre, la défense est automatique, même s'il n'y a pas de concertation des gouvernants, car l'obligation de se défendre est évidente. Dans le second cas, quand les musulmans sont à l'initiative du combat, il appartient aux autorités de vérifier que les conditions de légitime défense sont bien réunies. Je n'avais jamais entendu parler de ces notions. D'ailleurs, je n'ai compris la théologie musulmane traditionnelle du djihad qu'une fois que je suis sorti du djihadisme.

Les djihadistes ne s'embarrassaient pas de telles subtilités : toutes les situations où ils menaient le combat relevaient pour eux du djihad

défensif. Ils pensaient appliquer le djihad défensif en Algérie, en Tchétchénie, etc. Le fait que les gouvernements abandonnent la loi islamique était interprété comme une agression, agression qui justifiait la prise d'armes. Leur vision de l'Histoire était simple, ils estimaient que jusqu'à la dissolution du califat ottoman de 1924, la loi islamique avait été appliquée. Il fallait revenir à cet âge d'or. Les djihadistes décrétaient donc que l'absence d'application de la loi islamique était comme une condition valide pour être en légitime défense sur sa propre terre. Nul besoin de demander l'autorisation à une quelconque autorité dans la mesure où cette dite autorité, le gouvernement donc, était justement l'ennemie. La notion de djihad défensif était donc interprétée de manière extrêmement large. On pouvait attaquer directement.

D'autre part, les djihadistes interprétaient la notion de djihad offensif au pied de la lettre. Ils étaient persuadés que l'islam prônait l'obligation de prendre les armes pour propager la foi, au moins une fois par an. Autrement dit, ils pensaient être dans l'obligation d'attaquer un pays non musulman. À l'issue de la conquête musulmane, les habitants de ce pays se verraient proposer trois options : se convertir, payer une dîme (sorte d'impôt) ou mourir. Il faut préciser que la dîme ne pouvait être proposée qu'aux gens du Livre, c'est-à-dire aux juifs et aux chrétiens, et non pas aux athées ou autres communautés non monothéistes. Pour les djihadistes donc, ces derniers n'avaient que deux options : se convertir ou mourir. À l'époque, nous n'avions même pas besoin de recourir à cette notion de djihad offensif tant les djihads défensifs étaient nombreux et prioritaires. Pour entamer un djihad offensif, encore eût-il fallu avoir un gouvernement vraiment musulman qui applique la loi islamique selon nos critères ! Un tel gouvernement n'existait pas ; nous étions la seule organisation légitime : Al-Qaida signifie d'ailleurs « la base » en arabe. Mais nous n'avions pas de territoire... Et pour en obtenir, nous devions d'abord gagner nos djihads défensifs. Une fois que nous aurions mis en place un gouvernement islamique, nous pourrions envisager d'étendre notre territoire.

À cette époque, ma vision du monde était extrêmement simple : chaque situation dans laquelle des musulmans étaient opprimés exigeait que l'on s'engage dans un djihad défensif contre les gouvernements des pays concernés. C'était le cas de l'Algérie, de la

Tchéchénie et des Philippines. Ma notion d'oppression était très large. Le simple fait qu'un gouvernement musulman n'applique pas la loi divine était synonyme à mes yeux d'oppression du peuple. Je me mettais à la place des musulmans, comme si nous ne formions qu'un seul corps ; aujourd'hui, je me rends compte que cette histoire d'oppression n'était qu'un prétexte. Je ne connaissais même pas l'histoire des Philippines et pourtant je défendais les djihadistes qui attaquaient ce pays. En réalité, je défendais les djihadistes uniquement parce que c'étaient des djihadistes ! Le djihad n'était pas tant un moyen d'obtenir la justice qu'un objectif en soi.

Entre doute et fascination

L'application de la loi de Dieu devenait donc une obsession, et le djihad, seul moyen d'y parvenir, une évidence. Mon identité de musulman était intimement liée à cette notion. Le djihad était devenu notre identité, notre raison d'être. Il avait remplacé le *qamis* comme symbole de cohésion et il constituait désormais le ciment de notre groupe. De toute façon, nous étions contraints d'abandonner le *qamis* car il attirait l'attention sur nous. Nous étions sur nos gardes. Le secret du djihad nous liait de plus en plus. Le sentiment de paranoïa aussi, qui augmentait avec la démocratisation des téléphones portables. On se réfugiait dans des appartements, mais on veillait à fermer les fenêtres. Quand le soleil nous aveuglait, ça faisait un petit flash et on se jetait sur les rideaux, persuadés que le voisin nous prenait en photo. Cela nous aurait menés à une double peine : la prison sur terre et l'enfer dans l'au-delà...

Quand on se retrouvait, on se lâchait. On se voyait comme les grands libérateurs du monde. Non seulement on détenait la vérité, mais on allait appliquer la loi divine.

J'étais parfois assailli par le doute, notamment quand je voyais des civils morts – mais je me répétais que les djihadistes détenaient la vérité et n'avaient pas peur de la dire et de la défendre. Cette version permettait de dissiper aussitôt mes questionnements. De toute façon, les doutes, c'était tabou, on ne pouvait pas en parler. Certains de nos frères engagés étaient morts, l'arme à la main. En avouant nos doutes, nous aurions sali leur honneur. Douter, c'était trahir. La seule chose à laquelle on aspirait, c'était d'avoir la même conviction qu'eux. Les doutes étaient la conséquence d'ambiguïtés. Reconnaître que nous avions des doutes serait revenu à reconnaître que nous nous étions

laissé influencer par les autres, ceux qui ne possédaient pas la vérité, alors que le contrat de base consistait justement à se couper des autres pour se préserver. La question du doute existait chez chacun d'entre nous, mais personne n'osait en parler, cela aurait remis aussi en question notre virilité. Il fallait l'étouffer au plus vite. De toute façon, on était tellement nombreux à suivre cette direction qu'on était sûr de ne pas se tromper.

Un jour, Cheikh Coco m'a demandé pourquoi je ne raccourcissais pas mes prières. Je me suis étonné de cette question car dans l'islam on raccourcit les prières lorsqu'on est en voyage, au moins à quatre-vingts kilomètres de chez soi. Or je n'étais pas en voyage, donc je n'appliquais pas cette dérogation, qui veut faciliter la pratique du culte face aux difficultés d'un déplacement. Cette dérogation était reliée dans mon esprit à des conditions géographiques. Il m'a alors fait remarquer que je ne pouvais pas me considérer comme étant chez moi puisque je résidais dans un pays qui n'appliquait pas la loi islamique ! Tout s'est éclairé soudainement : bien sûr que je n'étais pas dans mon pays puisque la loi islamique ne s'appliquait pas... En fait, je n'avais pas de pays. J'étais apatride et je devais donc faire la prière du voyageur, qui comporte moins de cycles. À partir de ce moment-là, je n'ai plus fait de prière normale jusqu'à la fin de mon incarcération...

En parallèle, nous vivions de petits trafics en tout genre : contrefaçons de jeans Levi's, de montres Calvin Klein, de chemises Lacoste, etc., qui provenaient de Turquie et d'Espagne et que nous revendions. Pour nous, ces activités n'étaient pas moralement condamnables, d'autant plus que l'on considérait ces marques comme liées au sionisme. Mais progressivement, nous nous sommes orientés vers un autre type de business : le Ziga (du mot algérien qui désigne le geste de passer sa carte bleue dans le boîtier), à savoir le trafic de cartes bancaires. J'étais perturbé car il s'agissait évidemment de vol à mes yeux, mais je n'osais pas poser la question à mes frères. Cela aurait été interprété comme une accusation. Je décidais donc de mettre ma raison en sourdine : si mes frères le faisaient, c'est que la religion l'acceptait, tout simplement. Le trafic se normalisait. J'ai ensuite lu des ouvrages et découvert la notion de Ghanima qui signifie « butin de guerre ». J'en ai donc déduit que les cartes bancaires volées correspondaient à des butins de guerre. Je gardais un doute sur le

caractère licite de ce trafic, dans la mesure où leurs propriétaires auraient pu être musulmans. Voler des musulmans est strictement interdit. Voler des non-musulmans peut être admis, notamment si on se trouve en état de guerre. Or les djihadistes qui m'entouraient considéraient que nous n'étions pas en état de guerre en France mais plutôt en état de trêve, dans la mesure où on ne nous empêchait pas de prêcher. Donc je restais mal à l'aise avec ce trafic, sans pour autant cesser d'y participer.

Trois frères qui fréquentaient aussi les cours de Cheikh Coco sont partis pour l'Afghanistan : Hervé Djamel Loiseau, Brahim Yadel et Samir Ferraga. Notre groupe était passé à la vitesse supérieure. Jusqu'alors, on soutenait de tout cœur les djihadistes mais personne ne les avait rejoints. Je me questionnais fortement : qu'est-ce que je faisais ici ? Pourquoi n'irais-je pas les rejoindre aussi ? On partageait tout : les repas, les discussions, les vidéos, les *chechillas* (petits bonnets de prière)... Ma vie était sombre, j'étais angoissé et je me sentais seul. Il fallait que je parte. Peu de temps après le départ de mes compagnons, nous nous sommes rendus en Allemagne pour récupérer une voiture. C'était aussi l'occasion de retrouver notre Cheikh Coco qui était reparti vers Stuttgart. Nous étions en plein mois de ramadan. Il dirigeait les prières nocturnes dans une mosquée. Ce soir-là, il recevait un invité un peu spécial. Nos frères de Stuttgart nous ont conduits dans une salle un peu à part pour rencontrer cet invité prestigieux. Il s'agissait d'un ancien chef de guerre afghan, qui avait combattu contre les Russes. J'étais littéralement fasciné par le personnage. Tout chez lui suscitait mon admiration : sa manière de parler, de se tenir debout, de s'habiller... Cheik Coco, pour qui j'avais éprouvé tant d'admiration, semblait bien pâle à côté de mon nouveau héros. À l'aide d'un feutre et d'un tableau, il nous a dispensé son petit cours avec toutes les notions habituelles : Tawhid, Taghout, djihad... Je connaissais toutes ces théories par cœur, mais la manière dont il dessinait son schéma en reliant toutes ces notions était brillante. Son look m'aveuglait aussi : il portait un *qamis* court de type pakistanais sur un survêtement de sport. Le mélange des genres renvoyait l'image d'un type non seulement brillant, mais prêt à passer à l'action, un homme de terrain... Quand il parlait, de la même manière que Cheikh Coco, il me regardait droit dans les yeux. C'était un moment intense. J'aurais pu le suivre où il voulait, quand il voulait, comme il voulait.

Ce jour-là, un clin d'œil aurait suffi pour que j'abandonne père et mère. Heureusement, il ne m'a pas fait de clin d'œil et je n'ai pas osé lui demander de rester avec lui. Avec le recul, je me rends compte que la recherche d'un substitut de père et de famille a joué un rôle très important dans mon parcours. D'ailleurs, à l'époque, je répétais volontiers que c'étaient mes frères qui m'avaient éduqué. Je n'étais rien sans eux.

Mon 11-Septembre

Comme tout le monde, j'ai vécu le 11-Septembre en direct.

J'ai allumé la télévision et j'ai ressenti tout de suite une immense joie, je devrais même dire une profonde euphorie. À l'époque, je percevais les États-Unis comme une puissance intouchable. Je ne cachais pas mon plaisir à l'idée qu'elle soit ébranlée. Autour de moi, les quelques camarades du lycée avec lesquels j'avais gardé contact parlaient de catastrophe humaine. Les gens semblaient effondrés. Moi je ne voyais pas les victimes, mais seulement l'aspect symbolique de cet attentat : les responsables de toutes les injustices dans le monde avaient enfin été touchés ! Comme j'avais coupé le monde en deux, les musulmans d'un côté et les non-musulmans de l'autre, les questions liées aux « autres » ne m'atteignaient jamais. Je n'avais aucun état d'âme, ne percevais pas les victimes comme des êtres humains mais comme des complices. En fait, mettre en place des catégories nous permettait de ne pas nous poser de questions et de ne rien ressentir.

Une anecdote que j'ai entendue a toutefois soulevé des questions en mon for intérieur : un soir, l'ami d'un frère m'a raconté que le 10 septembre, il se trouvait dans l'une des deux tours. À un jour près, il aurait pu mourir avec les autres. Pourtant, rien n'aurait justifié qu'il soit victime. Cela m'a interpellé. Qu'est-ce qui justifiait que des morts civils soient tués en lieu et place d'un gouvernement ?

Je me sentais seul : la plupart de mes frères étaient incarcérés ou partis à l'étranger. Certains vivaient en Angleterre, d'autres en Allemagne... Je n'avais pas l'habitude de réfléchir seul. Mon groupe me manquait, surtout face à un événement d'une telle ampleur. Je ne me sentais pas capable de partir pour le djihad tout seul. Je me remettais à lire nos auteurs de référence, notamment leurs « fatwas du

11-Septembre ». J'y découvrais que « les innocents n'existent pas ». Autrement dit, selon les cheikhs, les humains étaient classés en deux catégories : les musulmans et les non-musulmans. La notion même d'humanité ne comprenait que les gens comme nous. Les non-musulmans avaient commis le pire crime qui était d'associer une autre divinité à Dieu, soit en adorant Jésus, soit en suivant leur rabbin, et dans tous les cas en se soumettant aux lois humaines... Donc ils étaient forcément coupables. Les cheikhs ajoutaient qu'en Amérique et dans les démocraties en général, le gouvernement ne pouvait prendre ses décisions qu'avec l'appui du peuple, donc ce peuple était tout aussi coupable que son gouvernement. Enfin, ils rappelaient que peu important les dégâts collatéraux du djihad, ce qui prime était l'objectif visé : en l'occurrence, affaiblir l'Amérique. Je lisais d'autres textes de savants que j'aimais auparavant, et je découvrais qu'ils allaient dans l'autre sens. Ils parlaient de la conquête de La Mecque par le Prophète (PSL) et faisaient remarquer que cette dernière n'avait pas été le fruit d'un combat, ce qui révélerait un choix de Dieu de ne pas faire couler de sang inutilement. Pour eux, cet exemple montrait que la vie humaine devait être préservée dans la mesure du possible. Si une effusion de sang se produisait, cela devait provoquer une gêne dans le cœur des croyants. Cela me perturbait puisque j'avais éprouvé de la joie alors que des milliers de gens étaient morts.

J'avais des doutes, mais dès qu'ils surgissaient, je me protégeais en me réfugiant dans la théorie du complot : la vérité était forcément manipulée. Ces avions ne pouvaient pas être liés à Ben Laden. Cela ne me paraissait pas possible. Je ne comprenais pas qu'on accuse aussi vite Ben Laden... Autre incohérence qui renforçait mes suspicions : l'histoire du passeport du terroriste trouvé dans les décombres malgré les kilomètres carrés de gravats. Ça ressemblait vraiment à un coup monté : Bush cherchait un prétexte pour attaquer l'Afghanistan.

Un peu plus tard, j'ai retrouvé quelques frères, et au cours de nos conversations, j'ai entendu le nom d'Al-Qaïda. C'était un véritable soulagement de connaître leur opinion sur Ben Laden. S'ils en avaient pensé du mal, j'aurais suivi. Mais ils en pensaient du bien, donc je me suis aligné sur leur avis et j'ai aussitôt oublié tout ce que je venais de lire. De toute façon, les moudjahidines (combattants de la foi) ne pouvaient pas se tromper. Ils étaient nos modèles. C'est à travers eux que nous vivions, déconnectés de la réalité. Je l'admirais : il était une

sorte de héros, de sauveur, de rénovateur. Nous nous appuyions sur un hadith qui énonce : « Dieu enverra à cette communauté à la fin de chaque siècle une personne qui renouvellera sa religion. » Les djihadistes d'Algérie nous avaient déçus en commettant des exactions sur les femmes et sur les enfants, Ben Laden apparaissait comme le candidat capable de redorer le blason des djihadistes. Enfin, les vraies valeurs de l'islam allaient être appliquées. On y croyait dur comme fer.

La naissance de la filière des Buttes-Chaumont

Une ancienne connaissance m’a parlé de jeunes de notre âge qui fréquentaient la mosquée de Stalingrad et qui étaient en demande de conseils spirituels. Nous étions en 2002. Je suis parti à leur rencontre. Ces jeunes salafis refusaient de se mélanger aux autres salafis car ils leur reprochaient leur position sur le conflit palestinien, position selon laquelle les Palestiniens doivent abandonner la Palestine de la même manière que le Prophète (PSL) a quitté La Mecque pour pouvoir pratiquer son islam. Les jeunes salafis ont donc été très agréablement surpris par ma position pro-palestinienne. J’avais le même discours que les salafis mais je partageais le point de vue de ces jeunes sur la Palestine. Cette fois, j’étais dans la position du mentor, comme Cheikh Coco l’avait été pour moi quelques années auparavant. Ils écoutaient mes cours régulièrement. On se retrouvait tous les jours dans un coin de la mosquée, à l’abri des regards des gardiens. Je voulais leur apprendre ma version du Tawhid et quelques sourates du Coran. Mais ils étaient dissipés et il était vraiment difficile de leur faire apprendre quelque chose. Leur intérêt pour la religion relevait d’une crise d’adolescence à mes yeux. Ils utilisaient le *qamis* comme d’autres se teignent les cheveux en rouge, pour embêter leurs parents. Le groupe s’est progressivement disloqué. Les autres salafis de la mosquée m’ont également interrogé sur mes positions et j’ai rapidement acquis une réputation de djihadiste. Cette rumeur m’a paradoxalement fait de la publicité et bientôt, un nouveau groupe de jeunes intéressés par le djihad s’est adressé à moi à la sortie de la mosquée. Parmi eux, Chérif et Saïd Kouachi.

Nous avons passé des heures à échanger sur le Tawhid, sur la vie du Prophète (PSL) et autres thèmes habituels. Ces jeunes étaient

sérieux, ils avaient soif d'apprendre, posaient des questions et prenaient beaucoup de notes. Au début, on se retrouvait tous les soirs. C'était l'été 2003. Cette année-là, l'Amérique préparait son invasion de l'Irak. Un premier Français est alors parti pour l'Irak faire le djihad contre les Américains. Plusieurs mois plus tard, deux de mes élèves l'ont imité. J'avais largement encouragé ce départ.

Dans un premier temps, je pensais que la résistance irakienne était complètement récupérée par le parti Baas¹⁹. Je n'étais donc pas favorable à ce type de djihad ; je savais très bien que le parti Baas ne voulait pas instaurer la loi d'Allah. Puis ce premier djihadiste français est rentré d'Irak et a été accueilli comme un héros. Les fidèles soutenaient son action. Il avait de surcroît épousé une femme de quinze ans son aînée, comme Khadija, la première épouse du Prophète (PSL). Quelques jours plus tard, il est reparti, entraînant dans son sillage deux de mes élèves qui étaient alors en Syrie pour perfectionner leur islam. Je ne voyais toujours pas l'intérêt d'aider le peuple irakien sans perspective d'établir un vrai État musulman, mais je ne pouvais pas intervenir. J'étais un peu isolé car l'ensemble de mes connaissances pro-djihad, y compris mon nouveau cheikh, soutenaient l'Irak contre les États-Unis. En fait, à peu près tous les musulmans ont soutenu la résistance irakienne contre l'invasion des États-Unis. Toujours en désaccord, je me suis réfugié dans le silence, jusqu'à ce que je rencontre le petit frère du premier djihadiste pro-Irak. Ce dernier m'a appris que Ben Laden s'apprêtait à envoyer des forces en Irak. Si Ben Laden prenait cette position, cela signifiait clairement qu'il arriverait à imposer la charia malgré la présence du parti Baas. J'étais désormais convaincu par l'utilité de ce djihad tout simplement parce que je faisais confiance à Ben Laden. Il ne trompait personne et avait pour finalité d'imposer la charia.

Je devais rattraper le temps perdu et je me suis mis à organiser des quêtes d'argent pour préparer le départ de mes frères djihadistes. Mon rôle était surtout psychologique et je m'attachais à les encourager et à renforcer leur foi. À l'automne 2004, un autre frère nous a annoncé son départ, accompagné de Chérif Kouachi.

Les frères Kouachi

Les frères Kouachi avaient suivi mes cours à l'été 2003 puis avaient disparu. Plus tard, j'avais appris que Chérif était retombé dans l'alcool et avait lâché la religion. À l'automne 2004, ils sont revenus suivre mes cours. Un frère m'a alors averti que Chérif voulait partir pour l'Irak et souhaitait que je le forme au djihad. Quand nous nous sommes rencontrés, nous n'avons pas évoqué directement le djihad. Nous étions dans une espèce de climat de suspicion mutuelle, chacun essayant de deviner ce que l'autre savait. Je dispensais donc mes cours de religion sans évoquer le mot tabou. Un jour, je lui ai proposé de le mettre en contact avec un djihadiste de ma connaissance, afin qu'il lui donne des conseils sur le maniement des armes. C'était une façon de crever l'abcès, de lui montrer que non seulement j'étais au courant de ses projets, mais que je les encourageais. Il avait sauté sur ma proposition et à partir de ce moment-là, nous avons parlé ouvertement des thèmes du djihad. J'étais très heureux de participer à la préparation d'un frère qui partait combattre en Irak. Je pouvais enfin m'impliquer personnellement et répondre de mon mieux à ses questions sur des points précis comme la prière de la peur, les règles des funérailles, la prière du voyageur. Il ne connaissait pas grand-chose de l'islam. C'était un débutant. Je savais qu'il cherchait à échapper à ses démons qu'étaient l'alcool, le haschich et les femmes. Avec le recul, je crois que j'ai éprouvé une sorte d'empathie immédiate pour lui du fait que nos histoires étaient assez similaires. Moi aussi j'avais étanché ma soif de rigueur et trouvé mon chemin dans l'islam.

Chérif avait rapidement exprimé des idées personnelles : il voulait s'en prendre aux juifs « qui contrôlent le monde », mais surtout se

venger d'une ancienne connaissance qui avait fait du mal à un frère. Comme cet homme n'était pas musulman, Chérif estimait que le tuer revenait à faire le djihad. Tuer des juifs aussi, bien évidemment. Je le dissuadais de se disperser ainsi. De plus, j'estimais que nous avions un pacte avec la France. En effet, l'islam part du principe que le musulman accepte implicitement de respecter les lois du pays où il vit. Moi, je ne respectais pas les lois de la France puisqu'elles étaient humaines, mais j'étais contre l'exercice du djihad ici. C'était mon pacte à moi. Je refusais de tuer sur le sol français. Plus tard, en garde à vue, la police m'a appris que Chérif avait tenté de s'attaquer à un magasin juif avant de regagner l'Irak. Cela ne m'a pas vraiment étonné. La préparation d'attentat n'a pas été retenue judiciairement, probablement faute de preuves.

Pour le monde entier, Chérif et Saïd sont les « frères Kouachi », une seule entité. Pour moi, jusqu'au 7 janvier 2015, seul Chérif Kouachi était susceptible de prendre les armes. Il avait la haine. Il protégeait non seulement son grand frère Saïd, mais aussi tous les frères qu'il estimait floués. Je le sentais prêt à l'action. Saïd, au contraire, était un garçon posé, introverti. Son intérêt pour l'islam était plus théorique que politique. Il voulait apprendre et encore apprendre, mais ses capacités intellectuelles semblaient assez limitées : je le trouvais lent et obtus et son attitude passive m'irritait. Chérif, plus vif, était au moins capable d'argumenter. Je ne peux imaginer Saïd acteur de quoi que ce soit. C'est probablement par passivité qu'il a suivi son frère dans l'attentat contre *Charlie Hebdo*. À mes yeux, il ne peut en aucun cas être comparé au frère de Merah, considéré comme « l'homme de l'ombre » qui aurait poussé et préparé Merah. Saïd n'avait pas cette envergure. Il était plutôt « dans le suivisme ».

Le jour du départ de Chérif, je me suis fait attraper par la police. La veille, j'étais parti faire un petit footing avec lui dans le parc des Buttes-Chaumont. Le lendemain, on avait prévu de recommencer. À six heures du matin, lorsque j'entends sonner à ma porte, je m'attends à trouver Chérif mais je me retrouve nez à nez avec un policier, cagoulé, qui me met à terre pour me passer les menottes. Je suis embarqué dans leur voiture, avec une grosse capuche pour que personne ne puisse me reconnaître. Au moment où ils me notifient la garde à vue et me lisent les motifs d'inculpation, je ressens une

impression bizarre de familiarité. C'est comme si j'avais déjà vécu cette scène : de fait, nombre de mes frères me l'ont racontée. Pendant deux jours, j'ai nié les faits en bloc : non, je ne suis au courant de rien ; non, je ne sais pas ce qui se trame derrière mon dos ; oui, je suis contre le djihad... Ce qui est curieux, c'est que je n'avais pas l'impression de mentir complètement. C'est comme si je laissais échapper une autre voix qui était restée vivante, tapie au fond de moi.

Cette voix était celle des doutes que j'avais refoulés. Ces interrogatoires ont été un moment particulier. Les policiers se relayaient. Au fil des heures, une certaine promiscuité s'était créée. Je me suis retrouvé seul avec un moustachu qui m'a parlé de lui, de ses croyances et de sa vie. Il ressemblait à l'acteur Clovis Cornillac. Un autre s'est adressé à moi comme un grand frère : « Pourquoi gâches-tu ta vie comme ça ? Tu es si jeune... Passe des concours ! » J'ai beaucoup pensé à lui quand j'ai passé mon concours d'infirmier, bien des années plus tard.

À la fin de la garde à vue, j'ai fini par reconnaître les faits. De toute façon, je sentais que la police avait fait parler les autres. Ce n'était pas bon de continuer à nier. Je me suis mis à répéter pour me donner du courage : « Je peux reconnaître les faits car, de toute façon, je suis un homme de conviction, et je l'assume. » À la fin, cette phrase les énervait passablement. « Nous aussi, on a des convictions », me répondaient-ils. L'un d'entre eux m'a prévenu : « Notre travail est de te mener en prison. Mais quand tu en sortiras, on t'y fera retourner, et ainsi de suite... » En fait, ils voulaient en profiter pour coincer mon beau-frère, car ils me voyaient comme l'intermédiaire entre la filière djihadiste algérienne et la France. Ce n'était pas complètement faux sur le plan idéologique, il est vrai que nous partagions certaines valeurs, mais c'était complètement faux sur le plan des filières, nous n'évoluions pas dans les mêmes réseaux. Je n'avais plus beaucoup de liens avec mon beau-frère, que je considérais dans le fond comme pervers. Lui en était resté à son trafic de cartes bancaires volées, moi j'avais avancé tout seul, beaucoup plus loin, dans le vrai djihad.

Lorsque j'ai fini par reconnaître les faits et que j'ai endossé mon entière responsabilité, les policiers ont marqué le coup. Ils m'ont annoncé : « Alors c'est toi le roi. » Et pour joindre le geste à la parole, ils ont posé sur ma tête la couronne de la galette des rois qu'ils étaient en train de manger. Curieusement, j'ai ressenti un certain

soulagement. Mes idées étaient connues. Dans mon esprit, je me disais que je n'aurais plus besoin de me cacher après la prison. Je m'imaginai en train de prendre un micro une fois libéré pour rassembler tous les djihadistes de France... En attendant, je devais suivre les policiers pour rejoindre le Parquet où j'étais déféré. Ma couronne de galette des rois toujours sur la tête, je suis passé par la fameuse souricière du tribunal peuplée de cafards, qui sert aussi de centre de rétention pour les sans-papiers. Les clandestins qui attendaient leur expulsion n'ont pas été déstabilisés par ma couronne et m'ont sauté dessus pour me demander du tabac à travers la grille qui nous séparait. Je suis monté au premier étage, dans une cellule où il y avait des lits superposés. Mais il n'y avait pas de matelas. Je me suis allongé sur un sommier car j'étais mort de fatigue, et je me suis endormi. Le lendemain, je voyais le magistrat. C'était le juge Bruguière. À chaque pas, des gendarmes m'escortaient. Ils étaient impressionnés par le juge, qui était entouré par ses officiers de sécurité. Un avocat commis d'office m'a alors rejoint. Il m'a parlé rapidement : « Vous devez penser à votre défense et la jouer perso. » J'étais évidemment en profond désaccord. C'était bien mal connaître l'esprit djihadiste et sa relation au groupe ! De plus, je savais que, pour la police, c'était moi le gros bonnet. Au contraire, je priais pour endosser toutes les responsabilités de mon groupe car je me considérais comme un grand frère.

Bruguière était déjà venu me voir en garde à vue, au bout de deux jours, pour signer son renouvellement. Il m'avait dit : « Benyettou, ça fait combien de temps qu'on vous surveille ? » J'ai répondu : « Sept ans. » Il m'a rétorqué : « Faux, depuis 1997 ! » Il n'y avait qu'un an de différence. J'avais donc vu assez juste. J'étais surveillé depuis mes années lycée. Ensuite, il avait parcouru mes dépositions et m'avait regardé : « C'est n'importe quoi ! On connaît très bien la vérité. Ça ne sert à rien de mentir. On vous suit tous les jours depuis huit ans. » Puis il était reparti. Là, dans son bureau, c'était un autre ton. Bruguière était plus modéré. Il m'a résumé les motifs de ma mise en examen. Puis il m'a regardé droit dans les yeux : « Vous dites que vous avez un pacte avec la France puisque vous avez une carte d'identité française. Il n'y a qu'un problème : nous n'avons pas trouvé votre carte d'identité ! Cela signifie que vous comptiez passer à l'acte sur le territoire français. » Là, j'étais abasourdi car je me souvenais

exactement des gestes du policier qui était venu m'arrêter à la maison. Il avait pris ma carte d'identité dans ma sacoche. Je le voyais encore rabattre le plastique usé pour mieux la vérifier. C'était donc ce policier qui avait gardé ma carte, et j'étais soudain convaincu qu'il l'avait détruite. J'ai clamé mon innocence à Bruguière qui m'a rétorqué que les faits étaient là. Dès ma sortie, j'ai relaté cette injustice à mon avocat, qui est resté visiblement très sceptique. Il m'a suggéré de demander à ma mère de mieux chercher dans mes affaires, ce qui a achevé de me désespérer.

De prison en prison

J'ai été transféré à la maison d'arrêt de la Santé. Je me rappelle encore mon premier repas : macédoine de légumes servie chaude dans de l'eau. Depuis, je désigne la prison en l'appelant « la macédoine ». Je partageais ma cellule avec un autre détenu, interdit de séjour. La cohabitation se passait bien et, progressivement, j'ai réalisé que tout ce qu'on dit sur les prisons en termes de mauvais traitements et de viols relève de la légende urbaine. Par exemple, je m'étais promis de ne jamais aller à la douche et en promenade. Finalement, j'ai essayé et je ne l'ai pas regretté : les douches étaient individuelles et la promenade était calme. Personne ne m'a agressé. Quelques-uns me saluaient, sans connaître la raison de mon incarcération. Quelques jours après mon arrivée, j'ai croisé des frères djihadistes dans les couloirs. On était content de se retrouver : ils m'ont tout de suite envoyé plein de vêtements, des cantines, quelques livres et des cassettes, un poste pour les écouter, un petit chauffe-plat... En prison depuis de nombreux mois, leurs familles avaient eu le temps de leur fournir tous ces objets. C'est un surveillant qui me les a transmis. J'ai été très surpris en écoutant ces cassettes : certaines parlaient ouvertement de djihad. Il y avait aussi des *anachid* (chant religieux) sur le thème du combat religieux. Je me rappelle encore le refrain de l'une d'entre elles : « Mon doigt restera toujours sur la gâchette. » Je n'écoutais habituellement pas de musique, mais le rythme et la mélodie étaient si prenants que la chanson pouvait me rester dans la tête toute la journée. Les frères m'ont expliqué le fonctionnement de la prison, comment faire sortir un courrier sans qu'il soit lu par le juge. Ils m'ont donné des instructions : ici, ce n'est pas la peine de faire la *dawa* (le rappel, donc du prosélytisme) car les gens sont fourbes et ne

cherchent que les remises de peine. Ils te dénoncent facilement aux chefs. Mieux vaut rester dans son coin et ne pas faire de vagues.

Je suis entré peu à peu dans le quotidien de la prison : le sport, les discussions, les repas... Au bout d'un mois, je me suis retrouvé seul en cellule. Mon motif de détention commençait à être connu. Les chefs m'ont expliqué que j'avais le statut de détenu particulièrement signalé (DPS). C'est pour cette raison que j'étais toujours accompagné dans mes déplacements, que j'étais seul en cellule, que je n'avais pas le droit de travailler et que je changerais de cellule régulièrement. Je n'avais aucune nouvelle de mon instruction : ni date de jugement ni rendez-vous avec un juge. Une année entière s'est écoulée sans que je le rencontre. Je voyais uniquement le juge des libertés et de la détention, qui renouvelait mon mandat de dépôt tous les quatre mois, en me répétant la même phrase au moment de me dire au revoir : « J'espère que vous allez bientôt être auditionné. » Dans ma tête, cela raisonnait comme un mauvais présage. J'allais rester là toute ma vie. À vrai dire, cette idée n'était pas réellement une source d'angoisse. Je n'en souffrais pas vraiment. Je me sentais mieux à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il faut dire que certains jeunes de mon quartier, interviewés dans un reportage, avaient déclaré : « Si on avait su qui il était, on l'aurait amené chez le boucher ! » Ils étaient amis avec un de mes élèves partis pour l'Irak et m'en voulaient, à juste titre. Je ne faisais partie d'aucune cité. J'aurais été incapable de me défendre sans mes frères. Les mois passaient. Je rencontrais de nouveaux camarades dans les cours de promenade ou pendant les parloirs. On donnait rendez-vous à nos familles en même temps, pour se revoir le même jour. On s'échangeait des livres, des cassettes, et surtout des conseils « de frères » : la prison est juste une épreuve, la peine sera proportionnelle à la force de notre foi, l'incarcération est là pour nous raffermir. En fait, on se préparait à une grosse peine, qui viendrait valoriser notre engagement.

À cette époque-là, deux djihadistes pouvaient se retrouver dans le même bâtiment. Mais mes surveillants m'empêchaient de me rapprocher de mes camarades et trouvaient toujours des prétextes pour refuser mes demandes. J'en souffrais beaucoup. Je n'avais qu'une envie, c'était de les retrouver, au point que je développais une véritable obsession. Heureusement, il y avait tellement de djihadistes dans la prison que j'en retrouvais toujours pendant les promenades.

L'administration transférait inlassablement les djihadistes de prison en prison pour éviter que nous ne soyons en contact, mais nous étions trop nombreux. Mes nouveaux camarades n'étaient pas les plus aguerris de mes frères, ni les plus savants, mais je me contentais de leur compagnie. Nous avions une bonne réputation auprès des autres détenus parce que nous étions considérés comme des hommes droits et généreux. Ils nous envoyaient des plats parfois. Même ceux qui étaient en désaccord avec nous sur le djihad gardaient des bons contacts avec nous. Certains détenus de droit commun cherchaient notre protection. Si les histoires de savonnettes dans la douche relèvent de la fantasmagorie populaire, les bagarres et les tentatives d'intimidation ou de meurtre existent bel et bien. D'ailleurs, même les surveillants comptaient sur nous pour réguler les bagarreurs. D'autres détenus nous considéraient un peu comme des imams. Ils nous demandaient de leur communiquer les horaires de prière et de chanter l'*adhan* (appel à la prière) par la fenêtre, ce qui nous valait parfois des ennuis : un petit rapport par-ci, une petite convocation par-là... Rien de bien méchant. Je trouvais les rapports un peu hypocrites car ils parlaient de nuisance sonore. Pourtant, les appels à la prière n'étaient pas très bruyants par rapport aux discussions de fenêtre à fenêtre, sans compter la cacophonie des postes radio allumés au volume maximal. Plus courageux et plus justes, les surveillants recouraient à la laïcité pour contrer nos appels à la prière : nous devons respecter les non-musulmans. Mais cette espèce de double langage entre l'administration et les surveillants m'agaçait et délégitimait les rappels à l'ordre du cadre. Après une convocation, nous arrêtions quelques jours et nous recommencions aussitôt.

Nous n'avions pas d'aumôniers, ce qui était problématique pour certaines prières. Nous improvisions donc. Un jour, j'ai conduit la prière de l'Aïd pendant la promenade. Des mois plus tard, le juge m'a montré la photo qui avait été prise à cette occasion par les surveillants. Il appelait ça du prosélytisme. Pour nous, c'était juste une auto-organisation.

J'entretenais de bonnes relations avec le surveillant de sport. Un jour, un détenu lui a signalé mon motif de détention. Il a fait l'étonné : « Ah bon, tu es là pour ça ? » Mais je sentais que j'avais éveillé son intérêt. Il m'a demandé si je sentais au fond de moi que mon action avait été utile... Tous les autres détenus me regardaient, dans l'attente

d'une réponse virulente qui le remettrait à sa place. En fait, ses mots résonnaient en moi. Il ne me demandait pas de me justifier, de renier mon idéologie, il m'interrogeait uniquement sur mon ressenti. C'était la première fois que j'étais confronté à une telle question. Moi-même, je ne me livrais jamais à l'introspection. Jusqu'alors, j'avais envisagé la question de l'attentat-suicide sous un seul aspect : l'auteur de l'attentat martyr irait-il au paradis ou en enfer ? Était-ce bien un acte de guerre et non un suicide, lequel est interdit par l'islam ? On n'évoquait jamais les morts. Ils ne comptaient pas, ils n'existaient même pas pour moi. Tout à coup, on me demandait ce que je ressentais et non pas ce que je pensais. J'ai donc tenté de répondre de la manière la plus authentique possible : « Non, je sens que ce que j'ai fait n'a pas été utile. » Je venais de prendre connaissance, par la radio, de la multiplicité des attentats-suicides en Irak. Et face à la mort de tous les civils, mes doutes augmentaient.

Cette conversation avait modifié mon rapport au monde. Je continuais à suivre les règles liées à mon idéologie, mais je m'interrogeais de plus en plus sur mon ressenti. J'étais comme en apesanteur entre deux approches. Je crois que le fait de reconnaître mon erreur à haute voix, devant tout le monde, a constitué un premier déclic, une première faille dans mes certitudes.

À la recherche d'un nouveau groupe

Les deux premières années d'incarcération ont été également pour moi l'occasion de reprendre mes études. Depuis mon passage au lycée Voltaire, j'avais secrètement gardé l'espoir de faire des études un jour. Les responsables de l'enseignement en prison ont appuyé mon projet. Ils m'ont expliqué que pour bénéficier d'une remise de peine, il fallait passer le diplôme d'accès aux études universitaires, qui est un équivalent du bac. Mais ils ont vite compris que je préférais passer le « vrai bac » et m'ont soutenu. Plus que ça, le responsable de l'enseignement m'a pris sous son aile : il m'a trouvé un étudiant référent qui s'occupait individuellement de moi, suivait mon cursus, prenait de mes nouvelles, m'encourageait. J'ai compris qu'ils avaient vraiment envie que je m'en sorte, ce qui m'a encouragé davantage. Je n'avais pas envie de les décevoir. Le chef des surveillants de mon bâtiment s'en est mêlé aussi. À chaque fois qu'il m'apercevait, il m'interpellait : « Alors l'étudiant ! Ça avance ? » Au début, je m'étais inscrit sans vraiment y croire. Mais tant de personnes avaient confiance en mes capacités que je devais réussir. J'avais une nouvelle identité. J'étais étudiant. Et j'ai réussi. En juin 2006, j'ai obtenu mon bac dans la prison de la Santé.

J'ai ensuite été transféré à Fresnes, à cause de mon prosélytisme. L'organisation de cette maison d'arrêt m'a frappé. Tous les détenus qui passaient de maison d'arrêt en centre de détention s'arrêtaient à Fresnes. Il y avait un va-et-vient permanent dans cette prison « de triage », un turn-over digne d'une usine. Les cours de promenade étaient aussi étroites qu'un mouchoir de poche et ne pouvaient contenir qu'une vingtaine de détenus au maximum. Je me suis aperçu qu'il y avait toujours un leader pro-djihadiste au milieu des autres

musulmans. Par la fenêtre, ils m'ont informé que je pouvais changer de cellule pour les rejoindre lors de leur promenade : il suffisait que j'en fasse la demande. Mais ma demande a été refusée par l'administration. Je n'ai pas perdu espoir pour autant et j'ai tenté de constituer mon propre petit groupe, sans succès : les surveillants empêchaient tous les musulmans de s'approcher de moi. Les seuls autres détenus que je pouvais rencontrer en promenade étaient des Basques. Alors que je menaçais de devenir vraiment prosélyte et de les convertir, la directrice de la division m'avait répondu : « Bon courage, il n'y en a pas un qui parle français ! »

J'avais toujours le statut de DPS. Mais à Fresnes, mes restrictions étaient particulièrement pénibles. Ma cellule était au rez-de-chaussée, avec un double grillage. Je ne croisais pas les non-DPS. Nous étions six DPS et nous étions condamnés à tout faire ensemble : le sport et la promenade. Les autres avaient été condamnés pour des crimes de droit commun, surtout des braquages à main armée et des meurtres. Avec eux, je me sentais protégé. Les petits délinquants ne pouvaient pas me racketter ou me provoquer. J'ai retrouvé peu à peu l'ambiance de groupe solidaire. Les six DPS tenaient tête aux surveillants sur des points de détail pour marquer leur différence par rapport aux autres détenus. Par exemple, ils refusaient de marcher en file indienne tel que le règlement l'impose. Ils pouvaient aussi s'opposer à l'ordre de regagner leur cellule. Ils y retournaient quand ils le décidaient. Bien entendu, je faisais de même, puisque j'appartenais à ce nouveau groupe ! De toute façon, mon avis importait peu. Il n'y avait pas vraiment de hiérarchie dans ce nouveau groupe : chacun était son propre leader, même si trois d'entre nous commandaient plus que les autres... Certains surveillants haussaient la voix, d'autres faisaient semblant de ne pas s'apercevoir de notre comportement, et quelques-uns, minoritaires, cherchaient la bagarre. Ils nous encerclaient et enfilaient leurs gants, signe qu'ils étaient sur le point de taper. Heureusement, la présence de femmes surveillantes régulait la montée de violence entre surveillants hommes et détenus. L'une d'elles en particulier passait son temps à calmer ses collègues. Elle nous apaisait aussi, à tel point qu'un lien presque amical s'est créé entre le groupe des DPS et cette femme. Elle était devenue notre îlot d'humanité dans ce monde de fer. Le surveillant de la salle de musculation incarnait également une certaine humanité. Il s'adressait à nous comme à des

personnes dignes de respect. Nous échangeons sur nos familles, nos hobbies, nos soucis... On pouvait parler facilement de tout avec lui. Je remercie aujourd'hui ces personnes qui m'ont permis de garder un lien avec le monde.

Six mois après mon arrivée, j'ai été une fois de plus transféré, pour cause disciplinaire, comme mes autres compères DPS. Quand je suis arrivé à la prison d'Osny, j'avais le même espoir de trouver des frères pour la promenade. À ma grande surprise, les surveillants m'ont laissé au contact des autres musulmans. J'étais soulagé : depuis deux ans, j'attendais ce moment-là. Pourquoi ? À l'époque, j'aurais répondu que c'était pour parler d'islam. Je me demande aujourd'hui si ce n'était pas tout simplement par besoin d'appartenance à un groupe. À partir de ce moment-là, j'ai découvert le quotidien des frères en prison. Leur rapport à l'islam était plus identitaire que religieux. L'ensemble des détenus était ainsi divisé en plusieurs groupes identitaires assez géolocalisés : il y avait les Corses, les Basques, les mecs de Goussainville, les mecs de Garges, les mecs de Sarcelles et puis nous, les frères. Dans cette maison d'arrêt, on était identifié à son groupe d'appartenance. Quand une bagarre éclatait en promenade, chacun était obligé de défendre les membres de son groupe. Tous les détenus pratiquaient donc intensément le sport pour se fortifier. Dans le groupe des frères, on s'entraînait surtout contre les *koffars*, c'est-à-dire les non-croyants. De toute façon, aucun autre groupe n'aurait osé nous manquer de respect. Même le frère le plus frêle ne serait jamais embêté par personne. Les délinquants et les trafiquants ne voulaient pas nous « salir » avec leurs histoires. Ils ont toujours marqué une sorte de distance respectueuse envers ceux qu'ils perçoivent comme religieux, aussi bien dans la prison que hors de ses murs. L'appartenance à l'islam est un vrai bouclier. On devient pratiquement intouchable. C'est pour cette raison que certains détenus se convertissent. Je pense aujourd'hui qu'ils cherchent de la protection. Avec nous, ils trouvent à la fois un groupe qui va les protéger et une identité d'intouchables.

Ainsi, de nombreux détenus incarcérés pour viol, très mal vus par les autres, choisissent de se convertir. Ces détenus un peu particuliers sont appelés les « pointeurs ». Ils peuvent se faire racketter ou agresser à n'importe quel moment. À Osny, les détenus condamnés pour viol ont leur propre bâtiment et leur propre cour de promenade mais, par

manque de place, l'administration a été contrainte de mélanger ces détenus avec le reste de la population carcérale. Si la raison de leur incarcération était connue, les pointeurs s'enfermaient dans leur cellule et demandaient à prendre leur douche tout seuls. Les fuites provenaient souvent des surveillants car ils étaient seuls à accéder à ces éléments d'information. Une fois démasqués, ces détenus venaient vers nous pour être protégés. Quand ils se greffaient à notre groupe de frères, on n'était pas forcément au courant de leur situation. Ils apprenaient l'islam de manière assidue. Ce n'est que progressivement que l'on comprenait qu'il s'agissait en fait de délinquants sexuels. Mais comme entre-temps ils étaient devenus des « frères », c'était trop tard pour les rejeter. Un détenu m'a marqué : nous étions tous persuadés qu'il était là pour terrorisme. Il clamait que Bruguière était son juge, lançait des *Allah Akbar* sans cesse, accumulait les revendications liées à la pratique de la religion... Quelle n'a pas été ma surprise d'apprendre qu'il était incarcéré pour pédophilie !

Je commençais à prendre mes marques à la prison d'Osny. Une nuit, nous avons entendu un hélicoptère survoler la prison. C'était la panique générale et nous avons été transférés dans d'autres bâtiments dès le lendemain matin. J'étais à nouveau séparé de mes frères, mais je n'étais pas aussi désemparé que je ne l'aurais cru. J'étais un peu fatigué de cet islam identitaire de protection qui ne me correspondait pas.

Rejeté par mes frères

Dans mon nouveau bâtiment, je me suis mis à partager la vie et les activités de tout le monde. J'étais content d'être parmi les autres détenus mais ne pas parler d'islam me manquait. Je me suis inscrit au Culte musulman, même si j'avais entendu les pires choses sur l'aumônier. J'ai été agréablement surpris en le rencontrant. Il était très intéressant et me laissait m'exprimer, et même développer mes idées devant les autres. Cela me faisait du bien de pouvoir échanger sur des thèmes religieux et je n'éprouvais pas le besoin de provoquer qui que ce soit. Le quotidien s'est installé. Je participais à de nombreuses activités : jeu d'échecs, théâtre, sport, lecture, informatique, projection de reportages et j'en passe. Je me sentais de mieux en mieux, jusqu'à ce que d'autres frères arrivent. J'ai alors ressenti le besoin irrésistible de me rapprocher d'eux. Aujourd'hui, je pense que j'étais en phase de sevrage de mon groupe, et par conséquent de mon idéologie qui m'interdisait toute activité culturelle perçue comme du Chirk... Mais d'un seul coup, à la vue de ces frères, l'addiction avait refait surface, comme une sorte de rechute. Les nouveaux frères ne me regardaient pourtant pas d'un bon œil, d'autant que je m'étais mêlé à tous les détenus et que je pratiquais des activités normalement interdites. Pour eux, j'aurais eu le droit d'agir ainsi uniquement si j'avais cherché à convertir tous les détenus. Ils me reprochaient aussi de ne pas aborder certains thèmes, comme le djihad ou le fameux *Al-walaa wal-baraa* lorsque je prenais la parole pendant le culte. Un jour, ils m'ont dit clairement que je ne servais à rien. Cela a été un moment très douloureux pour moi. Je me demandais s'ils n'avaient pas raison. J'étais un peu perdu et je passais beaucoup de temps à cogiter dans ma cellule. On trouvait des prétextes pour se rencontrer, comme lors

d'un jeu de société, et on s'affrontait sur la question du Tawhid. Avant d'entrer en prison, ma conception du Chirk se restreignait aux chanteurs, aux footballeurs et aux hommes politiques. Ma conception du Taghout était large, incluant l'interdiction des lois humaines. Je me suis encore plus rigidifié à leur contact. En réalité, j'ai franchi une nouvelle étape à l'intérieur de l'idéologie djihadiste. Avant, je condamnais ceux qui appliquaient la loi humaine, mais tant que je ne l'appliquais pas moi-même, je ne me sentais pas en faute. Désormais, le fait d'être jugé par des gens qui appliquent des lois humaines me mettait en faute vis-à-vis de Dieu, comme si je devenais leur complice direct. Ma conception des lois humaines n'était pas nouvelle. Mais à l'intérieur de cette conception, mon statut avait changé : je n'avais plus besoin d'être actif pour fauter, je pouvais fauter en restant passif, en subissant la loi des hommes. Conclusion : je ne pouvais pas être défendu par un avocat qui se soumettait aux lois humaines.

Le pire, c'est que je n'étais pas totalement convaincu par leur démonstration théologique. Pourquoi me suis-je relié à leur avis alors ? Probablement par principe de précaution, comme on a l'habitude de dire quand on suit un groupe... « Au cas où ils auraient raison... » J'avais pourtant de sérieux doutes. Mais l'angoisse de l'enfer les étouffait et ma raison reculait. J'étais dans un état d'anxiété permanente. Je redoutais tant de commettre une faute que j'étais prêt à exécuter n'importe quel ordre du groupe, pourvu que j'évite ainsi l'enfer. De nouveau, alors que je m'étais épanoui avec les cours de théâtre, que j'avais écouté de la musique et sympathisé avec des non-musulmans, je tremblais de peur. Je n'arrêtais pas de me demander : « Voilà, j'ai fait telle ou telle chose, ne suis-je pas tombé dans la faute d'association ? N'ai-je pas fait du Chirk sans le savoir, comme je le redoute depuis si longtemps ? » Mon doute et ma culpabilité étaient tels que je n'étais même plus capable de dire simplement : « Je suis musulman, je sais que j'aime mon seigneur ! » J'étais perdu, noyé, tout mon être était absorbé par ce nouveau groupe. Quelques jours plus tard, j'ai donc révoqué mon avocat.

Le procès a eu lieu trois ans après mon incarcération. Je m'y attendais : l'instruction est longue dans ce type d'affaires. Je m'attendais aussi à une peine assez lourde. De toute façon, je ne me projetais pas vraiment dans un « après ». Le juge d'instruction, spécialisé en matière de terrorisme, M. Coire, m'avait prévenu : « Je

veux bien appliquer la demande de révocation de votre avocat, mais vous devez savoir que beaucoup de détenus qui se sont retrouvés seuls à la barre l'ont regretté. » J'ai eu de la chance car il avait la réputation d'être humain. Je lui ai quand même confirmé ma décision.

Au début de mon procès, j'ai enfin revu mes anciens frères des Buttes-Chaumont. Je ne les avais pas recroisé depuis des années. C'était l'occasion de prendre des nouvelles. Je pensais qu'au moment du jugement les faits dont on m'accusait seraient déroulés suivant la chronologie. En réalité, la juge a fait une synthèse sans m'interpeller. J'étais un peu frustré car je ne pouvais pas revenir sur quoi que ce soit. C'était un peu comme si tout ce que j'avais dit au cours de ces années était gravé dans le marbre. J'aurais aimé peaufiner, préciser, corriger. J'assumais mon rôle et mon action, mais j'avais à cœur de donner tous les éléments qui permettaient d'en comprendre la cohérence. À la fin de cette synthèse, la parole m'a été donnée. La juge était à l'écoute. J'ai donc pu prendre la parole à chaque fois que j'en avais envie. J'étais le seul à ne pas avoir été traité de menteur par le procureur. Les autres avaient du mal à reconnaître leurs responsabilités. Mais ils ne me chargeaient pas. Au contraire, même Chérif Kouachi a revendiqué son autonomie dans son processus de radicalisation. Je n'étais pas très à l'aise face au public. Je tentais de ne pas trop le regarder. Je me souviens d'un homme un peu âgé, au milieu de la salle, qui portait une veste en cuir. Il était là pendant tout le procès, du matin au soir, le visage fermé, les bras croisés. Je sentais son regard sévère sur moi. Je me suis longtemps demandé qui il était : un simple citoyen ? Le proche d'un jeune djihadiste ? Un sociologue ?

Je me suis fabriqué peu à peu une sorte de carapace de défense. Au départ, quand je rencontrais les juges, je parlais normalement. Je me suis rendu compte que mon discours ne les touchait absolument pas. J'avais donc décidé d'utiliser un français assez soutenu. Cela me permettait de me distancier de mes émotions, comme si je parlais d'un autre. Aujourd'hui encore, quand je m'adresse à des journalistes, je suis souvent plus concentré sur la forme que sur le fond. Pendant le procès, ma manière de parler a impressionné certaines personnes. À la fin du procès, lorsque les avocats ont fini leur plaidoirie, j'ai pris la parole et me suis lancé dans un très long discours, jusqu'à ce que j'en ai mal à la gorge. En substance, je montrais que la procédure reposait sur un fantasme. Tout le monde parlait du principe que j'avais

endoctriné les autres djihadistes et je remettais en cause le principe même de l'embrigadement. Pour moi, personne n'embrigadait personne. La vérité apparaissait tout simplement. Je ne niais pas l'importance des interactions humaines. Mais je mettais en avant le fait que chacun de nous était convaincu de la nécessité de se défendre contre les mécréants. Cette résistance musulmane était obligatoire contre l'oppression. J'étais assez satisfait de mon propos. C'est un exposé plutôt qu'une défense. Le procureur m'avait condamné quelques jours auparavant à huit ans d'emprisonnement, ce qui m'avait plutôt soulagé, car j'étais persuadé qu'il allait demander la peine maximale de dix ans, surtout avec la médiatisation de l'affaire. En effet, notre arrestation était relayée par tous les journalistes car nous étions la première filière djihadiste française démantelée en lien avec l'Irak. Ma photo avec mes cheveux longs et mon keffieh-turban rouge s'affichait dans tous les journaux et sur toutes les chaînes de télévision.

J'avais déjà effectué plus de la moitié de la peine. C'est ce soulagement qui m'a permis de m'exprimer avec sincérité. Un mois et demi plus tard, j'ai été convoqué pour connaître le verdict du juge : je n'étais finalement condamné qu'à six ans. Après déduction des jours de sûreté et des remises de peine, il ne me restait plus qu'un an de peine à purger. J'ai remercié la juge, non par politesse mais par sincérité. J'aurais bien voulu obtenir plus d'explications : quels éléments de mon discours avaient joué en ma faveur ?

Je n'ai donc pas regretté d'avoir révoqué mon avocat. Sur le plan humain, la relation avec la juge a été très riche : en termes d'échanges, mais aussi en termes de respect. Elle nous a octroyé une suspension d'audience à l'heure de la prière, ne nous a pas tenu rigueur du fait que l'on refusait de se lever lorsqu'elle entrait dans la salle... Ce n'était pas parce que c'était une femme, contrairement à ce qu'ont pensé de nombreuses personnes. Se lever revenait de notre point de vue à s'incliner comme pendant la prière, et donc à considérer la juge comme l'égale de Dieu, commettant ainsi le péché de l'association (le Chirk). Avec le recul, je mesure à quel point cette juge était professionnelle : elle a jugé les faits, au-delà de notre comportement.

Lorsque la peine a été prononcée, curieusement, mon sentiment s'est inversé. Je ne saurais expliquer pour quelle raison, mais j'en

voulais soudain au monde entier : à la justice, aux institutions en général, à mon pays tout entier. Je crois que c'est l'absence d'explications qui me déstabilisait. Pourquoi la juge avait-elle été si clémente ? J'avais reçu une peine sans leçon de morale et la justice me semblait bien arbitraire, dans sa sévérité aussi bien que dans sa complaisance. De plus, notre procès avait eu lieu en même temps que celui d'un faussaire de papiers d'identité. Une telle association des deux affaires semblait complètement incongrue, le gouvernement qui rendait justice de la sorte ne pouvait être qu'une dictature.

Ma haine contre mon pays n'avait jamais été aussi forte. Me condamner sans me dire pourquoi relevait à mes yeux de l'agression. Tous les ressentiments qui s'étaient accumulés depuis des années ressurgissaient : ressentiment contre la police qui avait laissé les frères multiplier des allers-retours entre l'Irak et la France pendant de nombreux mois avant de nous arrêter, ressentiment contre le policier responsable de la perte de ma carte d'identité (plus tard retrouvée dans mes affaires de prison) qui avait provoqué l'accusation injuste du juge Bruguière, ressentiment contre le système carcéral et les frustrations de l'enfermement... Un petit détail, la non-explication de mon jugement, avait suffi pour que tout d'un coup, tout me revienne en boomerang. Je ne croyais plus en rien ni en personne. Mon nouveau groupe de frères attisait cette haine : la France n'était pas notre pays, on ne devait en rien la respecter.

Puis j'ai fait le point sur mes quatre dernières années. Le juge d'instruction avait été exceptionnel, allant jusqu'à intervenir pour que je récupère mes livres. « Jamais je ne m'opposerai à ce que tu lises, quel que soit le livre. » Il avait tenu parole et j'avais récupéré mes ouvrages théologiques. Ce n'était pas rien. Le procès aussi s'était bien déroulé. Je le savais. Je retrouvais peu à peu ma raison. Cette fois-ci, j'en étais certain : plus jamais je ne rejoindrais des frères djihadistes, plus jamais je ne laisserais d'autres personnes penser à ma place. Ma décision était irrévocable.

À la recherche de nouveaux repères

À peine libéré, j'ai revêtu mon uniforme, mon *qamis* qui m'attendait depuis quatre ans. Longtemps, j'avais redouté cet instant. J'avais beau essayer de me concentrer sur le présent, une grande anxiété m'a immédiatement envahi. Je ne pouvais pas retourner dans mon quartier seul, sans protection. J'avais peur. Avant de retrouver ma famille, j'ai donc rejoint mes frères djihadistes sortis de prison avant moi... Avec eux, rien ne pouvait m'arriver. Pourtant, ma famille me montrait qu'elle était là pour moi. Ma mère n'a jamais caché son profond désaccord, mais elle ne passait pas des heures à me faire la morale, un peu comme si elle sentait que la meilleure façon de m'aider consistait à m'encourager à passer à autre chose. J'étais heureux et rassuré de ne pas être rejeté par mes parents, mais j'avais quand même besoin de retrouver mes frères du djihad.

Moi qui m'étais juré de couper les ponts avec eux, de reprendre ma vie en main, de travailler, je me suis empressé de retrouver mes chaînes. Parler du passé avec mes frères me rassurait. La bulle autour de nous se refermait. Rapidement, j'ai éprouvé le besoin de parler de religion avec plus d'intensité, ce qui m'a amené à fréquenter d'autres musulmans. Je me suis remis à donner des cours d'arabe et de religion dans une mosquée. J'y ai rencontré un imam proche d'Al-Qaïda dont je traduisais les discours de prêche en français. Bénévolement, je suis devenu le régulateur du forum du site internet djihadiste Ansar Al-Haqq. J'avais de nouveau l'impression d'être utile et j'étais heureux de ne pas avoir abandonné « la cause ». De plus, je savourais enfin un sentiment de transparence ; j'étais au clair avec mes idées, la police me connaissait.

J'ai vite été renvoyé du site djihadiste. En fait, je ne comprenais

pas en quoi consistait ma mission de « régulation ». Je suppose que j'étais censé empêcher les internautes de critiquer le groupe djihadiste préféré des détenteurs du site.

Parallèlement, j'ai postulé à des petits boulots, sans succès. Je n'ai jamais obtenu de réponse, même négative. Peu m'importait, je m'investissais dans ma recherche d'emploi et mes frères commençaient à prendre leur distance puisque j'avais moins de temps à leur consacrer. Me retrouvant seul, je continuais à lire. Mes premiers doutes, apparus lors des attentats-suicides auprès de civils en Irak, n'avaient pas complètement disparu. La liberté me permettait de creuser ma réflexion. Je découvrais la pensée de savants qui exprimaient exactement ce que je devinais intuitivement : ces attentats avaient pour finalité la purification ethnique plus que la défense de l'islam. Je multipliais mes lectures et je trouvais des avis nouveaux. Sur le plan émotionnel, j'étais mûr pour quitter l'idéologie djihadiste, mais j'avais besoin d'asseoir mon intuition sur des textes. Je suis bien conscient que cela n'était pas normal : j'aurais dû être capable de me fier à mon propre jugement sans attendre une validation de l'extérieur.

Lors des révolutions arabes en 2010, j'ai connu « l'euphorie tunisienne ». Enfin un vent de liberté soufflait sur les pays arabes. Personne ne s'y attendait. Ça m'a conduit à remettre en question l'action des djihadistes. En fin de compte, il existait d'autres solutions que la mort : les révolutionnaires avaient réussi à renverser le gouvernement ! Je me sentais solidaire, même s'ils ne comptaient pas appliquer la charia. La révolution arabe allait de pair avec ma propre révolution... L'idée selon laquelle seuls les djihadistes pouvaient améliorer la société était fausse, et j'en avais la preuve. J'espérais toutefois que les révolutionnaires appliqueraient la charia, car je conservais l'idée que seule la loi divine peut vraiment améliorer les sociétés... Avec un bémol toutefois : je percevais bien qu'au Mali les djihadistes n'avaient rien amélioré du tout ! Il n'y avait qu'à voir comment le peuple les détestait. Les Maliens avaient carrément accueilli les Français, anciens colons, comme des libérateurs, et non comme des envahisseurs. Cela prouvait qu'Aqmi²⁰ avait tout raté ! Cela participait à ma gamberge.

Des musulmans de mon ancien quartier m'ont appris que Chérif Kouachi insultait tous les musulmans qui ne s'engageaient pas dans le

djihad. Chérif avait été mon élève, ils estimaient donc que j'étais le mieux placé pour lui faire entendre raison. Ces frères estimaient que la défense des musulmans passait d'abord par la structuration de notre communauté. Autrement dit, il y avait encore du travail : on avait besoin de médecins, d'avocats... Les musulmans n'étaient pas simplement des combattants. Ces frères avaient une position hybride sur le plan idéologique : ni anti ni pro-djihad. Ils défendaient l'idée que les musulmans devaient réunir des conditions favorables avant de construire un État musulman. Ils ne supportaient plus d'être traités de lâches par Chérif. Valorisé par mon nouveau rôle, je me suis beaucoup investi pour lui faire entendre raison. Mais mes efforts n'ont pas porté leurs fruits : je ne parvenais pas à le faire changer d'avis. Chérif restait dans l'immédiateté. Il voulait de l'action ici, maintenant et tout de suite. Notre relation s'est peu à peu émietlée : il était déçu que je ne l'encourage pas sur sa voie. Je passais de longues heures à partager avec lui ma nouvelle vision du monde. Le djihad oui, mais pas n'importe comment ! Je suppose que j'essayais de me convaincre moi-même. Peut-être était-ce ma façon de faire le lien entre mon ancienne vie et mon avenir.

Cette période est confuse dans ma tête. Je n'avais pas fait le deuil du projet djihadiste, ni même d'Al-Qaïda. J'avais simplement mis mon engagement entre parenthèses. L'idée d'en sortir n'existait même pas dans ma tête. L'utopie était toujours là. Mon changement de conception relevait du pragmatisme : avant de construire un État islamique, il y avait peut-être d'autres priorités. Mes doutes concernaient uniquement la mort des civils : un beau jour, un djihad propre, digne de ce nom, sans dérives, sans attentats-suicides contre les chiïtes verrait le jour. Chérif estimait quant à lui que les attentats visant les chiïtes étaient une bénédiction... Cet aspect me heurtait. Je ne sais pas vraiment ce que j'entendais alors par « djihad propre » et j'aurais été bien en peine d'en expliquer le contenu. Mais j'avais besoin de me raccrocher à cette idée.

Le désembrigadement était en marche. C'est à cette époque que j'ai accepté de rencontrer des travailleurs sociaux. J'avais une tonne de papiers administratifs à remplir et j'avais besoin d'aide. Ces éducateurs étaient malins : ils ont réussi à me faire accepter leur aide sur le plan administratif mais aussi pour ma réinsertion. L'un d'eux, M. Artigny, était un peu plus âgé que moi, très sympathique, et je lui

ai bien vite confié mon histoire. Il m'a amené à une réunion d'information à la mairie sur les formations pour les jeunes. J'étais guidé vers la réinsertion par mes éducateurs de la même manière que j'avais été guidé vers la radicalisation par mon groupe. C'était très difficile pour moi de me projeter. Je n'avais pas encore trouvé ma voie. Mes référents le sentaient mais ils me soutenaient quand même, ils m'obligeaient à rencontrer des conseillers d'orientation. J'avais émis la vague idée de travailler dans le bâtiment et mes conseillers m'y ont vivement encouragé. D'après eux, j'avais le potentiel pour réaliser mes rêves. M. Artigny m'a alors demandé quel métier je voulais faire quand j'étais lycéen. Je lui ai répondu que j'aurais voulu être médecin, mais que c'était trop tard. Les études d'infirmier, plus courtes, étaient peut-être envisageables, m'avait rétorqué le conseiller. Depuis ma sortie de prison, j'avais progressivement repris contact avec d'anciennes connaissances, antérieures à ma période djihadiste : ma famille, mes anciens frères du Secours islamique, mes voisins, mes amis du lycée, mon ancien patron. En multipliant de telles retrouvailles, je renouais peu à peu avec le Farid que j'avais été. Mon ancien employeur m'a demandé pourquoi je ne reprenais pas mes études. Lorsque je lui ai répondu que je me sentais un peu vieux pour ça, il m'a rétorqué que lui-même avait rejoint les bancs de la fac tardivement : « Il y a des gens de tous âges. » J'ai longtemps gambergé sur cette phrase. Je m'étais enfermé dans mon personnage de djihadiste parce que j'étais convaincu que je ne pourrais pas m'en défaire. Tout le monde me percevait ainsi. C'est pour cette raison que j'avais repris mon fameux turban et mon *qamis*. En une seule phrase magique, mon patron avait ouvert mon champ des possibles. Je ne le trouvais pas objectif : n'étais-je pas grillé aux yeux de la société, notamment sur Internet, pour le restant de ma vie ? Cet homme était gentil, mais il n'était peut-être pas lucide. Toutefois, peu à peu, je changeais. Mes voisins aussi se sont mis à me questionner sur mes ambitions. Ils étaient presque tous juifs. Ces gens m'avaient vu grandir et je leur avais donné quelques coups de main avant mon incarcération : régler leur télé, réparer leur chasse d'eau... Je les considérais un peu comme mes oncles et tantes. Quand ils m'ont encouragé à reprendre les études, j'étais cerné. Toutes mes résistances s'émiettaient, une nouvelle vie s'ouvrait.

J'ignore encore aujourd'hui comment cela s'est produit, mais j'ai

eu un véritable coup de foudre pour le métier d'infirmier. J'y ai retrouvé toutes mes anciennes valeurs du Secours islamique et mon intense investissement bénévole auprès des pauvres. Je retrouvais le sentiment d'être utile et je m'épanouissais de jour en jour. La perspective de reprendre des études d'infirmier était valorisante et me permettait de revenir à mes premiers engagements. Certains frères ont alors tenté de m'écarter de ce chemin, ce métier ne correspondant pas du tout à mes valeurs djihadistes. J'allais devoir faire des concessions à ma foi : m'occuper de femmes, raser ma barbe, partager des vestiaires mixtes. Mais c'était trop tard : je ne pouvais plus faire demi-tour. J'étais prêt à ôter mon *qamis* pour enfiler ma blouse blanche. Je me suis donc inscrit au concours de l'école d'infirmier et je l'ai réussi.

Je me suis alors lancé dans les études comme un assoiffé : la vie m'offrait une belle revanche. C'était comme si je reprenais mon histoire là où je l'avais laissée, lorsque j'avais abandonné le lycée.

J'ai découvert un nouveau monde dont j'ignorais tous les codes. J'étais différent des autres, mais j'étais bien à ma place, là où je devais être. Mon intégration à l'école s'est déroulée à peu près normalement, malgré le fait que je ne serrais toujours pas la main aux femmes et que j'avais gardé ma barbe. Heureusement que personne ne m'a imposé de la tailler car je ne l'aurais pas supporté. Je l'aurais interprété comme « le signe » de l'impossibilité de faire ces études. J'aurais tout arrêté plutôt que de la tailler, ne serait-ce que d'un millimètre. L'angoisse de l'enfer m'aurait envahi à nouveau. Mais personne ne m'a parlé de ma barbe et j'ai mené la vie d'un étudiant lambda, un étudiant musulman pratiquant lambda. Le seul point noir était de ne pouvoir me confier à personne sur mon passé. Toute mon énergie se concentrait sur mon travail. C'était dur. J'ai cessé toutes mes activités de traduction. J'ai tenu bon et malgré les rattrapages, les menaces de redoublement, j'ai validé ma première année de justesse.

Au milieu de ma deuxième année d'études, j'ai retrouvé Khadija, une de mes anciennes amies du lycée, dont j'étais secrètement amoureux. Ma mère s'attendait déjà à rencontrer ses parents lorsque nous étions en seconde pour organiser nos fiançailles. On s'est retrouvé comme si on ne s'était jamais perdu de vue, malgré nos trajectoires si différentes. Khadija était alors en instance de divorce, avec deux enfants à charge. Nous communiquions sans cesse par téléphone, par sms, par mail tout au long de la journée et même la

nuît... C'est avec elle que j'ai découvert qu'au bout de deux heures de communication téléphonique, les téléphones portables se coupaient. Khadija était vraiment mon âme sœur. Elle était si belle, avec ses petits foulards de couleurs variées, et en plus, elle faisait aussi des études d'infirmière ! Je l'ai donc présentée à mes nouvelles amies étudiantes et à ma mère, qui était persuadée qu'on allait enfin se marier. Mais c'était sans compter sur son ex-mari. Lorsque ce dernier a appris mon identité, nous avons assisté en direct au naufrage de notre couple. En m'épousant, Khadija perdait la garde de ses enfants. Mon passé me rattrapait et Khadija m'échappait.

Je suis alors tombé en dépression, dormant plusieurs jours d'affilée quand je n'avais pas cours. Mes copines de l'école ont été là pour moi. J'aime bien les appeler « mes copines ». Ce terme est tellement éloigné de mon univers djihadiste ! Avant ma dépression, elles m'avaient fait découvrir tous les lieux que fréquentent les gens normaux, y compris Disneyland. La nuit, un rêve revenait sans cesse : je suis à nouveau en prison mais je n'ai pas de jugement, pas d'avocat, pas de peine. Je n'ai aucune notion du temps. Avant de retrouver une vie normale, il m'importait peu d'être incarcéré pour l'éternité. Désormais, je me réveillais toutes les nuits en cherchant désespérément de l'air. Je crois que c'est dans cette période sombre que je suis paradoxalement redevenu vivant.

Les attentats de Merah : la mort de l'utopie djihadiste

Je remettais en cause la mort des chiites civils en Irak, mais je ne me sentais pas pour autant concerné par les civils tués, musulmans ou non. Je n'avais pas du tout suivi les informations lors des attentats de Madrid et de Londres. C'était comme si rien n'avait existé. Je n'avais pas cautionné ces meurtres, mais je ne m'étais pas pour autant impliqué émotionnellement. Les attentats de Merah ont tout changé. J'étais initialement persuadé que le terroriste était un fanatique d'extrême droite puisqu'il avait attaqué des militaires de couleur présumés musulmans. Je commentais, sûr de moi : « Voilà où mènent les discours des politiciens qui montent les communautés les unes contre les autres... » Je percevais donc les victimes comme des victimes de l'extrême droite : je m'identifiais à elle, cela aurait pu être moi. Comme tous les Français, j'étais révolté et meurtri.

Et voilà que l'information tombe comme un couperet : c'est un djihadiste qui a tué ces innocents. Tout vacille en moi. M'identifier à ces victimes m'avait amené à les humaniser. Je souffrais de leur mort et tout à coup, j'apprenais que le responsable n'était pas un militant d'extrême droite mais un djihadiste. Je ne le connaissais pas, mais je me sentais coupable. J'étais paniqué. J'ai immédiatement appelé mes copines infirmières. Elles étaient en train de faire des photocopies. Incapable de rester seul, je les ai rejointes et on a flâné dans les magasins. Elles ont remarqué que je n'étais pas comme d'habitude. Je leur ai expliqué que c'était à cause de l'identité du tueur de Toulouse mais elles n'ont pas compris. J'ai préféré rétro pédaler : je suis si fatigué en ce moment...

Pendant plusieurs jours, je suis resté dans un état d'abattement

sans précédent : je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je n'arrivais plus à partager de bons moments avec les copines... Jusqu'aujourd'hui, je pensais que ces attentats m'avaient enfin confronté à la réalité des morts, réalité que j'évitais auparavant en me réfugiant dans des histoires de principes et d'objectifs divins. Une parole du procureur de mon procès me revenait en boucle : « Il y a des responsabilités derrière tout ça, il y a des vraies gens derrière les idées, il y a des morts. Quand tu soutiens l'idée, tu es coresponsable des morts que ça entraîne. » Je n'avais aucune envie de me référer à ce procureur, la vérité de cette phrase s'imposait à moi depuis les attentats de Merah.

Aujourd'hui, depuis que j'accompagne les jeunes du CPDSI, j'ai mis le doigt sur une nouvelle dimension de ce qui s'est passé ce jour-là : ma souffrance n'était pas liée uniquement à la mort des victimes, mais au deuil de mon utopie. C'était comme si celle-ci venait de me trahir. En apprenant ces horribles meurtres, je ne m'étais pas posé de questions, je les avais immédiatement condamné. À aucun moment, je m'étais demandé s'il était légitime du point de vue religieux. J'avais tout de suite réagi comme un être humain. Apprendre brutalement que le meurtrier se revendiquait d'un groupe que je soutenais avait créé un choc très fort. Même mes élèves me demandaient à la mosquée ce que le Coran ou la Sunna disaient à ce sujet... L'un d'entre eux m'avait questionné directement : dans quelles conditions peut-on s'en prendre à des femmes et à des enfants ? Pour la première fois, je trouvais ces questions déplacées, ridicules... Comment ce jeune pouvait-il avoir besoin de l'avis d'un autre pour s'opposer à cette ignominie ? Je me sentais de plus en plus mal. Mon avis aurait pu être suivi sans discussion s'il était accompagné de tel ou tel extrait de citation de savant. Je réalisais que depuis des années, j'avais compris ce que je voulais comprendre en décidant que c'était divin. Je sentais une déchirure à l'intérieur à la fois de mon esprit et de mon corps. Aujourd'hui, je peux le dire : ma souffrance n'était pas uniquement liée à la mort des victimes de Toulouse, mais à la mort de mes idéaux. C'est à ce moment précis que j'ai vraiment entamé le deuil de l'utopie djihadiste.

Quelques années plus tôt, lors du 11-Septembre, j'avais suivi l'avis de mon groupe, même si, au fond de moi, je n'y adhérais pas complètement. Lors des attentats martyrs d'Irak, j'avais suivi l'avis

d'un autre groupe... Mais j'avais encore besoin de valider mon ressenti dans des écrits de savants. Lors des attentats de Toulouse, je n'ai écouté que mon âme et la réalité m'a sauté à la figure : des innocents étaient assassinés injustement, au nom de Dieu. Je n'avais pas besoin de savoir ce qu'en pensait Untel ou Untel. L'évidence était devant moi et pour la première fois je me passais de l'avis de savants.

J'ai donc arrêté de donner des cours d'arabe et de religion. J'étais persuadé d'y avoir mis fin du jour au lendemain, mais la police, qui n'avait jamais cessé de me surveiller depuis ma sortie de prison, m'a dit récemment que cela m'avait pris quelques semaines : le temps de trouver des excuses pour abandonner les cours d'arabe et de religion, c'est-à-dire pour couper avec le milieu...

Après l'affaire Merah, le projecteur était braqué sur les milieux djihadistes et on parlait de nouveau de moi dans les médias. La directrice de mon école m'a convoquée et mes camarades ont appris la totalité de mon parcours ainsi que mon implication dans le djihad. Cela n'a pas eu d'incidence sur nos relations mais ils ne souhaitent pas aborder ce sujet avec moi. Je suppose qu'ils avaient voulu dissocier le Farid qui était leur ami de l'ancien djihadiste.

Pendant la deuxième année d'école, j'ai effectué mon premier stage et redécouvert le monde actif. Je devais faire des électrocardiogrammes et coller des patchs sur le torse des patients. L'infirmière qui me faisait visiter le service m'a gentiment prévenu : « Si tu es gêné par les femmes, tu peux demander à quelqu'un d'autre de faire les soins, d'ailleurs je suis par là... » J'en ai pris bonne note, mais je me disais que je n'aurais pas toujours cette possibilité. Autant jouer le jeu directement. Je n'avais pas l'intention de devenir un « demi-infirmier ». J'ai donc effectué mes électrocardiogrammes tout seul, y compris sur une patiente. J'avais du plaisir à rassurer cette dame : « Vous n'allez rien sentir, ne vous inquiétez pas. » C'était mon premier contact avec les patients et j'éprouvais un vrai bonheur en travaillant, je me sentais utile et plus rien d'autre ne comptait. Mon bilan s'est avéré très positif. À la fin de mon stage, le cadre administratif m'a pris à part et s'est mis à me tutoyer : « Je suis sûre qu'au fond tu es un chic type mais tu renvoies une image un peu négligée avec ta barbe et tes cheveux si longs. Les gens ne te connaissent pas forcément, même les patients. Ils peuvent te juger tout de suite. C'est à toi de voir, car on ne peut pas te l'imposer. Ce serait

bien que tu y penses. » Les professeurs m'avaient déjà prévenu que pour l'hygiène, je serais probablement obligé de porter un masque sur la barbe. Si cette responsable m'avait fait la morale ou m'avait imposé un masque, cela m'aurait bloqué. Mais elle avait installé une sorte de connivence en me tutoyant, comme pour signifier que je devenais un infirmier comme elle. Ses phrases résonnaient dans ma tête. Ses propos étaient cohérents. Elle ne me réduisait pas à ma barbe, elle ne me parlait pas d'islam, elle s'adressait à moi en tant que professionnel responsable. Je suis rentré chez moi et j'ai immédiatement attrapé la tondeuse pour me faire la boule à zéro et raser ma barbe. Je ne l'ai même pas taillée : j'ai tout enlevé. J'étais méconnaissable. Une nouvelle page s'ouvrait. Pour la première fois, je me projetais dans l'avenir. Et je n'avais pas peur de l'enfer.

Moi aussi, je suis Charlie

Depuis les attentats de Merah, j'avais donc complètement coupé les ponts avec le milieu djihadiste. J'avais enfin osé écouter ma conscience. Je n'exprimais pas directement mon rejet, mais je trouvais toujours un prétexte pour refuser un rendez-vous : la préparation d'un examen, la fatigue, etc. Mes études me servaient de bouclier, même vis-à-vis de moi-même, au cas où j'aurais une faiblesse... C'était rassurant d'être étudiant, j'avais un cadre de vie bien défini. J'entretenais seulement quelques contacts avec mon ancien élève, Chérif Kouachi, qui venait me voir tous les six mois. Il se plaignait des injustices du système. Je ne partageais plus son univers mais je l'écoutais en silence. Je n'envisageais plus notre relation comme fraternelle mais comme la relation d'un infirmier vis-à-vis d'un malade. Car il était bel et bien malade : obsédé par une histoire de pédopornographie. Les policiers avaient soi-disant trouvé des images pédopornographiques sur son ordinateur et l'avaient interrogé à ce sujet. Il clamait son innocence et les accusait d'avoir introduit ces images pour salir son honneur. Les policiers le menaçaient avec ces éléments : « Si on entend encore parler de toi, on fait sortir cette histoire au grand jour ! » Paradoxalement, il me disait aussi que la PJ de Versailles avait classé l'accusation sans suite. J'étais un peu sceptique : avait-il besoin d'une excuse pour se ranger ? Voulait-il me prévenir de sa tendance pédophile avant que je ne l'apprenne par la presse ? Cherchait-il une parade ? Il insistait et répétait que s'attaquer à l'honneur d'un musulman, c'était pire que de s'attaquer au musulman lui-même.

Pourquoi voulait-il me voir ? Avait-il pour projet de me ramener dans le droit chemin ? Ou était-il envoyé pour cela ? Tous nos anciens

camarades étaient retournés en prison. En 2010, d'autres frères avaient été accusés d'avoir organisé l'évasion de deux djihadistes : Djamel Beghal (soupçonné d'avoir préparé un attentat en France contre les intérêts américains) et Smaïn Aït Belkacem, l'un des principaux protagonistes des attentats de 1995. Aujourd'hui j'ai une petite hypothèse supplémentaire : si Chérif Kouachi avait vraiment des pulsions pédophiles, peut-être venait-il me voir parce que j'étais devenu infirmier ? Peut-être s'était-il réfugié dans la religion non seulement pour arrêter de boire, de se droguer, de fréquenter plusieurs femmes, mais aussi pour lutter contre ses tendances pédophiles ?

En mars 2014, j'ai trouvé un prétexte pour refuser de le voir car je ne savais vraiment plus quoi lui dire. J'ai fait comme si je sortais d'un stage de nuit alors qu'il sonnait à ma porte et il est reparti aussitôt. Je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à fin 2014. En novembre, il avait insisté soudainement pour me voir, de manière répétitive. Je n'arrivais pas à me défilier. Il aurait fallu que je sois ferme mais je n'avais toujours pas le courage de dire en face de quiconque : « Je veux couper avec tout ce qui est lié au djihad. » Quand j'ai enfin accepté de le rencontrer, il avait doublé de volume. Chérif avait toujours été sportif mais il semblait alors bourré de protéines et gonflé par la pratique de musculation en salle. Il était obnubilé par l'État islamique. Il m'en avait parlé auparavant, avant la construction du Califat. Il critiquait l'État islamique (EI) parce que ces frères trahissaient Al-Qaida. Chérif Kouachi avait toujours été fidèle à Ben Laden. Il était convaincu que ce dernier était l'homme annoncé par le Prophète (PSL) pour préparer l'armée pour le Mahdi²¹. Cet homme-là ne pouvait pas être dans le faux. Il ne comprenait pas pourquoi les frères de l'EI ne fusionnaient pas avec les disciples de Ben Laden. Je tentais de lui faire prendre conscience que les deux groupes ne faisaient miroiter que des utopies. Je profitais de sa suspicion vis-à-vis de Daech pour lui montrer les contradictions de l'idéologie djihadiste en général. Par moments, j'avais le sentiment qu'il était réceptif, à tel point que j'ai fini par lui dire ce que je pensais de l'affaire Merah. C'était comme si je me confiais à mes anciens frères, car à mes yeux, il était leur dernier représentant. Ce n'était pas facile mais j'en éprouvais un vrai soulagement. Sa réaction a été spontanée : en fait, il ne pouvait concevoir ma révolution intérieure et ne comprenait même pas mes propos. J'étais fatigué de me justifier. J'avais le sentiment de remuer

le passé alors que j'avais quantité de choses à faire : finir de rédiger mon mémoire et choisir mon domaine de spécialisation.

Mon orientation professionnelle n'était pas un petit tracass. J'étais transi de peur à la fin de mes études. J'aurais préféré repartir pour trois ans de fac. Le statut d'étudiant représentait un entre-deux qui me protégeait. L'administration ne nous octroyait pas un poste d'office mais nous demandait d'exprimer nos choix. C'était la panique totale. Je devais décider de mon avenir, de manière autonome, et exprimer clairement mes choix. Je craignais de décevoir les uns et les autres, voire de les trahir. Au fond de moi, j'oscillais entre l'orthopédie et la réanimation. La psychiatrie m'intéressait aussi, mais ce serait dans un deuxième temps. J'ai pris mon courage à deux mains et opté pour l'orthopédie en premier poste. En prononçant ma décision, j'ai eu le sentiment de sauter dans un gouffre. Personne ne m'a rejeté, ni l'équipe de réanimation ni celle de psychiatrie. Nous étions au mois de décembre 2014.

Le 7 janvier 2015, je me réveille à 16 heures car je viens d'enchaîner trois nuits. Je jette un coup d'œil sur mon Facebook. Une copine vient d'afficher la vidéo du meurtre d'un policier. Je n'avais jamais vu personne se faire tuer. Cette vidéo est dure, d'autant plus que je connais bien la rue où cela vient d'arriver : je l'emprunte souvent à vélo. Les informations m'assaillent et j'allume BFMTV. Je découvre que *Charlie Hebdo* a été touché et je comprends tout de suite que les meurtriers sont des djihadistes. Je vois alors s'afficher la photo de Chérif Kouachi.

Comme le 11-Septembre, je me suis dit que c'était impossible. Les flics avaient sorti son nom pour trouver un coupable. En plus, Saïd était aussi coupable. C'était absolument inenvisageable à mes yeux. Malgré la fusion entre les deux frères, Saïd n'avait jamais accepté de suivre Chérif en Irak. J'ignore encore à ce jour ce qui a pu pousser Saïd à commettre ces meurtres, je n'ai aucune explication, si ce n'est la relation fusionnelle qui existait entre eux. Pourquoi aurait-il commis un attentat en France ? À chaque fois que son frère avait des ennuis, Saïd m'avait accusé de l'avoir embrigadé. Le voir sur l'écran de BFMTV à côté de son frère était complètement surréaliste. J'aurais pu admettre la culpabilité de Chérif s'il avait été avec un autre, mais la présence de Saïd discréditait l'information. Puis les journalistes ont passé la vidéo où on entend distinctement : « On a vengé le

Prophète ! » et j'ai reconnu le timbre de voix des deux frères. Impossible de continuer à nier. La réalité s'imposait à moi. Je suis tombé dans un trou noir.

J'ai appris leur mort quelques jours plus tard. J'étais soulagé car le carnage était terminé. J'ai également découvert la prise d'otages et les attentats de l'Hyper Cacher. Dans ma tête, cela tournait en boucle. J'avais cru que mes paroles avaient eu un impact sur Chérif et je ne comprenais pas qu'il ait pu passer à l'acte. Surtout en France. J'avais le sentiment d'avoir soigné un malade qui aurait bien mangé la veille mais qui serait mort quand même la nuit suivante. Il y avait quelque chose de contradictoire dans l'enchaînement des faits. Mes sentiments étaient confus. D'un côté, je trouvais son passage à l'acte absurde au regard de notre dernière discussion et, de l'autre, je culpabilisais d'avoir cherché à me débarrasser de lui lors de ses dernières visites. Il était collant et gênant, à un moment où je me concentrais sur ma nouvelle vie. Tout à coup, je me suis senti responsable. C'est la première fois que je me trouvais dans un tel état. J'avais su lui transmettre l'utopie du djihad en 2004 mais je n'avais pas su la lui ôter dix ans plus tard. Les dégâts étaient irréversibles. Les propos du procureur me hantaient. Oui, en défendant ces idées, j'avais tué, même sans prendre les armes. Le lien entre mes idées et les meurtres s'imposait. On a forcément du sang sur les mains quand on transmet l'idéologie djihadiste. L'image du policier en train de mourir que j'avais visionnée en ouvrant Internet m'obsédait. J'aurais voulu faire comme d'habitude : ne pas voir les morts. Mais cette fois, je ne voyais qu'eux. Et dorénavant, je devrais continuer à vivre avec ces fantômes.

Ma famille me poussait à aller voir la police. J'ai alors décidé de quitter le domicile de ma mère pour la protéger des médias et de me réfugier chez un confrère. Elle avait déjà connu leur harcèlement lorsque j'étais en prison et je ne voulais pas qu'elle revive cela une nouvelle fois. Je lui devais bien ça. Les jours passaient et aucun policier n'était venu à ma rencontre. Sur la suggestion de ma mère, j'ai donc décidé de me rendre à la Sous-direction anti-terroriste.

Quand je suis entré, des policiers en uniforme m'ont pris en charge, sans savoir qui j'étais. Je leur ai proposé d'appeler les chefs enquêteurs et de donner mon nom. L'effet a été immédiat : ils m'ont fouillé devant tout le monde, ils ont passé toutes mes affaires au détecteur de métaux, m'ont mis les menottes dans le dos. C'était une

déclaration de guerre. Être menotté par-derrière n'a pas du tout la même signification que d'être menotté par-devant. Être menotté par-devant permet de garder les bras croisés et de se sentir protégé. Être menotté par-derrière place le ventre à découvert. En général, les flics procèdent ainsi lorsqu'ils ont peur ou lorsqu'ils sont méchants. Les détenus sont très sensibles à cette différence. Ils sont plus courtois avec les flics qui les respectent en les menottant par-devant, estimant alors qu'ils ne font que leur boulot. Lorsqu'ils sont menottés par-derrière, c'est toujours interprété comme une déclaration d'hostilité.

J'avais l'impression de vivre un cauchemar éveillé. Dès que les enquêteurs sont arrivés, ils ont demandé qu'on me retire les menottes, sans même attendre qu'on soit dans leur bureau. Me redonner ma liberté dans le couloir signifiait qu'ils me considéraient bien comme un témoin et non comme un complice. L'un d'entre eux m'a tendu un formulaire d'audition libre : je pouvais sortir à n'importe quel moment. Je l'ai donc signé, extrêmement soulagé. Plus tard, je montrerais ce papier à tous les journalistes pour leur prouver mon nouveau statut de témoin. En attendant, je me suis concentré, pour leur transmettre tous les éléments que je possédais. Les enquêteurs s'intéressaient surtout aux complices éventuelles des frères Kouachi. Je pensais à trois personnes en particulier. Ils m'ont appris que Saïd s'était rendu au Yémen. Mais jusqu'aujourd'hui, je demeure persuadé que c'est Chérif qui s'y est rendu, avec la carte d'identité de son frère...

Le lendemain des attentats, j'ai dû aller à l'école pour passer une épreuve de rattrapage. J'ai participé à la minute de silence avec les autres étudiants pour marquer mon respect pour les vies humaines volées. À la fin, la directrice nous a demandé de faire du bruit pour signifier le fait que les djihadistes n'avaient pas gagné. Ils n'imposeraient pas la terreur. On a applaudi tous ensemble. Une fille dernière moi a déclaré : « Nous sommes Charlie. » Au fond de mon cœur, j'avais un léger pincement parce que je n'appréciais pas du tout les caricatures du Prophète (PSL) des journalistes de *Charlie Hebdo*. Je n'étais pas encore Charlie mais je n'étais pas pour autant « pas Charlie », puisque je pleurais ses morts. J'étais à la fois contre les caricatures et contre les meurtres. Mais ce qu'a dit la fille ne m'a pas dérangé, je lui ai souri, et mon sourire était sincère.

La directrice m'a appris que la police lui avait conseillé de me

retirer des urgences car des victimes des attentats y passaient et mon visage était de nouveau visible dans les médias. Je comprenais. Mais j'aurais tant voulu soigner les blessés. J'ai donc décidé de donner mon sang, en me disant que Dieu était témoin de ma volonté de réparer ce que je pouvais réparer.

Je ne m'étais jamais senti aussi français. J'étais un vrai patriote, complètement réconcilié avec mon pays ; j'avais envie de crier partout mon amour pour la France. La France ne faisait pas que défendre des valeurs, elle les mettait aussi en pratique, j'en étais la preuve : malgré mon passé, j'avais eu droit à une bourse, j'avais pu faire des études, et j'étais maintenant infirmier. Personne ne me demandait quoi que ce soit, mais c'était le moment pour moi de clamer mes idées haut et fort, d'être reconnaissant envers mon pays. J'étais fier d'être français. On m'avait laissé ma chance et j'en prenais toute la mesure.

J'étais prêt à répondre aux journalistes. Même s'ils ne gardaient que quelques secondes de mes paroles, je restais des heures avec eux. Tous les conseils que j'avais prodigués étaient partis avec Chérif, j'avais besoin de m'impliquer dans la lutte contre le djihad. Je reconnaissais mes responsabilités. Oui, j'avais autrefois cautionné toute cette horreur et, désormais, je la condamnais.

Je suis avec le peuple français. Je veux défendre la France. J'ai changé de camp.

Là, le journaliste m'a demandé : « Est-ce que vous êtes Charlie ? »

Depuis la minute de silence à l'hôpital, j'avais compris qu'être Charlie ne veut pas dire aimer les caricatures du Prophète (PSL). Cela signifie que l'on est contre les attentats : les journalistes, le policier, les juifs de l'Hyper Cacher... Merah repassait dans ma tête, puis mes voisins juifs, mes amis du lycée. Et puis je me suis souvenu de la citation de Voltaire : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites mais je me battrai pour que vous puissiez continuer à le dire. » Bien-sûr que j'étais Charlie. Le journaliste m'a tendu le badge et je l'ai épinglé sur ma veste avec fierté.

Moi aussi, je suis Charlie.

Ma résilience

Après *Charlie Hebdo*, mon avocat a repris contact avec moi. On ne s'était plus parlé depuis que je l'avais révoqué. Il m'a dit qu'il était content que j'aie repris mes études : il avait toujours pensé que j'étais intelligent. Il m'a fait remarquer que je ne pouvais pas me contenter de comprendre mes erreurs. Je devais m'en servir pour aider les autres. Il estimait que c'était important pour moi. Je ne passerais pas à autre chose sans me mettre au service des victimes, d'une manière ou d'une autre. Ma rémission complète passerait forcément par ce nouvel engagement. Pour maître Grignard, me parler de la sorte relevait de son rôle. J'ai été touché car je savais bien qu'il était bénévole et qu'il me donnait de son temps. Il n'avait jamais perçu le moindre sou pour mon affaire, pas même la rémunération du commis d'office puisque je l'avais révoqué. J'étais un peu gêné, mais il m'a tout de suite mis à l'aise. Il ne m'en voulait pas car j'avais été courtois et je lui avais bien exposé les raisons de mon choix.

J'ai compris son message mais honnêtement, j'avais surtout envie de tourner la page. Garder un pied dans le monde du djihadisme me faisait peur, j'aurais voulu rompre tous mes liens avec le passé. Et puis, j'ai beaucoup cogité. Je l'ai finalement rappelé pour lui demander auprès de qui je pourrais m'engager bénévolement. Il a passé plusieurs coups de téléphone, sans succès. A priori, les gens se méfiaient trop de moi. Mon nom suscitait l'angoisse. Je venais d'apprendre par ailleurs que le Conseil de l'ordre des infirmiers avait rédigé un communiqué qui s'opposait à ce que j'exerce mon métier. En le lisant, j'avais été profondément blessé et désespéré. Il énonçait : « Tout le monde doit avoir sa chance mais chaque patient a le droit d'être soigné quelles que soient sa conviction et son origine. » Plus

loin, le communiqué reprenait : « L'ordre souhaite également réaffirmer les fondements républicains et laïques qui animent son action. Il souhaite rappeler en particulier, en conformité avec le code de la santé publique, que l'infirmier ou l'infirmière dispense ses soins à toute personne avec la même conscience, quels que soient les sentiments qu'il peut éprouver à son égard, et quels que soient l'origine de cette personne, son sexe, son âge, son appartenance ou non-appartenance à une ethnie, à une nation ou à une religion déterminée, ses mœurs, sa situation de famille, sa maladie ou son handicap et sa réputation. »

J'avais pourtant eu à cœur, dès mon premier stage, de soigner les femmes. J'avais pris soin de chaque patient de l'hôpital public de mon mieux, quels que soient son sexe, sa religion, ses origines, et je m'étais senti revivre à travers ce nouveau rôle. Ce communiqué constituait un déni de mon parcours, donc de ma nouvelle existence, et il annihilait aussi ma formation et les notations de mes collègues. C'était dur. Le cauchemar qui avait hanté mes nuits se réalisait : je subissais un jugement à perpétuité, sans preuve et sans faits. De plus, tous les journalistes reprenaient en chœur une rumeur selon laquelle j'aurais refusé de soigner les femmes. L'injustice était trop grande.

En comprenant que personne ne voulait de moi comme bénévole, j'ai reçu un nouveau coup de massue. Même un simple rendez-vous m'était refusé. J'avais le sentiment que la société aurait préféré que je reste djihadiste. Cela aurait rassuré tout le monde que je sois enfermé à perpétuité. Les tentatives de mon avocat étant demeurées infructueuses, je me suis décidé à appeler le fameux Numéro Vert du site Stop Djihadisme du gouvernement. Je me suis présenté, et l'homme au bout du fil m'a répondu : « Qu'est-ce que ça peut me faire que vous nous appeliez ? »

Plusieurs mois se sont écoulés, jusqu'à ce que j'entende à la télévision une fille vêtue d'un jilbab²² noir expliquer qu'elle témoignait pour le CPDSI de Dounia Bouzar. Je connaissais cette dernière par quelques-uns des titres de ses livres qui avaient attiré mon attention, notamment le fameux *L'une voilée, l'autre pas*. Je l'avais aussi entendue parler de la radicalité à la télévision. En fait, j'avais le sentiment qu'elle était l'une des seules qui essayait de comprendre le processus de radicalisation mais qu'elle confondait salafis et djihadistes lorsqu'elle évoquait ses fameux indicateurs

d'embrigadement. En effet, elle disait qu'il fallait s'inquiéter du fait qu'un jeune soit en rupture avec l'école, les activités de loisirs, ses anciens amis et ses parents. Ces indicateurs avaient le mérite de ne pas confondre la pratique de l'islam et la radicalité, mais ils me semblaient un peu excessifs. Après avoir entendu cette jeune fille, je me suis aussitôt isolé. Il n'était pas question que je sorte de chez moi avant d'avoir trouvé le moyen de contacter Dounia Bouzar. J'ai obtenu une réponse de l'étranger. Dounia allait bientôt rentrer d'un colloque international. C'était probablement un moyen détourné pour ne pas me contacter. Mais quelques semaines plus tard, le téléphone sonna.

Cette première conversation m'a rempli de joie. Enfin, ce que j'avais vécu allait prendre un peu de sens. J'avais préparé des notes, mais je n'ai pas pu les lire car elle me questionnait surtout sur moi. Je me disais qu'elle devait déjà avoir reçu quantité de témoignages. Mais le mien avait le mérite d'être sincère puisque j'en avais terminé avec la justice. J'estimais que j'étais le mieux placé pour dire la vérité et rien d'autre. Au fil de nos rendez-vous téléphoniques, je craignais de ne pas être à la hauteur. J'avais le sentiment de rester dans les concepts, de me cacher dans mes abstractions, de fuir... J'avais insisté pour témoigner mais j'étais incapable de le faire. À chaque fois que je raccrochais, je me promettais de mieux me livrer au prochain rendez-vous, mais c'était dur. Alors je lui ai dit la vérité : « Il me reste des séquelles, j'ai envie de me confier et de parler de moi, mais je n'y arrive pas. J'ai tellement été formaté à effacer l'humain sous le concept que je n'y arrive pas. » Elle m'a répondu que c'était normal car « l'effacement de l'individu fait partie du processus de radicalisation ». Et puis on a continué comme ça, semaine après semaine.

Un jour, elle m'a proposé d'intervenir dans une séance de « déradicalisation » pour témoigner. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse me faire venir. J'étais un peu inquiet et je ne savais pas trop ce qu'elle attendait de moi. Elle m'a demandé d'être naturel et authentique, et m'a raconté un peu le parcours des deux jeunes que nous nous apprêtions à rencontrer. Je notais tous les éléments qu'elle me donnait. Au fil du récit de leur parcours, je retrouvais certains traits de mon propre itinéraire. Je me suis rendu compte que j'avais de nombreux points communs avec eux. J'ai tenté de construire mon témoignage à partir de ces points communs. J'avais soudain très peur

de ne pas être utile. Ce sentiment ne m'a jamais quitté : à chaque séance de déradicalisation, je crains de rater mon témoignage. Je n'ai pas le droit de ne pas être à la hauteur.

Le jour de ce premier témoignage fut un jour spécial. Finalement, je n'avais pas réussi à parler de moi à Dounia au téléphone comme je l'aurais voulu ; et là, face aux jeunes, il fallait que j'y parvienne. C'était l'occasion rêvée de me mettre en mots. Il n'y avait pas que les jeunes à cette séance. Je devais aussi me livrer devant deux policiers qui étaient entrés dans la salle avec elle, armés jusqu'aux dents sous leurs vêtements de civils. Ils faisaient semblant de prendre des notes, mais je les ai reconnus dès la première minute. Il y en avait quatre autres dans le couloir, avec des gros sacs dans lesquels il n'était pas difficile de deviner les mitraillettes. C'était une véritable armée. En fait, Dounia me les avait rapidement présentés en disant : « Voici mes anges gardiens. » Je n'avais pas compris ce qu'elle voulait dire, car on aurait dit qu'elle parlait d'un groupe d'amis proches. Je ne l'ai réalisé qu'ensuite, lorsque je les ai identifiés. Cela m'a fait sourire. En arrivant, j'ai été surpris de ne pas être fouillé. En plus, j'avais ma sacoche avec moi. Cela m'a profondément marqué. J'ai tout de suite su que Dounia me faisait confiance. C'était bizarre, par rapport à tout ce que je venais de vivre : les autres avaient toujours si peur de moi qu'ils refusaient de m'écouter et Dounia m'embarquait directement avec elle, sans même me fouiller... Lorsque la séance a commencé, Dounia s'est adressée à moi pour faire le point sur mon état comme si on avait fait ça toute notre vie. J'ai oublié les jeunes et les policiers, et je me suis concentré sur ses questions. On échangeait pour de bon, pour de vrai. J'ai déroulé mon histoire, année après année. L'effet a été immédiat et les jeunes se sont redressés sur leur chaise. Ils me fixaient. Mais je continuais à m'accrocher au regard de Dounia. C'est la seule chose qu'elle m'avait demandée : « Surtout, tu ne calcules pas les jeunes, tu fais comme si tu venais pour toi. » Deux heures de témoignage plus tard, les jeunes se sont mis à parler de leur radicalisation. Nous avons passé cinq heures tous ensemble à démêler les fils.

L'équipe du CPDSI m'appelait « Tareq » pour préserver mon anonymat, car Dounia m'avait expliqué que les jeunes « en voie de déradicalisation » restaient longtemps ambivalents (au cas où je l'aurais oublié...). Ce dont je n'avais pas idée en revanche, c'est la

puissance des réseaux sociaux. Elle craignait qu'ils ne parlent de mon témoignage à leurs groupes et ne retrouvent mon identité, ce qui m'aurait mis en danger. Personnellement, j'avais conscience du danger depuis le début de ma repentance : pour les anciens frères, il n'y a pas pire que les repentis. Nous sommes les traîtres des traîtres. Soudain, au milieu d'une question, voilà que Dounia se trompe et m'appelle « Farid ». Elle se rattrape tout de suite par une boutade – elle ne connaît plus les prénoms tellement elle manque de sommeil... Mais un des repentis qui témoigne a un sérieux doute : « Farid ! Tu me fais penser au frère des Buttes-Chaumont depuis le début ! » Quand Dounia dément et fait semblant de ne pas comprendre, il ajoute : « Ah celui-là, c'est tout l'un ou tout l'autre : soit il s'explode et nous avec, soit il sauve la terre entière. » Dounia a ravalé sa salive et a répondu : « Moi je crois en l'humain, tu sais. » Le repentis a répondu : « *Inch Allah*. Note bien, il serait très doué pour désembrigader, il connaît tout par cœur ! » J'ai repris ma respiration.

Depuis, j'ai enchaîné les séances de déradicalisation auprès de jeunes filles et de jeunes garçons. J'ai découvert que Dounia disait vrai lorsqu'elle évoque la diversité sociale et culturelle des jeunes embrigadés dans le djihadisme. Il y avait des jeunes issus de familles musulmanes aussi bien que des convertis, des pauvres et des riches. Les familles s'enchaînaient sans jamais se ressembler. On parcourait la France à leur rencontre. On prenait le train tôt le matin et on rentrait tard le soir.

La variété des profils psychologiques et sociologiques des jeunes rendait notre travail passionnant, mais également difficile. Il fallait à chaque fois tenter de cerner le motif d'engagement du jeune pour lui proposer un témoignage ciblé. Je devais faire miroir avec ses motivations conscientes et inconscientes. J'ai croisé d'autres repentis qui témoignaient aussi pendant ces séances. En échangeant avec l'équipe du CPDSI et avec ces jeunes qui avaient tenté de rejoindre Daech, j'ai pris conscience de mon ancienne addiction au groupe djihadiste. Auparavant, quand j'entendais Dounia parler d'embrigadement relationnel, je pensais vraiment que le mien n'avait été qu'idéologique. Pourtant, moi aussi, je me retrouvais en miroir avec les jeunes qui racontaient comment ils se sentaient valorisés par leur groupe. J'avais connu ce sentiment de solitude qui les envahissait à chaque fois qu'ils tentaient d'en sortir... À chaque séance, les jeunes

hochaient la tête quand je parlais, et moi aussi, je hochais la tête quand ils se confiaient en retour. J'y pensais longuement à chaque fois et j'attendais impatiemment la prochaine séance. Et puis je faisais de nouveau partie d'un groupe de filles, comme du temps de mes études. J'aimais cette ambiance féminine rassurante. Avec Dounia, on débrieffait sur la séance, en croisant les regards, on passait des heures dans le train à préparer les futures séances. On s'inquiétait pour tel jeune et on se rassurait pour tel autre. À chaque attentat, on tremblait à l'idée que l'auteur soit l'un de nos jeunes. Mais non, aucun d'eux n'a tenté de repartir ou de passer à l'acte, jusqu'ici... Une des salariées anciennement radicalisée m'avait prévenu : « Tu verras, tu vas comprendre plein de choses sur toi à mesure que tu vas aider les autres. » Elle avait raison : j'ai reçu autant que j'ai donné.

Au bout de plusieurs mois de bénévolat, Dounia et son équipe ont proposé de m'embaucher. Je ne voulais pas être payé pour déradicaliser car j'estimais qu'il s'agissait de mon devoir. Mais ils m'ont demandé de les aider à réaliser des interviews qui figuraient dans deux livres blancs, un pour les parents et un pour les jeunes, en plus de mes témoignages. Je suis donc devenu salarié du CPDSI. Sur la suggestion de mon avocat, j'ai demandé l'effacement de mon casier judiciaire à la justice, afin de gagner la confiance du Conseil de l'ordre des infirmiers. Lorsque j'ai été convoqué, la procureure s'est adressée à moi avec respect et justesse. Elle m'a dit : « On ne va pas se mentir, Benyettou. Vous et moi savons que vos efforts sont trop récents... Continuez sur cette voie, vous êtes sur le bon chemin. Donc je vous propose de nous revoir dans quelque temps. Pas dans six ans, mais au moins dans six mois. Qu'en pensez-vous ? » J'ai imaginé qu'elle devait déjà connaître le contenu de ce livre, ou presque, par l'enregistrement des conversations téléphoniques avec Dounia... Évidemment, j'étais déçu de voir ma demande refusée, mais le fait de me sentir considéré comme un individu à part entière m'a apaisé. J'avais confiance et j'étais prêt à revenir l'année suivante. La lumière au bout du tunnel se rapprochait doucement. En attendant, j'avais encore beaucoup à faire au CPDSI pour aider à lutter contre le djihadisme. J'avais toute la vie pour devenir infirmier et utiliser mon diplôme d'État. Je pouvais sauver des vies autrement, en attendant.

Le deuil de mon utopie

Quand j'ai appelé Dounia, j'avais fait le deuil d'Al-Qaida et de tous les groupes djihadistes. Il était clair pour moi que ces personnes trahissaient les valeurs de l'islam et commettaient des meurtres contre l'humanité en prétendant construire un monde meilleur. Mais une petite lueur demeurait dans le coin de mon esprit : l'espoir qu'un jour, les lois divines pourraient être appliquées de manière authentique, pour faire le bien sur Terre. Ce concept de « loi divine » était clair pour moi. Je séparais ce qui venait de Dieu du monde humain. J'imaginai qu'on pouvait accéder à la parole divine sans passer par l'humain. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : je réalise que les lois divines ne sont qu'une utopie, car ce sont toujours les êtres humains qui les interprètent et les appliquent. C'est en écoutant les jeunes du CPDSI que j'ai compris à quel point l'interprétation d'un texte religieux dépend des sentiments, des subjectivités, des histoires et des vécus des êtres humains. Le lien entre leurs idéaux, leurs besoins et la façon dont ils adhéraient à telle ou telle interprétation était trop flagrant pour que je ne le perçoive pas. Pour chaque jeune, la déradicalisation consistait à lui montrer que son engagement ne relevait pas d'une mission divine mais bien de son besoin personnel. Alors il pouvait travailler sur lui au lieu de s'échapper dans le divin. Et parallèlement, à chaque fois, je me rendais compte à quel point mes interprétations avaient aussi été le fruit de mes besoins personnels. Ce que je croyais sacré était en fait très humain. En sortant des séances, j'ai compris que, pendant des années, j'avais fait parler Dieu comme j'avais envie qu'Il parle, au lieu de L'écouter.

Au-delà de la compréhension de ma radicalisation et de ma déradicalisation, les séances du CPDSI m'ont mené à une grande

découverte : finalement, j'étais musulman depuis toujours mais je n'avais jamais pensé à Dieu. Pour moi, être musulman, c'était respecter les rituels, faire la prière à l'heure, garder le *qamis*, régler les problèmes politiques de l'Algérie, aider les persécutés, protéger mon groupe, ne pas écouter de musique, ne pas me faire prendre en photo, aller dans le sens de ce que pensaient les autres... Au fil des séances et des discussions avec l'équipe du CPDSI, je me suis mis à penser à Dieu. C'était entre Dieu et moi. J'ai découvert que Dieu était dans mon cœur. Et que mon cœur se remplissait de Dieu. Pour cette raison, je sais au plus profond de moi que le djihadisme ne pourra plus jamais m'attirer : parce que j'ai rencontré Dieu. Aucun humain ne se mettra plus jamais entre Lui et moi.

Alors Dounia m'a dit : « Et si on écrivait un livre ? Ce serait le vrai djihad, cette fois-ci... »

ÉPILOGUE

Comprendre pour mieux combattre par Dounia Bouzar

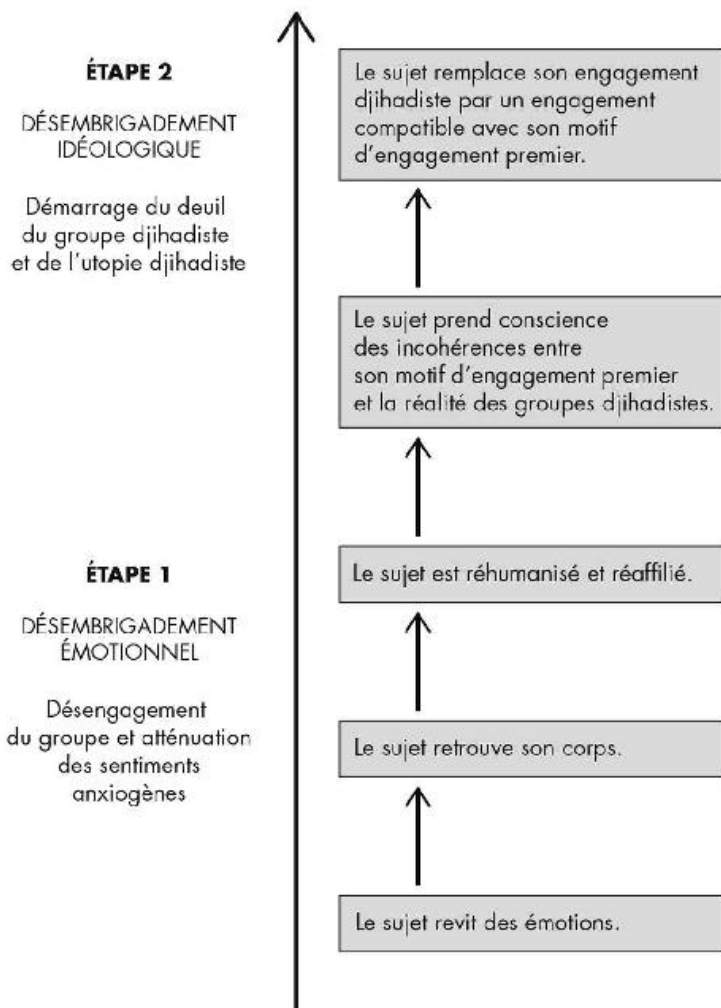
La sincérité de Farid nous permet de bien mesurer à quel point la sortie de radicalité est longue. À plusieurs reprises, il a pris conscience de ses contradictions, s'est posé des questions, puis s'est refermé dans ses certitudes, parfois encore plus violemment qu'auparavant. C'est comme si chaque progression était systématiquement suivie d'une rechute, proportionnelle à la progression. Chaque fois qu'il a tenté de faire un pas en avant, Farid est tombé dans une sorte de gouffre. Une fois au fond, c'était encore plus dur de se hisser à l'extérieur, d'autant plus qu'à l'époque il était entièrement seul.

Personne n'avait encore pensé la « déradicalisation », il n'existait aucune expérimentation ni aucun programme en France. Pourtant, doute après doute, les rencontres humaines lui ont permis de « s'en sortir », au sens propre comme au figuré. Car le lien au groupe était si intense que l'on pourrait parler d'addiction. C'était plus fort que lui : « J'ai toujours voulu les quitter mais là, je le fais. » Ce n'est qu'à l'avant-dernier chapitre que Farid franchit enfin le pas.

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre avec Farid, j'attendais avec impatience de connaître le fin mot de l'histoire : quel était l'élément qui lui avait permis de faire le deuil de l'utopie djihadiste, lui qui avait été l'un des « émirs » du djihad ? Au fil des enregistrements et des pages, j'ai progressivement compris et admis qu'il n'y avait pas « un » élément mais une succession de petits moments qui avaient ouvert une brèche, à la fois dans son cœur et dans son esprit. Au fil de mes travaux et de nos entretiens, j'en suis arrivée à formuler l'hypothèse suivante : le processus est le même pour la radicalisation

et pour la déradicalisation : dans ce processus, il n'existe pas de lien direct entre une cause et un effet ; le prétendre reviendrait à faire de l'idéologie. C'est un faisceau d'éléments en interaction qui mènent à la radicalisation et, à l'inverse, à la déradicalisation.

LES ÉTAPES DE LA DÉRADICALISATION



En effet, pour sortir de la radicalité, il faut couper avec le groupe et faire le deuil de l'idéologie. Autrement dit, le radicalisé doit

parvenir à s'extraire de la fusion avec les membres de son groupe et ne plus rêver d'un monde utopique régi par les lois divines. Les deux déconstructions sont différentes et pas forcément parallèles. Souvent, les jeunes réussissent à faire le deuil du groupe terroriste, mais continuent à croire en l'utopie de la justice divine (quelque part, de vrais djihadistes appliqueront les lois divines pour créer un nouveau monde). Il est long de prendre conscience que les lois ne sont jamais divines mais toujours humaines, dans la mesure où les interprétations et les applications des textes religieux sont toujours humaines. Le jeune doit repérer une dizaine de contradictions entre l'idée qu'il se faisait de son engagement dans le djihadisme et la réalité des exactions pour commencer à se détacher à la fois du groupe radical et de son idéologie.

Les contradictions que Farid a repérées n'ont pas suffi pour qu'il redevienne un humain à part entière. Ce n'est pas seulement dans l'intellect que s'est opérée la déradicalisation. Il y a aussi eu les sensations. L'amour éprouvé pour Khadija a probablement eu un grand impact dans le « réveil » de Farid. Il le dit : « J'ai tellement souffert que je pense que je suis redevenu vivant à ce moment-là. » Il a retrouvé son individualité parce qu'il a retrouvé son corps. La radicalisation passe forcément par la désincarnation. La déradicalisation passe donc par la réincarnation. Et ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'il a commencé à percevoir « les autres » comme des êtres humains, donc à respecter leurs corps, c'est-à-dire leurs vies. D'ailleurs, le passage où Farid explique qu'il s'identifie à la victime musulmane de Mohammed Merah (le soldat d'origine maghrébine) est décisif : il se met à souffrir en croyant que le terroriste est d'extrême droite et ressent de la peur face à la mort, en tant que citoyen d'origine maghrébine. L'espace d'un instant, il est redevenu un individu distinct de son groupe et de son idéologie. Quand la presse annonce qu'il s'agit d'un terroriste djihadiste, il est pris à son propre piège. Il a ressenti de la peur et n'arrive plus à retrouver son état antérieur, où il considérait les victimes comme de simples objets sans âme. Jusqu'à cette étape, lui-même n'existait que pour ses idées, ce qui le menait à nier aussi l'existence des autres. C'est précisément la définition du fanatisme : la conviction avait tout envahi.

L'approche anxigène comme rouage de la radicalisation

Le témoignage de Farid confirme que la radicalisation passe par des éléments de la théorie conspirationniste et par la manipulation des versets coraniques pour mener l'individu à se couper de tous ses anciens interlocuteurs. Les éléments conspirationnistes sont d'autant plus développés lorsque les recruteurs veulent faire basculer des adolescents de familles non musulmanes. Ils accentuent la grille de lecture paranoïaque de ces jeunes en les menant à suspecter tout ce que la société leur propose : nourriture, médicaments, vaccins, puis publicités et informations, politique, histoire, éducation, savoir, etc. Les versets coraniques, ôtés de leur contexte, sont en revanche davantage utilisés pour faire basculer des jeunes de famille et de culture musulmanes. On voit bien comment le principe de l'Unicité de Dieu, commun à tous les musulmans, est manipulé au point de constituer une véritable obsession anxigène. Progressivement, tout ce qui fait la vie sur terre devient une entrave à l'Unicité de Dieu : la musique, le sport, les spectacles, les images, les livres... Admirer un footballeur reviendrait à le mettre au même niveau que Dieu, donc à tomber dans le péché d'association (faire du Chirk). Je retrouve ce sentiment de type paranoïaque dans tous les parcours de nos jeunes : bientôt, chaque radicalisé se sent menacé par un monde hostile, entouré par quantité de tentations, autant de pièges qui les amèneraient à « faire du Chirk ». Même les téléphones portables veulent les mener en enfer en proposant des émoticônes... C'est si fort que nous avons classé l'utilisation de ces symboles parmi les indicateurs de sortie de radicalité : le jeune qui nous renvoie un smiley

est peut-être tout doucement en train de se remettre à penser.

À travers le témoignage de Farid, on mesure le taux d'anxiété ressenti par celui qui rentre dans de telles croyances : Farid ne refuse pas seulement d'écouter de la musique, il en a peur, à tel point qu'il choisit ses magasins et ses voitures de métro en fonction du risque d'en entendre. C'est une véritable approche émotionnelle anxiogène que le discours radical met en place, pour mener le jeune à une sorte d'état de « mini-mort » interne. En effet, *in fine*, en coupant le jeune de toute culture, le discours radical opère une sorte d'« anesthésie » des sensations individuelles et empêche l'expérience du plaisir, l'incarnation de tout ressenti. Non seulement il diminue les sources d'émotions positives habituelles qui relaxent l'être humain (cinéma, musique, spectacle, relations amicales, etc.), mais il arrive à les transformer en activités anxiogènes (puisque perçues dorénavant comme susceptibles « d'être du Chirk »). Il place le jeune en posture d'auto-exclusion de manière à l'isoler. Là encore, il ne bénéficie plus d'interactions positives avec ses semblables et les perçoit comme des sources de danger qui le détourneraient de la Vérité. Rapidement, le groupe radical devient la source exclusive d'émotions positives et rassurantes. C'est donc bien cette approche anxiogène qui entraîne la fusion des membres du groupe : à plusieurs reprises, Farid exprime à quel point il se sent en fusion à l'intérieur de son groupe. L'identité de ce dernier devient sa propre identité. L'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique sont bien entremêlés, dans la mesure où l'adhésion à l'idéologie est indissociable de l'adhésion au groupe, et *vice versa*.

La recherche de rupture et de cadre

En écoutant Farid, on voit bien que le discours radical l'a séduit parce qu'il lui proposait une rupture avec la société. Le début d'embrigadement de Farid était le fruit d'une rencontre entre sa volonté de rupture et un discours qui la justifiait et même l'organisait. C'est un peu comme si le groupe radical lui proposait sur un plateau un scénario de rupture du type : « Avec qui ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? »

Par ailleurs, qui dit rupture dit recommencement. Je retrouve cette recherche de sentiment de renaissance, voire de régénération de Farid dans les témoignages des adolescents radicalisés suivis par le CPDSI. C'est un de leurs points communs : ils ont tous investi l'islam comme une nouvelle identité, quelles que soient l'origine et la conviction de leurs parents ! Les adolescents qui se convertissent en disant : « Je deviens musulman mais je reste attaché à ce que j'étais avant » ne basculent pas dans le radicalité. La volonté de rupture avec le passé est l'un des ingrédients du processus de radicalisation.

Pendant les séances de déradicalisation, nos jeunes racontent le soulagement qu'ils ont connu en se voyant tout dicter par l'« islam » : la manière de manger, de dormir, de marcher, de parler, de s'habiller, etc. Une de nos jeunes téléphonait à son groupe pour savoir si elle devait rendre la monnaie des courses à sa mère. D'autres passaient des heures à vérifier si elles pouvaient ou pas s'épiler les sourcils. Vu de l'extérieur, leurs questions sont très éloignées du divin... J'ai très rapidement eu le sentiment qu'au départ, ces jeunes étaient aussi attirés par la possibilité d'être « contenus ». Ils se reposaient entièrement sur le groupe qui leur dictait leur conduite. Ils étaient soulagés de devoir respecter des normes strictes, à l'image de Farid

qui recherchait « de la rigueur ». Ils adoptaient une vision manichéenne du monde avec une facilité déconcertante. Certains étaient issus de parents libéraux qui avaient passé leur vie à leur transmettre les valeurs de la raison, du libre arbitre, de la liberté, et en quelques semaines, les jeunes étaient devenus de vrais automates.

Les djihadistes ont instrumentalisé cette recherche de cadre normatif commune à pratiquement tous les jeunes qui tombent dans la radicalité. Mais plutôt que la simple « demi-mort » proposée par les salafistes quiétistes, les djihadistes garantissent un paradis où sera permis tout ce qui est interdit sur Terre : le vin, les femmes et même les éphèbes... Plus besoin de se contenir, on peut directement tirer un trait sur la vie ici-bas (la Dunya) pour s'épanouir dans l'au-delà. Forcément, l'offre ne peut être que tentante pour les plus vulnérables. Au CPDSI, nous évaluons à 30 % de nos saisines jusqu'au 24 août 2016 ce type de motif d'engagement. L'idéal terrestre recherché concerne alors la recherche d'un « meilleur soi ». Le rituel religieux est surinvesti pour calmer l'angoisse liée à des pensées sexuelles ou à l'addiction à un produit. Le motif d'engagement dans la radicalité est alors lié à une quête de pureté, voire même de sainteté. De manière implicite, le jeune compte sur le surinvestissement des rituels religieux pour évacuer ses addictions et ses obsessions. L'idéal de soi consiste à transformer son corps en « forteresse » contre des pensées et des produits envahissants. Le passage au djihadisme peut survenir lorsque les rituels religieux ne régulent pas sa pulsion ou son addiction comme il se l'était imaginé. La mort en martyr peut alors être envisagée comme la seule issue face à l'impossibilité d'accéder à cet idéal de soi.

C'est ce qui ressort du parcours de Chérif Kouachi : Farid nous fait découvrir qu'il avait *a priori* des tendances pédophiles et un penchant pour les produits addictifs (alcool et haschich). Mourir en étant persuadé d'aller au paradis parce qu'il avait tué des mécréants représentait probablement sa libération. Comme dans ceux de Chérif Kouachi, nous découvrons dans les téléphones ou les ordinateurs portables de nos jeunes concernés des vidéos très paradoxales du point de vue de leur contenu. Dans de nombreux cas, des vidéos pornographiques sont en effet mélangées avec des scènes de kamikazes, suivies par les prêches les plus rudes concernant l'interdiction de la mixité et la prohibition la plus stricte en matière de sexualité et d'alcool. Ces vidéos se clôturent sur des discours vantant

les bienfaits du paradis. La mort en martyr comme solution à l'impossibilité d'accéder à l'idéal de soi pourrait expliquer le fait que de nombreux auteurs d'attentats avaient recours à des prostituées ou fréquentaient plusieurs femmes, sortaient en boîte de nuit quelques jours ou quelques semaines avant leur passage à l'acte¹. Dans ce cas, il s'agirait de comportements libérés et délibérés, avant la mort envisagée comme une délivrance vers un projet d'existence future dans laquelle l'accessibilité à tous les interdits d'ici-bas leur est promise. L'auteur des crimes à la discothèque d'Orlando en juin 2016 pourrait constituer un représentant de cette catégorie de djihadistes. En effet, sur la base de ce qui a été communiqué dans les médias à son sujet², l'individu aurait fréquenté des boîtes de nuit et des sites de rencontres homosexuels, manifestant ainsi un probable penchant pour l'homosexualité. Il a en outre été révélé dans la presse que, face à ses collègues, il manifestait une homophobie agressive qui peut être interprétée comme une tentative de surcompensation de ses penchants sexuels non assumés. On retrouve encore les mêmes caractéristiques chez le terroriste du 14 juillet 2016 à Nice³. Enfin, les deux frères belges qui ont participé aux attentats du 13 novembre 2015 à Paris étaient décrits comme consommateurs de drogue et d'alcool⁴ encore quelques semaines avant leur passage à l'acte...

Le salafisme quiétiste, barrière ou passage vers le djihadisme?

Un vrai débat anime les autorités et les chercheurs qui doivent évaluer à partir de quel moment un individu peut être dangereux. Doit-on s'inquiéter et surveiller les centaines de personnes qui n'adhèrent pas à l'idéologie du djihadisme mais qui font partie de ce fameux salafisme quiétiste ? Dans le contexte actuel, le djihadisme a repris le socle idéologique du salafisme quiétiste pour mener jeunes et adultes à la violence. Il devient très compliqué de discerner le salafiste quiétiste du djihadiste, tant l'idéologie djihadiste a repris à son compte l'idéologie salafiste. À une différence près, et pas des moindres : les propos des salafistes quiétistes condamnent la violence tandis que ceux des djihadistes condamnent la passivité des salafistes. Mais de nombreux jeunes qui écoutent le discours de rupture de l'islam salafiste basculent quand même dans le djihadisme d'Al-Qaida ou de Daech... La moitié des jeunes suivis par le CPDSI ayant essayé de partir rejoindre le territoire de Daech est passée par le « discours salafiste ». Mais tous les salafistes ne basculent pas pour autant dans le djihadisme et tous les djihadistes ne passent pas par le salafisme. Avant l'établissement de Daech, les sociologues remarquaient que le salafisme constituait une sorte de protection contre la violence. Le discours salafiste attirait alors des jeunes qui avaient besoin à la fois de cadre et de rupture. L'état de séparation dans lequel ils se plaçaient leur permettait de continuer à vivre et parfois à se « restructurer ». Farid évoque ses nombreux frères qui avaient tout essayé pour se sortir de la délinquance, de la toxicomanie, de l'alcoolisme. Lui-même vivait dans la hantise de l'alcoolisme de son père. Seule « la rigueur de

l'islam salafiste » les rassurait et permettait à ceux qui avaient besoin de repères de s'en sortir. Parfois, cela n'était qu'un passage, une transition, avant de se marier et de fonder une famille, qui leur permettait de s'assouplir à nouveau. Cela montre bien que l'effet du discours change selon le contexte, car à présent, cette auto-exclusion apparaît comme un danger certain. La question qui se pose aujourd'hui est de les empêcher de passer de la rupture avec la société (état salafiste) au projet d'une régénérescence de la société par la confrontation (état djihadiste).

Dans le contexte actuel, le djihadisme a donc repris le socle idéologique du salafisme quiétiste pour mener ses adeptes à la violence. En plus de ce que nous avons déjà évoqué – isolement puis absorption de l'individu au sein du groupe, interdiction de toutes sensations, remplacement de la raison par la répétition, promesse de bonheur dans l'au-delà –, la conception idéologico-théologique est la même : seule la loi divine peut organiser une société. Mais les salafistes estiment qu'imposer la loi divine relève de la responsabilité des seuls gouvernants, et non des citoyens. Le mieux pour ces derniers est d'immigrer, « faire sa Hijra », en terre musulmane, définie différemment selon les différents savants salafistes : l'Arabie Saoudite, le Yémen, parfois l'Égypte. S'ils restent en « terre mécréante », ils doivent s'isoler et ne pas participer aux lois humaines (interdiction de voter par exemple).

Il y a quelques dizaines d'années, le concept de Hijra n'était pas présent dans les débats, si ce n'est pour parler de l'immigration du Prophète au moment de sa persécution à La Mecque, quand il a fui pour Médine. La Hijra était donc un simple événement historique de l'épopée musulmane. Quantité d'immigrés musulmans sont arrivés en Occident, profondément persuadés qu'il n'y avait aucune incompatibilité entre l'islam et les lois humaines. Il ne serait venu à l'idée de personne de déclarer que le Maroc n'était pas un pays musulman parce qu'une partie de ses lois est humaine. La confrontation entre le sociologue Gilles Kepel, qui estime qu'on assiste à la radicalisation de l'islam, et le géopolitologue Olivier Roy, qui estime qu'on assiste à l'islamisation de la radicalisation, est donc inutile : nous assistons à la fois à la radicalisation de l'islam et à une islamisation de la radicalisation. Autrement dit, le discours actuellement le plus efficace pour se mettre en rupture de la société

est bien le discours radical musulman.

Les djihadistes partent de la base de l'idéologie salafiste pour justifier la violence : ils estiment qu'imposer la loi divine relève de la responsabilité de tous, citoyens compris. Pour eux, « il n'y a pas d'innocents », puisque toute personne paye des impôts, donc participe au gouvernement qui utilise des lois humaines. À leurs yeux, aucun pays n'est musulman puisque tous ont recours à la loi humaine. Il faut donc prendre les armes pour créer une terre musulmane qui deviendra la base, à partir de laquelle les musulmans s'organiseront pour faire leur Hijra et pour étendre la charia. Pour les salafistes, celui qui reste en « terre mécréante » commet un péché. Pour les djihadistes, il n'est plus musulman et peut mourir comme les autres « complices du gouvernement ». Les djihadistes se considèrent eux-mêmes comme des mécréants s'ils restent en « terre mécréante » sans agir pour changer les choses.

Je pense que l'une des grandes différences entre les salafistes et les djihadistes réside dans les solutions compensatoires qu'ils proposent pour pallier ce monde corrompu par les lois humaines. Ces solutions ont la caractéristique commune d'être toutes deux dysfonctionnelles, mais à des degrés différents : les salafistes conseillent de fuir les autres (ou la société corrompue si c'est possible), alors que les djihadistes prônent la construction d'une société non corrompue en tuant tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Mais dans les deux cas, le jeune embrigadé intellectualise l'existence d'un problème dans sa vie et dans la société dont la solution se trouve dans son adhésion à l'idéologie salafiste ou djihadiste.

Bien entendu, les salafistes ne sont pas réprimables au niveau légal, pas plus que les mormons ou d'autres mouvements de type sectaire qui ont tendance à vivre entre eux et à élaborer leurs propres règles. Un citoyen n'est jamais redevable de ses pensées, mais toujours de ses actes et de leurs conséquences concrètes. Il a le droit de penser ce qu'il veut, tant qu'il n'entrave pas la liberté des autres et l'ordre public. Il serait contre-productif de développer une répression spécifique envers les salafistes et non pas envers les mormons, les scientologues, les évangélistes, etc. Ce serait alors une répression à géométrie variable pour le même fonctionnement de type sectaire et cela créerait une disproportion flagrante, d'autant plus que les salafistes quiétistes dénoncent et luttent contre Daech. Le problème est

bien la récupération de certains jeunes salafistes par les recruteurs djihadistes.

En même temps, on ne peut valider les interprétations des salafistes les plus sectaires comme si elles relevaient de la simple liberté de conscience. Ils ont l'habitude de présenter leurs comportements de rupture comme s'ils étaient une simple application automatique d'un islam orthodoxe (le vrai islam). Ainsi, ils se placent sur le registre du droit à la liberté de conscience et renvoient ceux qui voudraient les questionner à la posture d'islamophobes. Petit à petit, ces derniers banalisent les comportements de rupture et de séparation comme si c'était l'essence même de la religion musulmane. Combien de non-musulmans sont-ils persuadés aujourd'hui que l'islam interdit de serrer la main d'une femme, de porter autre chose qu'un niqab, de s'asseoir à une table où d'autres consomment de l'alcool ? La preuve étant qu'on appelle les non-salafis des « modérés ». Cela résume bien la situation : les musulmans qui se mélangent aux autres seraient « modérément » musulmans ! Pourtant, ils sont simplement musulmans.

Il serait temps d'appliquer les lois en matière de laïcité et de liberté de convictions, avec leurs droits et leurs devoirs, et de bien évaluer l'effet du discours sur le jeune et ses conséquences en actes factuels. Le droit à la liberté de conviction n'est pas supérieur aux droits de l'enfant, ni à l'égalité entre homme et femme. Si le discours qui se définit comme religieux empêche la socialisation d'un enfant, il entrave le respect de la charte des droits de l'enfant. On ne peut priver un enfant de sortie, de soins, de grands-parents (non salafis) ou d'école, même au nom d'une religion. Si l'effet du discours entraîne la violation des droits de l'enfant (droit à la culture, à l'éducation, etc.), les institutions ne peuvent fermer les yeux sous prétexte de respect de l'islam. Considérer que l'islam interdirait à un enfant d'aller à l'école avec des non-musulmans relève d'une forme d'islamophobie. Il s'agit donc, *a minima*, de bien diagnostiquer comme dysfonctionnels les comportements de rupture, quelle que soit leur justification.

Déconstruire l'embrigadement relationnel

Nous avons conçu en première étape de notre méthode de déradicalisation une approche émotionnelle, qui consiste à sécuriser le radicalisé, afin qu'il retrouve d'abord une partie de ses repères affectifs, mémoriels, cognitifs, notamment avec l'aide de ses proches. La déradicalisation de Farid aurait été plus rapide s'il avait pu bénéficier de cette approche. Les personnes qui l'ont rassuré telles que le gardien de la salle de sport, la juge, l'avocat ou encore son ancien employeur sont intervenues de manière espacée au hasard du parcours de Farid. Mais sans elles, Farid ne serait jamais sorti de sa grille de lecture de type paranoïaque.

Cette première étape de la méthode vise à ébranler le fonctionnement psychique rigide qui s'est installé chez le radicalisé. Le discours djihadiste utilise les émotions pour insécuriser et radicaliser la personne ; il s'agit d'utiliser aussi les émotions pour en premier lieu la rassurer, de manière à contourner l'obstacle du verrouillage cognitif (conséquence de la radicalisation). Comme le discours djihadiste, notre méthode de déradicalisation va utiliser les émotions pour pouvoir agir sur les cognitions.

En fait, le discours anxiogène des djihadistes a provoqué une désaffiliation de l'individu. Après avoir renié sa famille et ses amis, l'individu se trouve placé dans une communauté de substitution ; il a l'illusion d'appartenir dorénavant à une filiation mythique sacrée protectrice (c'est ce qu'on appelle l'« embrigadement relationnel »).

Afin de déconstruire cet embrigadement relationnel, il s'agit pour nous de faire appel au lien originel. Le jeune, une fois replacé au sein de sa filiation, retrouve une partie de ses repères affectifs, mémoriels, cognitifs. Cette étape est indispensable pour que l'individu puisse se

reconstruire.

Il s'agit de le faire retourner dans le sentiment de sécurité qu'il connaissait avant de recevoir les émotions anxiogènes des djihadistes. Pour cela, les parents ou les conjoints remettent en scène des « petits riens de la vie quotidienne », *a priori* négligeables, mais susceptibles de provoquer une remontée émotionnelle totalement inconsciente chez le radicalisé, en lui rappelant quelque chose de son passé non atteint par l'embrigadement. Cette mise en situation de « remémoration de la petite enfance » (appelée « Madeleine de Proust » par les familles concernées) crée les conditions propices à l'émergence des émotions puisqu'elle fait référence à des éléments ancrés dans la mémoire de long terme (mémoire autobiographique). C'est la raison pour laquelle le ressenti émotionnel en lien avec les souvenirs d'enfance est incontrôlable. En effet, les parents et les conjoints⁶ racontent que leurs proches radicalisés « s'écroulent » en pleurant quand ils parviennent à les toucher par une odeur, une musique, un geste, qui provient de leur petite enfance ou de leur passé commun.

Le discours djihadiste dilue l'individu dans le collectif et opère une sorte d'« anesthésie » des sensations individuelles. Le jeune est coupé de toute culture et se voit interdire l'expérience du plaisir. La remémoration de micro-événements qui ont rythmé sa vie d'autrefois fait ressurgir non seulement des sentiments provisoirement refoulés, mais aussi et surtout des sensations, ce qui le ramène à son corps et à ce qu'il est. L'amour que Farid ressent pour Khadija joue un rôle primordial dans le désembrigadement de celui-ci. Lorsque le jeune éprouve des sensations, il redevient un individu singulier, un sujet réincarné dans un corps. La déshumanisation visée par les djihadistes passe par la désincarnation. La déradicalisation passe par la réincarnation.

Cette remémoration agit sur l'émotion et par conséquent contre l'embrigadement relationnel en permettant au radicalisé de retrouver des sensations indélébiles de l'enfance ou antérieures à son appartenance au groupe radical. Dans la méthode de la « madeleine de Proust », il s'agit d'ouvrir une brèche dans le fonctionnement psychique rigide du jeune radicalisé en lui faisant revivre une expérience émotionnelle déstabilisante parce qu'elle lui permet de se rappeler le temps sécurisant où il faisait confiance aux hommes. En

revenant à son passé, le jeune se trouve désarçonné : pendant l'espace de quelques minutes, il est remis en sécurité par ceux qu'il perçoit depuis sa radicalisation comme des personnes dangereuses.

D'autres façons de créer les conditions propices à l'émergence de ce type d'émotions peuvent être inventées. Il s'agit tout simplement de trouver à chaque fois le meilleur moyen de sécuriser le jeune envahi par des émotions négatives anxiogènes qui l'empêchent de garder des liens avec son entourage. La paranoïa du radicalisé a été construite par l'entourage djihadiste, du collectif vers l'individuel. La première étape de la déradicalisation a pour enjeux l'instauration de relations d'individu à individu par le partage émotionnel.

Déconstruire l'embrigadement idéologique

Outre l'embrigadement relationnel, notre méthode consiste à déconstruire l'embrigadement idéologique. Ce désembrigadement ne peut survenir que par la mise en évidence d'une double incohérence : incohérences entre les motifs d'engagement premiers et le contenu de l'idéologie, incohérences internes à cette idéologie. À l'issue de cette prise de conscience, il importe de fournir au jeune un engagement de substitution qui le réconciliera avec ses valeurs.

À partir de son expérience, dont la logique a été déconstruite et reconnue, Farid a reconnu lui-même les défauts de son premier engagement pour en reconstruire un nouveau compatible avec le fonctionnement et les valeurs de la société. C'est exactement cet objectif qui est recherché dans les expériences de déradicalisation : dans le meilleur des cas, le jeune fait le deuil de l'utopie djihadiste et il trouve un autre type d'engagement, compatible avec la vie et avec les autres (et la vie des autres...).

Pour mieux déconstruire, il faut comprendre comment l'embrigadement idéologique a eu lieu : à un moment donné, quelqu'un l'a persuadé que son besoin, sa mission et son idéal seraient comblés par son adhésion à l'idéologie proposée, seule capable à la fois de le régénérer et de régénérer le monde. Quelqu'un a établi un lien cognitif entre la dimension transcendante, en l'occurrence la religion, et la dimension de son expérience vécue, à la croisée d'une envie de rupture et d'une révolte politico-sociale (situation de l'Algérie mélangée à son vécu personnel). Le début de deuil de cette utopie est progressivement survenu à chaque fois que Farid a été confronté à des informations qui n'étaient pas cohérentes avec l'idée qu'il se faisait des conditions du djihad, puis de l'objectif du djihad. La question des

morts civils est au centre de ses doutes. Et c'est quand un interlocuteur lui rapporte une information liée à une situation où il est question des morts civils qu'un doute surgit chez Farid, par exemple, la question de l'entraîneur sportif de la prison ou encore le témoignage du musulman qui aurait pu être dans les tours jumelles du World Trade Center le 11 septembre 2001... N'importe quelle information qui apporte une contradiction dans la vision du monde du radicalisé ne provoque pas toujours de doutes. Pour qu'une information provoque un doute, elle doit concerner les valeurs personnelles qui avaient motivé l'engagement du radicalisé. Or Farid s'engage dans le contexte politisé algérien, capté par l'utopie de la justice divine. La conception de la charia comme seule loi permettant un monde meilleur est sa certitude, mais le type de victimes qui pourrait être sacrifiées pour réaliser ce projet fait partie de ses débats internes tout au long de sa radicalisation. Les doutes qui le mèneront à remettre en question la croyance en l'utopie de la justice divine ne concernent donc pas n'importe quelle contradiction, mais uniquement une contradiction liée à la question des morts civils.

Pour qu'une contradiction provoque un doute chez le radicalisé, elle doit donc concerner les valeurs personnelles qui avaient motivé l'engagement du jeune. Farid a pu s'en sortir parce qu'il a pris conscience de ses motivations inconscientes et a progressivement réajusté son comportement pour que ce dernier soit fidèle à ses motivations premières. Au fond, il avait besoin d'être utile puisque tout a commencé par son engagement bénévole au sein du Secours islamique, où il aimait s'occuper des plus démunis, musulmans ou non. Quand il a repris ses études d'infirmier, il s'est retrouvé dans la même posture d'aide aux autres, musulmans ou non. Il y a donc à la fois la recherche d'un « meilleur soi » et d'un « meilleur monde », ce qui est d'ailleurs souvent le cas. Le radicalisé cherche sa (re)narcissisation dans sa participation à ce qu'il perçoit comme un projet de régénération du monde. Lorsque sa future collègue infirmière lui propose de ne pas s'occuper des patientes femmes lors de son premier stage, Farid refuse en se disant « je ne veux pas être un demi-infirmier ». Ce choix l'a sans doute profondément engagé dans une nouvelle perception de lui-même. Peut-être a-t-il senti inconsciemment qu'il avait besoin d'un engagement total dans son nouveau métier pour compenser son ancien engagement total dans

l'utopie djihadiste ? Car ce n'est pas pour rien qu'il a un « coup de foudre » pour ce métier : ce dernier correspond bel et bien à son motif premier d'engagement : contribuer à un monde plus juste. Puis, de fil en aiguille, comme tous les radicalisés, il est passé de l'envie d'agir pour un monde plus juste à la légitimation de l'assassinat de tous ceux qui n'agissaient pas dans le même sens que lui... C'est cela qui est terrifiant dans le processus de radicalisation : quel que soit le motif d'engagement, la déshumanisation de soi et des autres s'opère progressivement. Avoir un motif « noble » d'engagement (sauver les enfants gazés par Bachar Al-Assad, lutter contre la corruption en Algérie, etc.) ne protège pas de l'engagement *in fine* meurtrier. C'est la définition de la radicalisation : ce mot désigne, de manière générale, une action intransigeante, dure, qui s'amplifie. « Radical » renvoie étymologiquement à la notion de « racine ».

Ainsi, nous pouvons proposer la définition suivante pour décrire la radicalisation djihadiste : le résultat d'un processus psychique qui transforme le cadre cognitif de l'individu (sa manière de voir le monde, de penser, d'agir) en le faisant basculer d'une quête personnelle à une idéologie reliée à une identité collective musulmane et à un projet politique totalitaire qu'il veut mettre en action en utilisant la violence.

Cette étape plus « intellectuelle » de notre méthode expérimentale de déradicalisation consiste à donner au jeune des informations en contradiction avec ses croyances (telles que celles reçues par Farid tout au long de ses rencontres), pour ébranler les certitudes inhérentes à l'embrigadement idéologique. Ces informations doivent être nombreuses afin de créer le déclic. Une fois le doute introduit, nous proposons au radicalisé, avec l'aide de repentis⁷, des « solutions alternatives » pour assouplir la rigidité de sa cognition et créer une « ouverture cognitive » (définie comme processus par lequel la personne devient plus réceptive à des nouvelles idées et visions du monde⁸). Il s'agit de créer une brèche dans la rigidité des croyances du radicalisé en les confrontant à des nouvelles informations qui font émerger des incohérences. Le jeune est ainsi acculé à se confronter à ces incohérences qui ne correspondent pas à sa motivation initiale (aider les victimes de guerre par exemple).

Cette partie de la méthode repose sur le constat initial que l'engagement dans l'idéologie « djihadiste » est construit en résonance

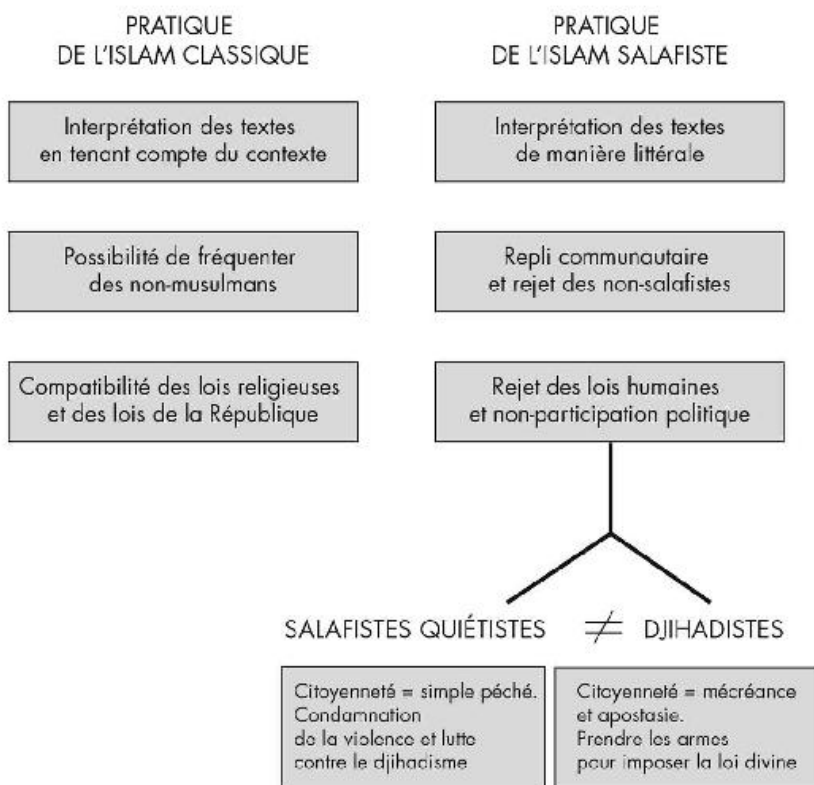
avec les motifs et les idéaux de chacun. Le discours djihadiste a pour objectif d'éloigner le jeune du monde réel pour l'installer dans une illusion permanente. La prise de recul vis-à-vis de l'idéologie djihadiste survient quand le jeune radicalisé se retrouve face à une information qui n'est pas cohérente avec l'idée qu'il se faisait de l'action et de l'objectif des djihadistes. Comme le discours fait autorité parce que le jeune cherche une réponse à ses questions existentielles, comme il se sent baigné dans une sorte de cohérence entre ses besoins et son engagement dans le djihadisme, il faut le mener à se rendre compte du décalage entre le mythe présenté par les recruteurs (par exemple régénérer le monde en possédant la Vérité), son motif personnel (par exemple être enfin utile ou aider les musulmans) et l'application concrète de l'idéologie (devenir complice de l'extermination de tous ceux qui ne pensent pas comme eux). C'est quand cette double cohérence se fissure, par l'intermédiaire de témoignages de repentis, que le radicalisé peut commencer un long travail de rétro-analyse de ses doutes, qui le mènera à la sortie de radicalité.

Cette technique nécessite au préalable d'identifier les motivations personnelles premières de la personne (aider les Syriens, créer un monde de justice, etc.) pour ensuite la mettre face aux contradictions que son engagement entraîne (alors qu'il imagine participer à une action humanitaire, il va découvrir que la solidarité promise ne s'applique que pour ceux qui ont fait allégeance à Daech). À cet égard, cette approche présente des similitudes avec les techniques de l'entretien motivationnel⁹ qui passe par l'amplification des incohérences pour accompagner le changement. La remobilisation cognitive ne fonctionne néanmoins que si l'incohérence concerne une motivation personnelle du radicalisé. Si le repentis pointe une incohérence non liée à la motivation du radicalisé, de type général et abstrait (par exemple, il voit bien que les djihadistes mentent en prétendant que la fin du monde est imminente puisqu'ils demandent aux femmes de faire des futurs soldats), elle ne touche pas le radicalisé. Pour que le radicalisé se remette à penser par lui-même, il doit être déstabilisé personnellement par l'élément rapporté par le repentis et réaliser lui-même les incohérences entre son besoin et le mythe qui lui a été présenté par les recruteurs, puis entre ce mythe et la réalité des actions sur le terrain. C'est le radicalisé lui-même qui

doit être amené à argumenter à partir des éléments rapportés par les repentis pour prendre la mesure du décalage entre ce qui lui a été promis et les réalités. Farid a suivi ce processus sans que ses interlocuteurs en aient conscience, ce qui a pris beaucoup de temps. Son motif d'engagement premier, à savoir sa volonté d'aider les autres, explique qu'il ne se souvient que des remarques qui étaient liées à la question des morts civils : il pressentait la contradiction entre ce motif d'engagement premier et les exactions qui découlaient de son engagement dans le réel.

DIFFÉRENCES MUSULMANS/SALAFISTES/DJIHADISTES

Comment les djihadistes s'approprient les valeurs salafistes



Comprendre le djihadisme pour mieux le combattre

Aucun pays n'a trouvé de solution miracle. Certains tentent de raisonner les embrigadés en leur apprenant le « bon islam ». Cette méthode du « tout religieux » oublie que le discours djihadiste ne renvoie finalement que très peu à la religiosité, au sens spirituel du terme, mais se sert de la religion pour un projet de purification interne et d'extermination externe. La réforme de l'islam, bien que nécessaire et indispensable, ne peut constituer le seul remède à l'embrigadement djihadiste, puisque les embrigadés sont persuadés de posséder la Vérité.

Afin de trouver l'antidote, d'autres pays font du « tout psychologique », réduisant l'embrigadement à un déséquilibre ancien ou passager. Il ne s'agit pas de nier les sensibilités et les vulnérabilités des jeunes et l'existence d'un malaise passager au moment où ils rencontrent ce discours qui leur propose un monde utopique... Mais la diversité des 1 134 familles suivies par le CPDSI a prouvé qu'il n'existait pas de profil type. C'est là que réside la force du discours djihadiste : son adaptabilité qui lui permet de répondre à tous les questionnements de l'adolescence, de se couler insidieusement dans n'importe quel esprit en souffrance.

Enfin, un dernier écueil consiste à relier la radicalité au « tout sociologique », en réduisant l'adhésion au djihadisme à l'humiliation individuelle et collective subie par l'individu au sein de notre société. Il y aurait une relation de cause à effet entre l'injustice sociopolitique, le vécu discriminatoire, la stigmatisation de l'islam, croisés avec le massacre humanitaire des populations musulmanes en Bosnie ou en

Centrafrique, le non-respect du droit international en Palestine, et la révolte djihadiste. Là encore, il ne s'agit pas de nier les faits et d'amoindrir leur portée symbolique. Ils alimentent abondamment, comme le témoignage de Farid le montre, le processus de radicalisation – tout comme le débat français qui tente d'interdire régulièrement toute visibilité musulmane. Mais réduire le processus djihadiste à des causes sociopolitiques relève de l'idéologie puisque cela revient à ne retenir qu'une seule cause parmi d'autres. Malheureusement, il ne suffit pas de rêver d'un monde sans discriminations pour régler notre problème. La prise en charge du CPDSI de jeunes embrigadés de classes moyennes ou supérieures habitant les beaux quartiers, n'ayant jamais subi d'injustices sociales ou de discrimination d'aucune sorte, replace le débat dans sa complexité. D'ailleurs, *quid* des milliers de Marocains et de Tunisiens partis rejoindre Daech ?

Au cours de cette parenthèse de deux années de mission pour le ministère de l'Intérieur, l'autre monde qu'est la radicalité m'a rappelé le besoin que nous avons les uns des autres. L'approche de la déradicalisation doit être pluridisciplinaire. Les équipes formées qui fonctionnent le mieux sont celles où les éducateurs font confiance aux policiers et où les policiers font confiance aux éducateurs. Mais une chose est certaine. Pour désengager un djihadiste (l'amener à se retirer de toute action violente), il faut l'aider à faire le deuil du groupe auprès de qui il s'est engagé (désembrièvement relationnel) et de la possibilité de créer un monde parfait en appliquant les lois divines (désembrièvement idéologique). Dans cet objectif, il faut arriver à remonter, comme nous venons de le faire ensemble, aux motifs d'engagement de ce dernier. Et déconstruire ce parcours exige de recourir à un postulat de base : ces djihadistes ont été nos semblables, avant leur radicalisation. À tous ceux qui estiment que la déradicalisation ne peut fonctionner, je demande quelle est leur proposition, pour gérer ces centaines de jeunes qui n'ont parfois que 15 ans ? Après dix ans de prison, ils n'auront que 25 ans... Il n'y a pas d'autre choix que de tenter de réhumaniser la plupart de ceux qui se sont engagés pour leur mort et celle des autres. Gardons en mémoire une des phrases de Farid qui doit nous faire réfléchir : « Les victimes n'étaient pas perçues comme des êtres humains... En fait, faire des catégories nous permettait de ne pas nous poser de questions et de ne

rien ressentir. » Faire des catégories ne permet pas de saisir le potentiel humain d'évolution. Je pars du principe que la société ne peut pas espérer que le djihadisme soit désamorcé et géré si elle n'accepte pas de reconnaître que l'on peut en sortir.

Daech déclare : « Nous gagnerons parce que nous aimons la mort plus que la vie. » Le témoignage de Farid démontre le contraire : nous gagnerons parce que la vie est toujours plus forte que la mort.

TABLE

Prologue - Une rencontre décisive

Le récit de Farid

Épilogue - Comprendre pour mieux combattre par Dounia Bouzar

Notes

1. Entre 1998 et 2005.
2. Nous faisons le choix de nommer l'organisation djihadiste qui s'auto-nomme État islamique (EI) Daech, car nous ne validons pas cette dernière ni comme un État ni comme une entité communautaire représentative de l'islam, mais uniquement sur ce qu'elle est : un groupe totalitaire. Ce terme sera employé partout dans le texte.
3. *Les Confidences de l'émir déchu des frères Kouachi*, par Matthieu Suc, publié sur Mediapart le 8 janvier 2016.
4. Ministères de l'Intérieur, de l'Éducation nationale, de la Santé, de la Ville, de la Justice avec également services du SG CIPD et de l'UCLAT.
5. Tous les bilans comptables, les rapports d'activité annuels et les rapports de certification du commissaire aux comptes ont été publiés, dès leur parution, sur le site du CPDSI : www.cpdsi.fr
6. Dounia Bouzar, *Comment sortir de l'emprise djihadiste ?*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2015.
7. Mourad Benchellali, ancien détenu à Guantánamo, qui a pourtant décrit exactement ce que j'ai analysé : « On les a incités à partir et on leur a fait croire que c'était une bonne idée pour faire le bien. Ils sont donc partis avec de bonnes intentions malheureusement, mais c'est trop tard, car nous sommes dans une machine... » Extrait d'une conférence sur le Bondy Blog : <http://www.bondyblog.fr/201505030001/mourad-benchellali-ancien-detenu-de-guantanamo-livre-son-temoignage/#.V61eYGWxag>).
8. *Quelle éducation face au radicalisme religieux ?*, Paris, Dunod, 2006.
9. Dounia Bouzar et Marie Martin, « Pour quels motifs les jeunes s'engagent-ils dans le djihad ? », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 2016, <http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.08.002/>.

Notes

1. CPDSI : Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam.
2. Les Frères musulmans sont une branche des islamistes qui estime que l'islam n'est pas uniquement une religion mais aussi une idéologie qui gère toutes les sphères sociales et politiques. En France, cette mouvance a évolué dans la mesure où elle considère que les lois divines sont compatibles avec les lois de la République.
3. La Salafiya est une mouvance de l'islam qui considère que les musulmans doivent prendre modèle sur les premiers compagnons du Prophète et reproduire leurs faits et gestes.
4. Sorte de longue chemise tombant jusqu'aux pieds, habituellement portée pendant la prière.
5. Institut d'enseignement de théologie musulmane, tenu par l'Union des organisations islamiques de France.
6. Les termes « salafi » ou « salafiste » désignent les musulmans de la même mouvance, qui se revendiquent de la Salafiya.
7. « Paix et Salut sur Lui. »
8. Front islamique du salut. Il s'agit des islamistes qui se sont rendus coupables d'exactions en Algérie après avoir vu leurs résultats électoraux annulés.
9. Savant religieux.
10. Terme employé pour dire « connaissant bien l'islam ».
11. Hadith rapporté par Abou Daoud.
12. J'ai tellement pris cette habitude que jusqu'à maintenant, je n'arrive plus à la porter du côté gauche.
13. Hadith rapporté par Abou Daoud.
14. Hadith rapporté par Al-Boukhari.
15. Principe de l'alliance et du désaveu qui signifie normalement : aimer ce que Dieu aime et se distancier de ce que Dieu n'aime pas. Pour les djihadistes, ce principe signifie « manifester leur hostilité

contre les non-djihadistes ».

16. Mécréants (non-croyants). Terme employé par les radicaux pour désigner les non-musulmans, puis les musulmans qui ne suivent pas leur groupe salafi ou djihadiste...

17. Le Taghout désigne tout ce qui est adoré en dehors de Dieu. Les djihadistes englobent dans cette notion tout ce qui est en relation avec les lois humaines.

18. Jeter l'anathème.

19. La doctrine baassiste prône un État laïc, qui combine le socialisme et le nationalisme panarabe.

20. Al-Qaida au Maghreb islamique.

21. Le Mahdi est le dernier descendant du Prophète qui va préparer la venue du Messie et apporter la justice et les bienfaits sur Terre.

22. Grand voile noir descendant jusqu'aux pieds et ne laissant que le visage apparent.

Notes

1. <http://www.courrierinternational.com/article/2014/09/04/violents-mais-pas-devots/>.
2. <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/fusillade-d-orlando/20160614.OBS2511/orlando-le-terroriste-presume-frequentait-le-club-gay-pulse.html/>.
3. <http://www.leparisien.fr/faits-divers/le-sadique-de-nice-01-10-2016-6166219.php>
4. http://www.lexpress.fr/actualite/societe/fait-divers/video-quand-les-freres-abdeslam-s-amusaient-en-boite-de-nuit_1777294.html
5. Farid parle de ces salafistes piétistes qui rêvent d'un monde régi par les lois divines mais ne l'imposent pas aux autres par la violence et se contentent de ne pas se mélanger aux « *koffars* ».
6. Sophie Kasiki, *Dans la nuit de Daech. Confession d'une repentie*, Paris, Robert Laffont, 2016, p. 184-186.
7. Le terme « repenté » n'est pas utilisé ici dans le sens d'une notion de repentance judiciaire. Un repenté est un individu qui a participé à l'idéologie de Daech ou qui s'est rendu sur place et qui accepte de témoigner pour désembrigader d'autres jeunes afin qu'ils ne vivent pas ce qu'il a vécu.
8. Quentin Wiktorowicz, *Joining the cause : Al-Muhajiroun and radical Islam*, Syracuse, Institute for National Security and Counterterrorism (INSCT), 2004 (<http://insct.syr.edu/wp-content/uploads/2013/03/Wiktorowicz.Joining-the-Cause.pdf>) ; « A genealogy of radical Islam », *Studies in Conflict and Terrorism*, 2005, 28(2), 75-97 (<http://search.proquest.com/docview/38076806?accountid=28979>) ; « Anatomy of the Salafi movement », *Studies in Conflict and Terrorism*, 2006, 29(3), 207-240 (<http://doi.org/10.1080/10576100500497004>).
9. William Miller, Stephen Rollnick, *L'Entretien motivationnel*, InterÉditions, 2013.

TABLE

Prologue - Une rencontre décisive

LE RÉCIT DE FARID

Épilogue - Comprendre pour mieux combattre par Dounia Bouzar